

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

SAS [158] – Tuez Iouchenko

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



TUEZ IOUCHTCHENKO !

GERARD DE VILLIERS



TUEZ IOUCHTENKO !

GERARD DE VILLIERS

CHAPITRE PREMIER

Roman Marchouk, collé à une des fenêtres donnant sur Mykoly-Bazhana Prospekt, la grande voie filant vers l'est, au milieu de la forêt de bouleaux enneigés, se retourna en poussant un juron.

- *Bolchemoi !* Qu'est-ce qu'ils font ? Ils ont une heure de retard.

Les mains dans les poches de son blouson de cuir, la grosse ceinture de son jean disparaissant sous les plis de sa panse, il tournait dans la petite pièce comme un fauve en cage, le regard fixe, les traits tirés par l'angoisse. Avec ses cheveux clairsemés, sa barbe de deux jours, ses vêtements chiffonnés, il avait l'air d'un clochard.

- Ils ont dû être pris dans un embouteillage, plaida Evguena Bogdanov. Tu sais bien que dans le centre, à cette heure-ci, on roule très mal.

À son tour, elle s'approcha de la fenêtre, scrutant le flot de voitures venues par le pont Pivdenny, un des quatre ouvrages franchissant le Dniepr qui coulait paresseusement au milieu de Kiev, coupant la ville en deux. Dans ce quartier moderne de l'est, pas d'immeubles baroques aux couleurs pastel ni de flamboyantes églises aux coupoles dorées, mais de sinistres clapiers de vingt étages alignés des deux côtés de Mykoly-Bazhana Prospekt, vestiges de l'Union soviétique. Là s'entassaient une bonne partie des cinq millions d'habitants de la capitale de l'Ukraine, dont beaucoup avaient quitté la région industrielle sinistrée du Donetz pour trouver du travail.

En se penchant, Evguena Bogdanov fit remonter un peu plus sa mini de cuir noir fendue sur le côté droit, qui lui arrivait tout juste en haut des cuisses. Avec ses bottes blanches à talons aiguilles et son pull moulant, elle était carrément provocante, comme de nombreuses jeunes Ukrainiennes désireuses d'améliorer leur position sociale. Au heu de s'emmitoufler, elle allait, même en hiver, les jambes nues, couverte seulement d'une courte veste de fourrure synthétique. Cette tenue, ajoutée à ses cheveux blonds réunis en natte, à sa bouche trop rouge et à son regard effronté, accrochaient les regards des hommes quand elle allait prendre un thé à la *Maison du Café*, un endroit branché tout près du boulevard Khreschatik, les Champs-Élysées de Kiev. On y croisait des hommes politiques, des businessmen, des journalistes, qui venaient là draguer les filles seules.

Evguena Bogdanov resta le nez collé à la vitre, s'angoissant à son tour. Ce n'était pas possible qu'on lui fasse faux bond ! La nuit commençait à tomber, bien qu'il ne soit qu'un peu plus de cinq heures.

Seize étages plus bas, on distinguait tout juste les formes des voitures qui défilaient dans les deux sens. Quelques flocons de neige se mêlaient à une pluie fine qui réduisait encore la visibilité.

Roman Marchouk s'éloigna de la fenêtre en maugréant entre ses dents, puis revint se placer derrière Evguena Bogdanov, scrutant la grande avenue par-dessus son épaule. La jeune femme pouvait sentir son souffle court dans son cou. Pendant quelques instants, ils contemplèrent en silence la circulation, puis l'Ukrainien explosa de nouveau.

- Tant pis ! Je ne les attends pas ! Je file !

Déjà, il se dirigeait à grandes enjambées vers la porte du petit appartement. Evguena courut derrière lui, le dépassa et se plaça en travers de la porte.

- Attends ! Tu es fou ! Ils sont en route. Tu sais bien qu'ils doivent t'emmener à Odessa. Et ensuite, tu partiras sur un bateau pour la Russie. Le temps que les choses se calment. Ils vont te donner de l'argent aussi... Et puis, même s'ils ont eu un problème, tu peux coucher ici.

Le regard suppliant, elle appuyait les deux mains sur la poitrine de Roman Marchouk, tout en sachant que, d'un seul revers, il pouvait l'écarter sans peine.

- Je m'en fous ! grommela Roman Marchouk. Je suis sûr qu'ils m'ont laissé tomber. Les autres aussi me cherchent, les *Ameriki*. Ils savent sûrement où je suis. Ce salaud de Smeshko fricote avec eux. Laisse-moi passer.

- *Niet*, répéta Evguena Bogdanov en s'accrochant à lui. Tu ne sais même pas où aller.

- J'ai des copains à Dniepropetrovsk, je vais prendre le train pour là-bas. Allez, fous le camp !

Il lui saisit le bras pour l'écarter et Evguena comprit qu'elle allait perdre la partie. Elle non plus ne comprenait pas ce retard. Elle avait déjà touché 500 dollars pour donner l'hospitalité à Roman Marchouk, et en percevrait autant lorsque ceux qui l'avaient contactée pour aider Roman viendraient le chercher pour l'emmener en heu sûr. Pour elle, c'était beaucoup d'argent. Elle rêvait déjà d'aller à Novim Rokom, le grand magasin de Khres-chatik qui offrait des produits de beauté fabriqués à l'Ouest, hors de portée de la grande majorité des Ukrainiennes. Celles-ci devaient se contenter d'imitations qui donnaient parfois des boutons... Or, Evguena Bogdanov savait que si elle voulait mettre la main sur un homme riche, elle devait être très appétissante.

Ils ne lui restait plus qu'une carte à jouer. Au moment où Roman Marchouk la prenait par la taille pour la repousser, elle jeta ses deux bras autour de son cou, se colla à lui et lui décocha le regard chargé de luxure qu'elle utilisait pour draguer, à la *Maison du Café*. L'appel de la salope.

- Roman, fit-elle d'une voix très douce, il faut que tu attendes encore un peu. C'est dans ton intérêt. Je vais t'aider à patienter.

Tout en parlant, dressée sur la pointe de ses bottes, son visage tout près du sien, elle frottait doucement son ventre contre lui. Lorsque Roman Marchouk sentit cette chair tiède s'incruster à lui, il poussa un bref grognement et cessa de repousser la jeune femme. Machinalement, il plaqua une main sur la croupe moulée de cuir noir.

- C'est des conneries ! marmonna-t-il pour la forme.

Ils m'ont laissé tomber, je vais me démerder.

Il savait bien qu'il ne pouvait pas rester à Kiev sans risquer de graves problèmes et qu'il avait intérêt à disparaître pour de bon. D'ailleurs, depuis trois jours, il avait quitté son job de serveur au *Mister Snack* de Vladymyrska Boulevard. Sans explication.

- Ils vont venir ! répéta Evguena Bogdanov d'un ton persuasif.

Elle laissa retomber ses bras et se mit immédiatement au travail, pressant sa main droite sous le ventre de Roman Marchouk, pour serrer entre ses doigts la protubérance qui grossissait sous le jean, et soulevant de l'autre le chandail du serveur, déboutonnant un bouton de sa chemise pour atteindre sa poitrine. Elle saisit un mamelon et le fit rouler entre deux doigts. En même temps, elle plaqua sa bouche sur celle de Roman et lança sa langue à l'assaut. Rarement elle s'était donné autant de mal pour faire bander un homme.

Le résultat fut spectaculaire... En quelques secondes, elle sentit une masse tiède et dure grossir contre sa paume, à travers le tissu, tandis que Roman se mettait à lui pétrir maladroitement les seins. Enfin, il ne songeait plus à partir...

Profitant de son avantage, Evguena descendit le Zip du jean, glissa aussitôt la main à l'intérieur. Elle écarta le caleçon de laine et saisit le membre déjà raide à pleine main, tirant doucement la peau vers le bas pour découvrir le gland. Il ne fallait pas perdre de temps. Roman Marchouk poussa une sorte de rugissement. Les ongles d'Evguena griffaient légèrement la peau délicate. D'un geste brutal, il remonta la mini et enfonça ses gros doigts entre les cuisses de la jeune femme, jusqu'à sa culotte, dont il souleva l'élastique pour atteindre le sexe. De son côté, Evguena avait extrait du jean une tige rose et massive et l'astiquait avec la conscience d'une bonne ménagère. Elle détacha sa

bouche de celle de Roman et demanda avec un regard à la fois soumis et provocant :

- Tu veux que je te suce ?

Roman Marchouk avait renoncé à partir, au moins pour le moment. Cette petite salope le rendait fou. Il regarda autour de lui, repéra une table contre le mur d'en face et grogna :

- Non, je veux te baiser. Et après, je me tire.

Il saisit Evguena par la taille, la décolla du sol et la porta jusqu'à la table. Elle réussit à ne pas lâcher le gros sexe, s'y accrochant comme à une bouée. À peine Roman Marchouk l'eut-il déposée sur la table qu'il tira sur la culotte, la fit descendre le long des cuisses, puis des bottes. Il n'avait pas particulièrement envie d'être brutal, seulement de défoncer cette allumeuse.

La petite culotte blanche resta accrochée à une des bottes. Roman dégrafa sa ceinture puis son jean qui tomba sur ses chevilles. Le sexe pointé vers le ventre d'Evguena, il lui releva les jambes, tâtonna un peu, s'enfonça en elle si violemment qu'elle glissa sur la table, faisant tomber les objets qui s'y trouvaient. Evguena poussa un cri de douleur. Elle n'était pas vraiment excitée et les dimensions du cylindre de chair qui l'envahissait lui donnaient l'impression d'être déchirée... Roman Marchouk souffla quelques instants puis, bien abuté au fond du sexe de la jeune femme, il la saisit sous les cuisses, la tirant vers lui et la pénétrant encore plus profondément. Evguena poussa une exclamation.

- Doucement !

- Tu as voulu que je te baise, non ! grommela Roman Marchouk.

Avec la force tranquille d'un bûcheron, agrippé à ses cuisses largement écartées, il se mit à la pilonner à grands coups de reins, la repoussant peu à peu jusqu'au mur. La table craquait. Roman Marchouk soufflait comme un bœuf, prenant chaque fois son élan après s'être retiré presque entièrement, pour s'enfoncer dans le ventre d'Evguena de toutes ses forces. Celle-ci avait l'impression d'être forcée par un derrick... Chaque fois que le gros sexe plongeait en elle, un râle s'échappait de ses lèvres comme s'il était remonté jusqu'à ses poumons. Peu à peu, son sexe s'était humidifié et elle ne souffrait plus. Le cerveau vide, elle recevait cet assaut sans vrai plaisir, mais sans déplaisir. Un cri étranglé fusa de la bouche de Roman Marchouk, qui, d'un ultime coup de reins, la cloua à la table, les jambes repliées comme une grenouille. Elle le sentit se vider en elle. À peine eut-il joui qu'il lui lâcha les jambes. Il recula, arrachant d'elle son sexe encore dur, et, sans même l'essuyer, le rentra dans son caleçon gris.

- *Karacho* ! lança-t-il. Maintenant, je m'en vais.

Il était déjà en train de remonter son jean. Evguena revint à la réalité, glissa de la table, attrapa sa culotte et lui fit face.

- Non, il faut...

Le bourdonnement de l'interphone l'interrompt et elle poussa un cri de joie.

- Les voilà !

Elle ne s'était pas fait baiser pour rien.

* * *

- 8630 ! cria Evguena dans l'interphone.

L'immeuble était muni d'un vieux code digital soviétique, simple mais robuste. Ils attendirent en silence. L'ascenseur était d'une lenteur incroyable, lui aussi aux anciennes normes de l'Union soviétique.

Enfin, on frappa à la porte : la sonnette était cassée. Evguena Bogdanov gagna la petite entrée et ouvrit, se trouvant nez à nez avec trois hommes massifs, un bonnet de laine noire enfoncé jusqu'aux oreilles, engoncés dans des blousons de cuir rembourrés. Des visages carrés, brutaux, des regards inexpressifs. Evguena se sentit mal à l'aise mais réussit à sourire.

- Vous venez chercher Roman ?

- *Tak*], répondit un des hommes.

- Vous êtes en retard. Il était nerveux. Vous partez tout de suite pour Odessa ?

- *Tak*.

Elle se dit qu'il était ukrainien. Un Russe aurait répondu *Da*.

- En voiture ?

- *Tak*. On peut entrer ?

Elle s'effaça et les trois hommes pénétrèrent dans l'appartement. Roman Marchouk, qui avait fini de se rajuster, leur jeta un regard suspicieux.

- On y va ? demanda-t-il. Je cherche mes affaires.

Il disparut dans la chambre. Les trois hommes, debout au milieu de la pièce, regardaient autour d'eux. - Tu vis seule ici ? demanda celui qui avait déjà parlé.

Evguena Bogdanov remarqua que son blouson portait au milieu du dos le sigle «Angeli». Comme les bénévoles qui parcouraient les rues de Kiev à la recherche des ivrognes et des clochards endormis dans la

neige pour les emmener à l'hôpital. La vodka et le froid faisaient mauvais ménage.

- *Davai* ' ? demanda Roman Marchouk, en réapparaissant, un sac à la main.

- *Tak*, répondit le porte-parole des trois.

Il fit un pas vers l'Ukrainien, comme pour lui prendre son sac. Au même moment, celui qui s'était posté près de la fenêtre l'ouvrit toute grande, faisant entrer dans la pièce un courant d'air glacé.

- Hé ! Vous êtes fou ! protesta Evguena.

Il faisait quand même -5 °C dehors et le vent soufflait de la Sibérie.

L'homme ne répondit pas. Laissant la fenêtre grande ouverte, il se retourna et marcha sur Roman Marchouk. Au même moment, celui qui s'était rapproché lui passa un bras autour du cou et lui donna un coup de genou dans les reins, puis le tira en arrière. Aussitôt, l'autre lui saisit les chevilles, le soulevant du sol, coinçant ses jambes entre son bras droit et son torse. À eux deux, ils le maintenaient au-dessus du sol, à l'horizontale. Roman tenta de se débattre, à moitié étranglé. Mais, en moins de dix secondes, ils atteignirent la fenêtre ouverte. Avec une synchronisation parfaite, ils projetèrent Roman Marchouk dans le vide.

Il poussa un cri atroce et disparut.

Evguena Bogdanov demeura figée quelques fractions de seconde. Son cerveau n'arrivait pas à enregistrer l'horreur de ce qui venait de se passer. Puis, d'un mouvement réflexe, elle fonça vers la porte en poussant un cri terrifié.

L'homme qui avait ouvert la fenêtre la rattrapa avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir. Il la saisit sous les aisselles et sous les genoux et, sans s'occuper de ses hurlements ni de ses mouvements désordonnés, marcha jusqu'à la fenêtre. D'une détente puissante, il la projeta à son tour dans le vide.

Le cri de la jeune femme vrilla l'air froid quelques secondes et s'interrompit net. L'homme avait refermé la fenêtre.

- *Davai* ! fit le chef.

Ils se dirigeaient vers la petite entrée lorsqu'une porte s'ouvrit sur une petite fille blonde aux cheveux frisés qui s'immobilisa en criant :

- Où est maman ?

Les trois hommes se figèrent. Personne ne leur avait dit qu'il y avait une enfant dans l'appartement. La petite fille s'était mise à pleurer, balbutiant :

- Où est *mamouchka* ? Où est *mamouchka* ?

Le chef fit un pas vers elle et s'accroupit pour se mettre à sa hauteur. Il lui dit avec un sourire rassurant :

- Maman est sortie, elle va revenir.

Les sanglots de la petite fille redoublèrent.

- Je l'ai entendue crier ! Vous lui avez fait du mal...

L'homme secoua la tête.

- *Met !* Nous sommes des amis de ta maman. Elle va revenir. Tu aimes le chewing-gum ?

La petite fille inclina la tête silencieusement. L'homme fouilla dans une poche de son blouson et en sortit une tablette de chewing-gum.

- Tiens, dit-il, prends ça en attendant que ta maman revienne. Comment t'appelles-tu ?

- Marina.

- Mâche-le bien lentement, Marina. *Dosvidania* '.

Il se releva et rejoignit ses deux compagnons qui l'attendaient dans l'entrée. Avant de partir, il se retourna. Marina était en train d'enlever avec soin le papier argenté enveloppant le chewing-gum. Elle tourna la tête et lui sourit.

CHAPITRE II

Le vol des Ukrainian Airlines Vienne-Kiev était pratiquement vide en « business ». À part Malko, il n'y avait qu'un vieil homme recroquevillé dans une pelisse, et qui semblait déjà à moitié mort. Le vieux Boeing 737 frôla les cimes des bouleaux enneigés et se posa sans secousse. Il faisait déjà presque nuit et l'aéroport de Borystil ressemblait à ce qu'il avait toujours été : celui d'une ville de province d'Union soviétique. Un seul bâtiment en demi-lune, quelques vieux Illiouchine abandonnés sur le tarmac et deux hélicoptères MI 16 hors d'âge, les pales en berne. Un peu de neige commençait à tomber lorsque Malko s'engagea sur la passerelle.

L'aérogare, mal éclairée, respirait la tristesse avec ses voyageurs emmitouflés de cuir, bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux. En Ukraine, les chapkas étaient rares, réservées aux anciens fonctionnaires.

Malko prit place dans une des queues qui s'allongeaient devant les guichets de la police des frontières, et avançaient à une allure d'escargot. Tatillons, les policiers ukrainiens, encore imprégnés de la mentalité soviétique, scrutaient chaque document avec méfiance. Pendant qu'il prenait son mal en patience, une nouvelle vague de passagers vint s'agglutiner aux files d'attente, les voyageurs d'un vol d'Aeroflot, en provenance de Moscou, qui venait de s'immobiliser de l'autre côté des baies vitrées de l'aérogare. Une foule typiquement russe, encombrée de paquets hétéroclites.

Le regard de Malko fut soudain attiré par quelqu'un qui émergeait de ce magma tristounet comme une mouche dans un verre de lait. Une jeune femme superbe, aux longs cheveux blonds réunis en queue-de-cheval, élégante dans une robe de lainage marron descendant à mi-mollets, avec des collants et des bottes assorties. Pas maquillée, mais une allure de cover-girl. Ce qu'elle était probablement. La veste de fourrure noire ouverte révélait une poitrine pleine, un peu à l'étroit sous la robe ajustée. D'un pas rapide et décidé, en dépit de l'énorme valise qu'elle traînait, elle vint se placer derrière Malko.

À peine dans la queue, elle sortit un portable de sa poche et composa un numéro. Malko saisit des bribes de la conversation.

- Oui, tout va bien, je ramène les produits de beauté... Dans vingt minutes, je serai dehors. *Dosvidania...*

Elle parlait russe d'un ton ferme, avec sérieux. Il se demanda quels produits de beauté on pouvait bien ramener de Moscou, où tout était

importé, puis ne pensa plus à elle.

La queue avançait avec une lenteur exaspérante. Enfin, son passeport tamponné et la douane franchie, où officiaient des mémères qui semblaient sortir tout droit du goulag, côté miradors, il se retrouva dans le hall de l'aérogare. Fendant la foule agglutinée devant la porte coulissante des arrivées, il gagna le petit bureau d'accueil des observateurs de l'OSCE1 venus surveiller les élections présidentielles ukrainiennes. Là où un agent de la station de la CIA de Kiev devait venir le récupérer.

L'OSCE était sa couverture, confirmée par une lettre officielle du gouvernement autrichien, fausse bien entendu, fabriquée par les ateliers de la Technical Division de l'Agence américaine de Langley.

Le bureau de l'OSCE était vide, fermé à clef.

Au moment où il baissait les yeux sur sa Breitling, étonné, son portable sonna. Une voix essoufflée et féminine annonça en anglais que la personne venant le chercher aurait un quart d'heure de retard. Qu'il ne s'inquiète pas. À peine avait-il raccroché que la superbe blonde du vol de Moscou surgit à son tour de la zone sous douane, tirant son énorme valise, les traits crispés par l'effort. Tandis que Malko la suivait des yeux, admirant sa silhouette, la poignée du bagage se détacha et lui resta dans la main ! L'inconnue s'arrêta net, regardant d'un air furieux sa valise gisant à terre. Elle se pencha, voulut la soulever, mais elle lui échappa et retomba sur le sol.

N'écoutant que sa galanterie et se disant qu'une bonne action est parfois récompensée, Malko se précipita et ramassa la valise.

- *Dobredin*, dit-il en russe. Laissez-moi vous aider !

Leurs regards se croisèrent. Ce qu'il lut dans celui de la femme l'étonna un peu : au lieu d'exprimer de la reconnaissance, il trahissait surtout de la méfiance. Comme si elle avait interprété le geste de Malko comme une tentative de séduction.

Plantée en face de lui, elle dit d'une voix mal assurée.

- *Spasiba*, je vais me débrouiller.

Malko lui adressa son sourire le plus séduisant.

- Mais non, c'est trop lourd pour vous. Vous prenez un taxi ? Je vais vous la porter jusque-là...

L'inconnue hésita puis sembla se résigner et marmonna qu'on l'attendait dans le parking.

- *Davai* ! lança Malko, portant la lourde valise dans les bras et ouvrant la marche.

L'inconnue le dépassa, marchant d'un pas vif. En bordure du parking où les voitures étaient garées en désordre, elle s'arrêta, regarda autour d'elle et se faufila entre les véhicules, après avoir lancé à Malko :

- Cela ira. Vous pouvez la poser là. *Spasiba, spasiba bolchoi.*

Il posa la valise à terre et suivit la jeune femme des yeux. Elle s'arrêta devant une Golf noire d'où sortit un homme brun coiffé avec une raie au milieu, au nez très long et pointu. La cinquantaine, vêtu d'un costume cravate, style businessman des pays de l'Est, il échangea quelques mots avec la blonde, qui revint vers Malko. Elle empoigna à deux mains la valise, la souleva et lança à Malko avec un sourire un peu crispé :

- Dosvidania. Spasiba.

Elle se glissa tant bien que mal entre les voitures garées n'importe comment et Malko la vit déposer la grosse valise dans le coffre ouvert de la Golf. Son conducteur était déjà remonté à l'intérieur. L'inconnue, hors d'haleine, prit place à côté de lui et le véhicule démarra immédiatement. Un peu frustré, Malko fit demi-tour. Cette bonne action ne serait pas récompensée... L'inconnue devait être extrêmement fidèle, en dépit du manque de galanterie de l'homme venu la chercher, qui ne s'était même pas déplacé pour lui venir en aide... Il retourna dans l'aérogare et arrivait devant le bureau de l'OSCE lorsqu'une jeune femme blonde fendit la foule et s'arrêta en face de lui, lançant d'une voix essoufflée :

- *Privet* Je suis Irina Murray et je suis envoyée par Donald Redstone. Je suis désolée ! Un flic du DAI m'a fait perdre vingt minutes parce que mon permis de conduire n'était pas signé.

L'apparition d'Irma Murray balaya instantanément le souvenir de l'inconnue boudeuse du vol de Moscou ! Tout aussi grande, tout aussi blonde, drapée dans un long manteau de cuir noir bien coupé, elle rayonnait de sensualité. Une grande bouche épaisse maquillée, des yeux de biche étirés, et une tenue carrément provocante : un cachemire gris moulant une poitrine épanouie visiblement libre de tout soutien-gorge, une jupe extrêmement courte d'un bel orange vif et des cuissardes noires à talons aiguilles.

Avec son sourire plein d'humilité en dépit de son physique époustouflant, elle ressemblait à une très jeune fille prise en faute.

- Je n'ai pas attendu longtemps ! assura Malko.

Elle lui tendit une longue main aux ongles courts et carrés.

- Vous êtes Malko Linge ?

- Absolument. Ravi de faire votre connaissance. Irina Murray était nettement plus appétissante que les

jeunes stagiaires boutonneux de la CIA qui servaient d'habitude de bonnes à tout faire aux chefs de station.

- Alors, *davai* ! lança la jeune femme. Vous parlez russe ?

- *Da*.

- Ukrainien ?

- Met.

Elle lui adressa un sourire ravageur.

- Je vous apprendrai !

Malko la suivit jusqu'au parking où elle récupéra une BMW grise très sale. Tandis qu'ils filaient sur l'autoroute, au milieu des bouleaux enneigés, elle se tourna vers lui.

- Vous êtes déjà venu en Ukraine ?

- Oui.

- Quand ?

- Il y a huit ans. Elle hocha la tête.

- Beaucoup de choses ont changé. Vous verrez.

À première vue, ce n'était pas évident. Le temps, en tout cas, était toujours aussi maussade. Intrigué, Malko ne put s'empêcher de demander :

- Vous êtes américaine ou ukrainienne ?

Irina Murray sourit. En conduisant, son manteau s'était ouvert, sa jupe avait remonté, exposant ses cuisses gainées de noir, presque jusqu'à l'aîne.

- Les deux, dit-elle. Mes parents ont émigré à Baltimore, il y a pas mal de temps. J'ai grandi aux États-Unis, mais j'ai appris l'ukrainien avec mes parents. Ainsi que le russe. C'est pour cela que je suis affectée ici.

Malko regardait défiler les bouleaux. C'est dans une forêt semblable qu'il avait failli perdre la vie, huit ans plus tôt, au cours d'une *razborka* sanglante. Il se demanda où était son sulfureux ami Vladimir Sevchenko, un mafieux ukrainien qui lui avait rendu quelques signalés services. Probablement à Chypre, dans sa villa forteresse. Ou six pieds sous terre. Dans son milieu, les « accidents du travail » ne pardonnaient pas et les huissiers étaient moins utilisés que les kalachnikovs. Irina Murray s'engagea à tombeau ouvert sur le pont Métro qui enjambait le Dniepr, tourna ensuite à droite, longeant le

fleuve qu'on distinguait à peine dans la brume.

Puis elle bifurqua sur une route en lacets zigzaguant sur les collines du parc Khreschatik, en direction du centre de la ville. À Kiev, on montait et on descendait sans arrêt. Il y avait plus de collines qu'à Rome.

- Nous allons à l'hôtel *Dnieprol* interrogea Malko.

Irina Murray secoua la tête.

- Non, on vous a mis au *Premier Palace*, ce qu'il y a de mieux. Dans Tarass-Sevchenko.

La circulation était de plus en plus dense et ils croisèrent plusieurs voitures arborant des rubans orange à leurs portières. Certains passants, eux aussi, portaient des écharpes ou des bonnets du même orange vif que la minijupe d'Irina Murray. Le signe de ralliement de la «révolution orange» des partisans de Viktor Iouchtchenko, le candidat pro-occidental à la présidence. Plus on approchait du centre, plus les oriflammes orange étaient nombreuses. Irina Murray s'engagea, après la place de l'Europe, dans l'avenue Khreschatik, les Champs-Élysées de Kiev, et freina brusquement. Malko aperçut devant eux une mer de tentes orange et une foule compacte massée sur Maidan Nezhalevnosti, la place de l'Indépendance.

Un gigantesque arbre de Noël clignotait en face d'écrans de télévision suspendus à des échafaudages. Des oriflammes orange étaient accrochées partout et des haut-parleurs vomissaient des chansons folkloriques ukrainiennes. La jeune femme jura entre ses dents, puis entama un demi-tour.

- J'avais oublié ! grogna-t-elle, Maidan est toujours bloquée. Ils ont dit qu'ils resteraient là tant que Viktor Iouchtchenko ne sera pas président de l'Ukraine. Une Ukraine enfin libre, ajouta-t-elle d'une voix vibrante de fierté.

Ils repartirent en sens inverse et, sur la place de l'Europe, Irina Murray emprunta un boulevard en pente raide afin de contourner par le haut la place neutralisée. Partout, des bouts de tissu orange accrochés aux fenêtres témoignaient que la ville entière était mobilisée derrière Viktor Iouchtchenko.

- Comment va Viktor Iouchtchenko ? demanda Malko.

Le visage d'Irina Murray s'assombrit.

- On dirait qu'il est tombé de la caravane du Diable ! soupira-t-elle. Son visage est boursoufflé, plein de pustules, répugnant. Lui qui était si beau ! Mais il a le moral.

Trois mois plus tôt, le 8 septembre 2004, Viktor Iouchtchenko,

candidat à l'élection présidentielle contre un autre Viktor, le premier ministre Ianoukovitch, soutenu, lui, par le Kremlin et la partie russophone de l'Ukraine - l'Est et le Sud du pays -, avait été hospitalisé à Kiev, souffrant de symptômes bizarres. Les médecins ukrainiens avaient diagnostiqué une grave affection hépatique virale. Ce qui tombait à pic pour son adversaire : le 31 octobre, au premier tour des élections, Iouchtchenko était arrivé largement en tête, en dépit des fraudes électorales éhontées. Le président en exercice, Leonid Kouchma, soutenu lui aussi par Moscou, richissime et corrompu jusqu'à l'os, soutenait l'autre candidat, Viktor Ianoukovitch, l'homme du Donetz, le grand bassin industriel de l'Est. Quatre jours après le diagnostic des médecins ukrainiens, son état empirant, Viktor Iouchtchenko avait pris un vol spécial pour Vienne, afin de s'y faire soigner. Il était arrivé à Vienne en piteux état, immédiatement hospitalisé dans une clinique privée, Rudolphiner Haus. Les médecins autrichiens avaient d'abord tâtonné, identifiant une substance toxique dans ses viscères, sans pouvoir l'identifier. Lorsqu'il était revenu de Vienne, quelques jours plus tard, Viktor Iouchtchenko ressemblait à un monstre, genre Eléphant Man, le visage couvert de kystes monstrueux et de taches brunâtres. La télévision d'État avait alors prétendu qu'il avait mangé un sushi avarié, mais dans l'entourage du candidat, on parlait plutôt d'empoisonnement volontaire. Les gens qui assistaient à ses meetings étaient terrifiés : c'était le fils de Frankenstein. Pourtant, le procureur général d'Ukraine, Guennadi Vassiliev, continuait à refuser d'ouvrir une enquête, prétextant que le mal dont souffrait Viktor Iouchtchenko était d'origine naturelle...

Le second tour des élections présidentielles avait eu lieu le 21 novembre entre un Viktor Iouchtchenko considérablement affaibli et un Viktor Ianoukovitch en pleine forme. Contre toute attente, alors que tous les sondages donnaient Iouchtchenko largement gagnant, les urnes avaient donné la victoire à l'homme de l'Est ! À la fureur de tous les observateurs internationaux qui avaient constaté de multiples fraudes massives en faveur de Viktor Ianoukovitch. Outrés mais bien organisés, les partisans de la «révolution orange» avaient surgi comme des escargots après la pluie, bien décidés à ne pas se laisser faire. À Kiev, 10000 d'entre eux avaient occupé la place de l'Indépendance et le boulevard Khreschatik, s'installant sous des tentes, bravant le froid et la pluie. L'armée et la *Milicija* avaient refusé de les déloger par la force.

À la suite de ces manifestations, tous les pays, sauf la Russie, avaient refusé de reconnaître les résultats de ces élections truquées. Encouragé par la résistance de ses partisans, Viktor Iouchtchenko avait alors annoncé avoir été empoisonné, soit qu'on ait eu l'intention de le

tuer, soit qu'on ait voulu l'empêcher de faire campagne. Il avait précisé que ses troubles avaient commencé le lendemain d'un dîner avec les deux principaux responsables du SBU, dans la datcha de l'un d'eux.

On retrouvait les « tchékistes », le bon vieux KGB qui, trente ans plus tôt, empoisonnait déjà les dissidents ukrainiens comme le nationaliste Stepan Bandera, à Munich !

Le laboratoire viennois qui l'avait examiné avait alors précisé son diagnostic : Viktor Iouchtchenko avait avalé une dose si massive de dioxine, un poison industriel, qu'on ignorait quelles seraient les conséquences à long terme, même s'il avait survécu au premier choc. Le seul cas d'empoisonnement à la dioxine remontait à la catastrophe de l'usine chimique de Seveso, en Italie, en 1976, et les doses ingérées par les victimes étaient infiniment plus faibles...

Malko avait suivi cette histoire dans la presse autrichienne, pas vraiment étonné. Il était payé pour savoir que Vladimir Poutine n'avait rien d'un démocrate et que l'idée d'empoisonner un adversaire du Kremlin n'avait pas dû le faire ciller.

Il savait également que les Etats-Unis s'étaient beaucoup investis dans la « désoviétisation » de l'Ukraine, à travers de multiples canaux, dont forcément son employeur intermittent, la Central Intelligence Agency. Ce qui expliquait probablement sa venue à Kiev, à la demande de la station de Vienne.

Irina Murray déboucha sur la place Bessarabiaska et s'engagea dans le boulevard Tarass-Sevchenko, passant devant une magnifique statue de Lénine. À droite, l'avenue Khreschatik disparaissait sous une mer de tentes et des miliciens débonnaires, en uniforme de cuir noir, détournaient la circulation.

- Regardez ! fit soudain la jeune femme, désignant le trottoir.

Malko aperçut une vieille dame avec d'énormes lunettes qui promenait en laisse un magnifique chat siamois. L'animal arborait autour du cou une écharpe orange qui se prenait dans ses pattes...

- Même les chats votent Iouchtchenko ! lança Irina Murray, ravie.

Ils montèrent le grand boulevard Tarass-Sevchenko dont les deux voies étaient séparées par un large terre-plein et tournèrent devant l'université pour redescendre sur l'autre voie. Irina Murray stoppa devant un immeuble rénové, à la hauteur d'un portier chamarré comme un amiral d'opérette.

- Voilà le *Premier Palace*, annonça la jeune femme. Déposez vos bagages. Ensuite, on va à l'ambassade.

- Elle est toujours au même endroit ?

- Oui, confirma Irina Murray, mais elle est mieux gardée.

Ironie de l'Histoire : le bâtiment abritant l'ambassade US, un modeste hôtel particulier dans la rue Kotsu-binskogo, était l'ancien siège du Parti communiste ukrainien.



Alors qu'ils arrivaient en haut de Kotsubinskogo Ulitza, ils croisèrent une Mercedes 560 arborant un ruban orange à chaque portière. Irina eut aussitôt un sourire triomphant.

- Vous voyez, avant, il n'y avait que les pauvres à soutenir Iouchtchenko. Maintenant, les oligarques retournent leur veste. C'est bon signe !

Des miliciens filtraient les voitures à l'entrée de la rue en pente abritant l'ambassade US, un bâtiment jaune de trois étages, au milieu d'un jardin clôturé fermé par une grille verte. Seul signe inhabituel : un énorme «dise» de trois mètres de diamètre planté dans le jardin comme un arbre surréaliste. En face de l'ambassade, il n'y avait qu'un parc, désert en cette saison. Dans ce quartier calme sur une des innombrables collines de Kiev, on semblait bien loin des affrontements politiques... Irina gara la BMW dans la portion de rue interdite et précéda Malko, après avoir tapé le code secret ouvrant la grille et salué au passage les deux Marines en faction. L'ambassade était de dimensions plutôt modestes. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au deuxième. La jeune femme trouva une porte et se retourna vers Malko :

- Mister Redstone est en conférence avec son *deputy* Venez.

Ils traversèrent le secrétariat pour gagner le bureau voisin. Deux hommes, en bras de chemise, étaient attablés devant des papiers étalés sur une grande table. Les murs disparaissaient sous des cartes piquetées de signes mystérieux. Le plus âgé se leva : il avait l'air d'un Italien, avec des cheveux noirs rejetés en arrière, un visage allongé. Il serra longuement la main de Malko.

- Donald Redstone, vraiment content de vous accueillir ! lança-t-il. Je vous présente mon *deputy*, un ancien de la Navy, John Muffin.

John Muffin avait la mâchoire carrée, un regard direct, mais quelque chose d'indéfinissable émanait de lui. Malko mit quelques secondes à comprendre ce qui l'interpellait. Une certaine douceur dans le regard... Des gestes un peu trop appuyés. John Muffin faisait partie de la grande communauté des gays.

Le chef de station, laissant John Muffin et Irina Murray en tête à tête, entraîna Malko dans le bureau voisin, et referma aussitôt la

porte.

- Je suppose que vous savez pourquoi vous êtes à Kiev ? demanda-t-il.

Malko sourit.

- Je pense que cela a trait à l'empoisonnement dont a été victime Viktor Iouchtchenko...

- Exact.

- Il n'est pas un peu tard pour faire quelque chose ?

L'Américain eut un sourire en coin.

- Cela dépend. D'abord, savez-vous exactement ce qui s'est passé ?

- Non, avoua Malko. Je n'ai pas lu tous les détails. - O.K. Asseyez-vous. Vous savez que l'opération « Ukraine » était sur l'agenda du président George Bush depuis longtemps...

- Quelle opération Ukraine ?

- Le basculement vers l'Ouest, expliqua l'Américain. En dépit des apparences, même si l'Ukraine s'est séparée de la Russie en 1991, la classe politique est demeurée inféodée à Moscou, et le SBU partagé entre sa soumission au Kremlin et ses liens avec les mafias locales. Ils étaient tellement occupés à piller le pays qu'ils n'ont pas vu venir notre opération. Nous avons investi depuis 2002 beaucoup d'efforts et d'argent pour aider Viktor Iouchtchenko. À travers des aides discrètes et privées, des ONG, la diaspora des Ukrainiens installés aux États-Unis et au Canada.

- Dans quel but ?

- Détacher l'Ukraine de l'Emprise russe, expliqua sans sourciller le chef de station. Au départ, ce n'était pas gagné. Certes, Viktor Iouchtchenko était un bon candidat, mais il avait contre lui tout l'appareil d'État mené par Leonid Koutchma, dont les intérêts coïncidaient avec ceux du Kremlin. Il savait que si Iouchtchenko était élu, il perdrait beaucoup. Cependant, il se disait qu'en truquant les élections, il l'éliminerait facilement. Seulement, les agents du FSB 'russe présents à Kiev et la fraction du SBU dévouée à Moscou ont tiré la sonnette d'alarme, au début de l'été dernier.

- Que s'est-il passé ?

- La «révolution orange» de Iouchtchenko gagnait tout le pays. Ses adversaires se sont affolés. En juillet, lorsqu'à se trouvait en vacances en Crimée, ils ont tenté le «coup du Kamaz»...

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un camion a essayé d'envoyer la voiture de Viktor Iouchtchenko

dans un ravin. Il s'en est fallu de très peu. Au Kremlin, on venait de prendre conscience du danger. Lorsque les résultats du premier tour ont été connus, cela a été pire ! En dépit du bourrage des urnes, Iouchtchenko était au coude à coude avec son adversaire. Donc, il fallait faire quelque chose. Ce fut la tentative d'empoisonnement à la dioxine de Iouchtchenko, en septembre.

- Comment cela s'est-il passé ? demanda Malko, intrigué.

- Très simplement, avoua l'Américain. Le 5 septembre, un des proches de Viktor Iouchtchenko, David Svaniya, a organisé un dîner avec les deux responsables du SBU, Igor Smeshko et son adjoint, Vladimir Satsyuk, dans la datcha de ce dernier. Le but de ce dîner était de s'assurer de la neutralité du SBU pour l'élection à venir. Il avait été convenu que Viktor Iouchtchenko viendrait seul avec David Svaniya. Sans le responsable de sa sécurité rapprochée, Evgueni Tchervanienko. Ils ont dîné tous les quatre et, dès le lendemain, Iouchtchenko a ressenti des symptômes inquiétants : vomissements, vertiges, palpitations. Au début, on ne savait pas trop ce qu'il avait. Evgueni Tchervanienko est venu me voir et m'a appris que, dès le mois de juillet, il avait entendu parler d'une possible tentative d'empoisonnement de Viktor Iouchtchenko. D'ailleurs, lorsqu'il prenait ses repas hors de chez lui, Tchervanienko avait l'habitude, au dernier moment, d'échanger l'assiette du candidat avec la sienne ou celle d'un autre convive. Hélas, ce soir-là, il n'était pas là pour le faire...

Malko ne put s'empêcher de sourire.

- C'est quand même énorme ! Empoisonné après un dîner avec les deux responsables du SBU ! Le crime est signé.

- Hélas ! soupira l'Américain, ce n'est pas aussi simple que cela... Smeshko m'a tout de suite contacté en me jurant qu'il n'y était pour rien. Ce que je crois, car il a toujours été de notre côté. Ce n'est pas le cas de son adjoint, Vladimir Satsyuk. Bien que celui-ci clame son innocence.

- Que s'est-il passé exactement ?

- Lors de ce dîner, on a apporté à chaque convive une assiette de langoustines déjà préparées en cuisine. Quelqu'un a versé sur celles de Iouchtchenko de la dioxine, une dose 10000 fois supérieure à celle tolérée par l'organisme, c'est-à-dire un pictogramme. Dans le cas de Viktor Iouchtchenko, les médecins estiment que la dose était entre un et dix grammes ! Ce qui a déclenché chez lui une crise de chloroacnée très spectaculaire, sans compter des atteintes au foie, au pancréas et à la colonne vertébrale.

Intrigué, Malko demanda :

- La dioxine ne pouvait pas le tuer sur le coup ?
- Non, même à une dose très forte.
- Pourquoi n'a-t-on pas utilisé de la ricine ou du cyanure ?

L'Américain hocha la tête.

- C'est évidemment ce que nous nous sommes demandé. Mais cela aurait été trop gros, s'il était tombé raide mort dans la datcha du numéro 2 du SBU ! Et puis, je crois qu'on ne voulait pas le tuer. Simplement le mettre hors d'état de mener sa campagne. Ou alors, on s'est trompé de dose.

- Qui est «on»?

Donald Redstone n'hésita pas une seconde.

- Ou Poutine ou quelqu'un de très proche de lui... Dès la nouvelle de l'empoisonnement, Vladimir Poutine a prétendu que c'était une fausse nouvelle propagée par les militants de la «révolution orange», que Iouchtchenko avait une grippe intestinale... Depuis cette déclaration, notre enquête a progressé. Nous pensons avoir remonté la filière. Au départ de cette affaire, il y a un proche collaborateur de Vladimir Poutine au Kremlin, un certain Gleb Pavlovski. Venu à plusieurs reprises en Ukraine, il est très proche du représentant officieux de Poutine à la présidence ukrainienne, Oleg Budynok, le chef de l'administration présidentielle. Ce dernier est également lié au numéro 2 du SBU, Vladimir Satsyuk, chez qui avait lieu le dîner où Viktor Iouchtchenko a été empoisonné.

- Donc, vous savez tout, observa Malko

L'Américain lui adressa un sourire ironique.

- On suppose, sans aucune preuve. Ce qui ne veut rien dire, car tout le monde nie.

- Si Iouchtchenko gagne, remarqua Malko, les langues vont se délier et on pourra remonter la piste. De toute façon, à quoi bon ? Cette manip' n'aura pas empêché le déroulement des élections.

- Effectivement, confirma Donald Redstone, la Cour suprême ukrainienne vient d'annuler le second tour contesté des élections et il y aura un troisième tour, le 26 décembre, que Iouchtchenko est pratiquement sûr de remporter, étant donné sa popularité. Finalement, cette histoire d'empoisonnement s'est retournée contre ses auteurs.

- Donc, tout va bien, conclut Malko.

- À un détail près, corrigea le chef de station, c'est que le combat ne fait que commencer. Vladimir Poutine s'est réveillé trop tard, mais, désormais, il va faire tout ce qui est en son pouvoir pour éviter que

l'Ukraine ne tombe dans l'orbite occidentale.

- Vous craignez un autre attentat physique contre Iouchtchenko ?

- Ce n'est pas impossible, reconnut Donald Redstone. Grâce aux partisans de Ianoukovitch dans les services de l'administration, les ennemis de Iouchtchenko disposent d'une force de frappe importante. Un attentat qui semblerait venir de *l'intérieur* n'est pas gênant pour le Kremlin, au contraire.

- Iouchtchenko se méfie, non ?

- Bien sûr, mais on ne peut pas tout anticiper. Aussi, je pense que la meilleure assurance vie pour lui est de bloquer d'avance toute tentative. C'est pour cela que vous êtes à Kiev.

Malko le regarda, interloqué.

- Comment puis-je, à moi tout seul, servir de bouclier à Viktor Iouchtchenko ?

- De deux façons, expliqua l'Américain. D'abord, nous avons quelques pistes à explorer pour identifier les coupables de l'empoisonnement. Nous *savons* que le Kremlin est derrière toute l'histoire. Si nous arrivions à réunir des preuves, nous tiendrions Poutine. Même lui ne peut pas se permettre de voir ses turpitudes étalées au grand jour. Il y perdrait son image de démocrate à laquelle il tient beaucoup.

- Je pense que vous avez les gens pour cela, sourit Malko. L'Agence est bien implantée ici...

- Oui et non. Nous avons des analystes, des lobbyistes, des gens répartis dans les ONG, mais pas de *case officer* capable de réunir des preuves. Et nous ne voulons pas impliquer d'Américains. L'équipe d'en face en profiterait pour nous montrer du doigt et ce serait contre-productif. On ne peut pas fustiger la Russie pour son implication dans les élections ukrainiennes et dévoiler la nôtre. J'ai donc besoin d'une enquête *secrète*, menée par quelqu'un qui ne soit pas américain. Je sais que vous connaissez bien l'Ukraine. Vous y avez réussi une brillante opération il y a quelques années...

- Certes, reconnut Malko, mais l'homme qui m'a aidé, Vladimir Sevchenko, n'est plus à Kiev. Et puis les circonstances ont changé.

L'Américain ne se démonta pas.

- Je vous fais confiance. Le temps presse. C'est une course contre la montre, car les tchékistes qui ont monté cette opération ont commencé à faire le ménage. Pour eux, il est vital d'éliminer tous ceux qui pourraient impliquer le pouvoir russe dans l'empoisonnement de Viktor Iouchtchenko. Ils ont déjà commencé. Nous soupçonnons la

présence d'une équipe de tueurs ukrainiens ou russes, chargés de faire le sale travail. C'est à eux que vous risquez de vous heurter. Je suis à peu près sûr qu'ils connaissent déjà votre présence ici. Donc...

Il laissa sa phrase en suspens. Malko regarda le ciel gris et bas à travers la vitre. Commenant à comprendre pourquoi la CIA l'avait arraché aux délices du château de Liezen et de sa fiancée, la somptueuse Alexandra. Une fois de plus, on lui confiait une mission impossible.

- Avez-vous pu identifier celui qui a versé le poison ? demanda-t-il. C'est peut-être par là qu'il faut commencer...

- Absolument, confirma Donald Redstone en se levant, nous allons en parler en déjeunant.

Malko regrettait déjà Irina Murray. Les Slaves étaient décidément extrêmement séduisantes.

- Miss Murray va-t-elle participer à mon enquête ? demanda-t-il.

- Dans une certaine mesure, oui. Elle rend pas mal de services, mais n'est pas au courant de *tout*. C'est notre œil à la permanence de Iouchtchenko. Bien sûr, elle pourra vous servir d'interprète, mais je crois que vous parlez parfaitement le russe.

- Mais pas ukrainien, précisa Malko. Quelles sont exactement les fonctions de cette jeune femme ?

- Elle fait la liaison entre nous et le QG de Iouchtchenko, elle observe pas mal de choses. Comme elle n'a pas le profil d'une *case officer*, on ne se méfie pas d'elle.

Avec un sourire en coin, il ajouta :

- Rassurez-vous, elle est à votre disposition, mais je ne veux pas la mettre en danger. Or, ce que vous allez faire est extrêmement dangereux. Allons déjeuner.

CHAPITRE III

Le *Pervak* se vantait d'être le plus ukrainien des restaurants de Kiev. Avec ses grandes statues de bois peint, ses balancelles pendant du plafond et ses objets baroques disséminés un peu partout, il ressemblait à un décor de théâtre. Donald Redstone et Malko, amenés par le chauffeur du chef de station de la CIA, avaient pris place sur la terrasse couverte, un peu à l'écart. Après avoir trempé ses lèvres dans sa vodka, Malko réitéra la question qu'il avait posée dans le bureau de l'Américain.

- Vous savez donc *qui* a empoisonné Viktor Iouchtchenko ?

- Absolument, confirma Donald Redstone. Comme je vous l'ai dit, dès que la thèse de l'empoisonnement a été confirmée, Vladimir Satsyuk, chez qui a eu lieu le dîner, s'est répandu partout pour jurer qu'il n'y était pour rien et que son personnel travaillait pour lui depuis des années. Et que, de toute façon, s'il avait voulu empoisonner le candidat de la «révolution orange», il n'aurait pas été assez bête pour que cela se fasse chez lui.

- Ce qui semble logique, approuva Malko, en regardant avec méfiance la salade rachitique, composée de plantes disparues depuis longtemps du monde civilisé, qu'on venait de déposer devant lui ; l'Ukraine n'était pas encore tout à fait sortie des brumes du socialisme scientifique...

Donald Redstone but une gorgée de son Defender et rétorqua :

- Logique, mais inexact... La première chose que nous avons faite, c'est de reconstituer l'emploi du temps de Viktor Iouchtchenko le jour de l'empoisonnement, concernant en tout cas ses repas. Pour cela, j'ai demandé l'aide d'Evgueni Tchervanienko, le responsable de la sécurité. Il m'a appris que Iouchtchenko ne prend jamais ni petit déjeuner, ni déjeuner. Le 5 septembre, Tchervanienko ne l'a pas quitté d'une semelle depuis le matin. En fin de journée, il a rencontré des militants et partagé avec eux quelques *zakouskis* qu'il choisissait lui-même dans un plat commun. Or, lorsqu'il a quitté Tchervanienko pour aller dîner dans la datcha de Satsyuk, il était en pleine forme. Quand il est rentré de ce dîner tardif, vers deux heures du matin, sa femme a remarqué qu'il avait une drôle d'haleine, comme s'il avait avalé un produit pharmaceutique.

- Ce sont effectivement des indices troublants, reconnut Malko, lorgnant avec inquiétude le minuscule poisson bouilli qu'on venait de déposer devant lui dans une cocotte en cuivre.

- Ce n'est pas tout, enchaîna l'Américain. Evgueni Tchervanienko a fait une enquête, lui aussi, et découvert un fait omis par Satsyuk. Celui-ci avait l'habitude de faire appel comme extra à un serveur d'un fast-food de la chaîne Mister Snack, situé juste en face du siège social du SBU, dans Volodymyr-Skaia. Un certain Roman Marchouk. Or, le soir de l'empoisonnement, Roman Marchouk travaillait dans la datcha de Satsyuk, comme serveur.

- Vous l'avez retrouvé ?

Donald Redstone acheva son Defender « 5 ans d'âge » d'un trait et en commanda un autre d'un signe discret, avant de continuer :

- Dès que j'ai eu l'information, j'ai mis Irina Murray sur le coup. Grâce à Tchervanienko, nous avons le signalement de ce Roman Marchouk. Elle a commencé à venir régulièrement au *Mister Snack*, comme une employée travaillant dans le quartier, sans jamais aborder Marchouk, se contentant de l'observer et de le suivre discrètement lorsqu'il quittait son travail. Jusqu'à un petit studio de Kosmoleske, un coin assez sinistre au bord du fleuve. Il ne semblait pas avoir de vie privée, mais Irina a dû se montrer imprudente car, d'après elle, il a remarqué qu'il était sous surveillance.

- Pourquoi ne pas l'avoir signalé à la *Milicija* ? s'étonna Malko. Ne serait-ce que pour le faire interroger.

Donald Redstone fit la moue.

- Délicat. Et je vous rappelle qu'il n'y a toujours aucune enquête ouverte sur l'empoisonnement... Et puis, un jour, Irina a remarqué une fille blonde, plutôt sexy, type pute, en conversation avec Marchouk. Elle était venue déguster un hamburger, mais Irina a eu l'impression que c'était un prétexte pour lui parler. Elle a suivi cette blonde, découvert qu'elle habitait avec une petite fille un appartement au seizième étage d'un des clapiers d'Osogorki, une des banlieues est de la ville. Elle travaillait dans une agence de voyages du centre et semblait faire un peu la pute, à l'occasion. Pas du tout le genre de Roman Marchouk, plutôt fruste et pas assez argenté pour s'offrir une fille comme elle... En la suivant, Irina a aussi découvert qu'elle traînait souvent dans un café du centre, La *Maison du Café*, un endroit en vogue, où on rencontre beaucoup de filles faciles, de gens de la politique ou du business.

- Vous l'avez approchée ?

- Non. Par contre, j'ai demandé à Irina de chercher le contact avec Roman Marchouk. C'a été un fiasco. Il n'a absolument pas répondu à ses avances et a semblé de plus en plus nerveux. Deux jours plus tard, Irina l'a suivi à la sortie de son travail et il l'a menée jusqu'à

l'appartement de cette blonde dont nous ne savions même pas le nom. Il n'en est pas ressorti. Malko reposa sa fourchette, étonné.

- Il y est toujours ?

- Pas vraiment. Irina m'a prévenu et j'ai organisé une planque *around the dock* autour de cet appartement. Le lendemain, la fille blonde est allée travailler, mais Roman Marchouk ne s'est pas montré. Il ne s'est pas rendu à son travail. Cela signifiait qu'alerté, il se planquait.

- Vous n'avez pas essayé de le contacter ?

L'Américain eut un geste d'impuissance et but une gorgée du Defender tout neuf qu'on venait de lui apporter.

- Comment ? Nous ne savions même pas dans quel appartement il était. En plus, il n'aurait sûrement pas ouvert à des étrangers. La planque a duré trois jours. La fille allait tous les jours à son travail, mais Roman Marchouk ne se montrait pas. Comme il n'y a qu'une entrée dans l'immeuble, nous étions certains qu'il y était toujours. Il en est sorti trois jours après s'y être réfugié.

- Et vous ne l'avez pas coincé ?

Donald Redstone lui adressa un regard teinté d'ironie.

- Il aurait fallu être un oiseau... Le troisième jour, c'est Irina qui planquait de l'autre côté de Mykoly-Bazhana Prospekt, près d'une station-service. La blonde est rentrée de son travail vers quatre heures. Vers six heures, Irina a remarqué trois hommes qui pénétraient dans l'immeuble. Jeunes, costauds, ressemblant à des sportifs, bonnets de laine noirs et blousons de cuir matelassés. Quelques minutes plus tard, quelqu'un est passé par la fenêtre du seizième étage et s'est écrasé devant l'immeuble. Bien entendu, Irina est allée voir. Pendant qu'elle traversait, un second corps a été projeté dans le vide et s'est écrasé non loin du premier. Irina a pu voir qu'il s'agissait d'une femme. Quelques instants plus tard, les trois hommes qu'elle avait vus entrer dans l'immeuble sont ressortis et sont partis dans une vieille Lada Deviatka rouge.

- Irina ne les a pas suivis ?

- Non, elle avait laissé sa voiture de l'autre côté de l'avenue. Et cela vaut peut-être mieux. Elle a seulement relevé le numéro du véhicule : 116 01 KA. Quand j'ai vérifié, j'ai découvert qu'il s'agissait d'une fausse plaque. Et, en s'approchant, elle a reconnu Roman Marchouk et la blonde qui l'hébergeait.

Un ange passa. Malko imaginait la scène. Irina Murray avait dû être terrifiée. Pendant un moment, on n'entendit que le bruit des glaçons

dans le verre de Donald Redstone. Celui-ci enchaîna :

- Bien entendu, elle est partie avant l'arrivée de la *Milicija*. Le lendemain, les journaux ont annoncé qu'un certain Roman Marchouk, serveur dans un Mister Snack, avait défenestré sa compagne dans une crise de jalousie et s'était suicidé ensuite de la même façon. Du coup, on a appris le nom de cette fille, Evguena Bogdanov, mère d'une petite fille de cinq ans, Marina.

- Personne n'a évoqué un double meurtre ?

- Personne.

- Donc, il n'y a pas eu d'enquête ?

- Non. L'affaire a été classée, le meurtrier d'Evguena Bogdanov s'étant fait justice.

- Bel exemple de liquidation, souligna Malko. Ce serait donc ce Roman Marchouk qui aurait versé le poison. Et ses sponsors se sont assurés qu'il ne parlerait pas, liquidant ensuite les témoins de leur meurtre.

On retrouvait les bonnes vieilles méthodes tchékistes. Rapides et brutales. Roman Marchouk n'était qu'un pion qu'on avait éliminé impitoyablement.

- Vous n'avez rien appris de plus sur cette Evguena Bogdanov ? demanda Malko

L'Américain acheva son second Defender et précisa :

- Ce n'est sûrement pas de sa propre initiative qu'elle a contacté Marchouk. Seulement, nous n'avons pas la moindre idée de l'identité de la personne qui l'a contactée, *elle*.

- Je ne vois pas très bien comment remonter cette piste, remarqua Malko. À moins de faire tourner les tables...

- Au cours de notre surveillance, Irina a repéré une copine d'Evguena Bogdanov qu'elle retrouvait souvent à la *Maison du Café*. Une fille un peu déjantée apparemment, qui a toujours un fume-cigarette, des lunettes noires et des ongles interminables peints de toutes les couleurs. Elle semble être là tous les matins, attendant de se faire draguer.

- Vous savez son nom ?

- Non, avoua Donald Redstone, mais Irina vous la montrera. Les deux filles semblaient intimes. Peut-être sait-elle quelque chose. Nos adversaires doivent se sentir tranquilles désormais. Si Satsyuk est mêlé à l'empoisonnement, il n'avouera jamais. Et si cela chauffe trop, il ira se réfugier à Moscou. Et tant que Viktor Iouchtchenko n'a pas pris le

pouvoir, le procureur général d'Ukraine ne lèvera pas le petit doigt.

- Et côté dioxine, il n'y a aucune piste ?

- Aucune, avoua le chef de station. Plusieurs laboratoires dans le monde l'utilisent, dont un en Russie.

Tout cela n'était pas encourageant. Malko reprit un peu de vodka. Perplexe. Il avait rarement eu aussi peu d'éléments pour commencer une enquête.

- Comment vais-je entrer en contact avec cette amie d'Evguena Bogdanov ? demanda-t-il.

- Irina va vous aider. Elle la connaît physiquement. J'ai prévu qu'elle vous briefe ce soir. Demain, dans la tranche horaire où cette femme est à la *Maison du Café*, Irina vous la désignera. Ensuite, ce sera à vous de jouer. Ça ne devrait pas être très difficile de la draguer : elle est là pour cela...

- Attendez, protesta Malko, vous ignorez si elle sait quelque chose sur l'affaire qui nous intéresse.

- Exact, reconnut Donald Redstone. Si ce n'est pas le cas, vous en serez quitte pour une opération de séduction sans lendemain.

- *Même* si elle sait quelque chose, remarqua Malko, cela m'étonnerait qu'elle m'ouvre son cœur d'emblée.

L'Américain ricana discrètement.

- *Right*. Elle risque de vous ouvrir autre chose. C'est vrai, c'est un *long shot*, mais je n'ai rien d'autre à creuser.

Il regarda sa montre et soupira.

- Il faut que je retourne au bureau.

Lorsqu'ils sortirent du *Pervak*, la luminosité avait déjà beaucoup baissé, il faisait si sombre que Malko dut vérifier sur sa Breitling qu'il n'était que trois heures de l'après-midi ! Quelques vieux immeubles baroques fraîchement repeints tranchaient joyeusement sur le sinistre béton gris de l'époque soviétique. Malko remarqua au coin de la rue deux malabars, le bonnet de laine noir enfoncé jusqu'aux yeux, engoncés dans des blousons de cuir rembourrés. Ce qui le fit penser aux trois assassins de Roman Marchouk tels qu'Irina les avait vaguement décrits. Seulement, des bonnets de laine et des blousons semblables, il y en avait des milliers à Kiev. Ces deux-là devaient être d'inoffensifs voituriers.

- Je vous dépose à l'hôtel ? proposa Donald Redstone. Nous n'en sommes pas très loin.

- Je crois que je vais marcher un peu, rétorqua Malko. J'ai envie de

reprendre contact avec cette ville.

- O.K., mais venez une seconde dans la voiture.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers elle, Malko remarqua :

- Irina Murray n'a pas le profil habituel de *vos field officers*.

Donald Redstone sourit.

- C'est vrai, mais elle n'en a pas le grade non plus. Je l'utilise à des tâches où elle m'est très utile, grâce à sa connaissance de l'ukrainien. D'ailleurs, elle a une vie très compliquée : son copain est un peintre ukrainien qui vit à moitié à New York et la fait tourner en bourrique. Il reste parfois des jours enfermé chez lui, sans répondre au téléphone, en peignant comme un fou. Et en refusant de la voir pour ne pas perdre son inspiration.

Ils s'installèrent à l'arrière de la voiture et Donald Redstone ouvrit sa serviette d'où il sortit un gros pistolet automatique noir, qu'il tendit à Malko. Deux chargeurs de rechange étaient scotchés à la crosse.

- C'est tout ce que je peux vous donner comme «baby-sitter», dit l'Américain. J'espère que vous n'en aurez pas besoin, mais ce qui est arrivé à Roman Marchouk et à Evguena Bogdanov incite à la prudence. À la seconde où les « tchékistes » qui ont manigancé cette opération réaliseront que vous tentez de remonter une piste, vous serez en danger de mort. Et on ne peut pas compter sur les Ukrainiens.

- Le SBU ?

- Pas forcément, mais cette ville fourmille d'anciens tueurs de la mafia au chômage, *d'ex-berkut* ' démobilisés, sans parler des clandestins du FSB. Or, c'est une priorité *absolue* pour le pouvoir russe que personne ne parvienne à relier le Kremlin à l'opération contre Louchtchenko, avec des preuves concrètes.

Malko glissa le pistolet dans sa ceinture, à hauteur de la colonne vertébrale, après avoir mis les deux chargeurs dans la poche de son manteau de vigogne. La voiture du chef de station s'éloigna et il partit à pied ; heureusement, il ne faisait pas trop froid. La seule perspective agréable de cette enquête était de retrouver la pulpeuse Irina Murray, en souhaitant qu'elle ne soit pas trop amoureuse de son peintre.

* * *

- Ils ne m'ont pas laissée monter, les employés de la réception m'ont prise pour une pute.

Ce quiproquo semblait beaucoup amuser Irina Murray, que Malko avait trouvée sagement installée dans un des fauteuils du minuscule lobby.

Elle ne s'était pas changée depuis le matin et, entre son pull somptueusement rempli, la mini orange et les cuissardes à talons aiguilles, les employés du *Premier Palace* avaient des excuses.

- C'est vrai que vous êtes extrêmement sexy, confirma Malko, le regard sur les cuisses gainées de noir, largement découvertes. Irina Murray lui adressa un regard plein d'innocence.

- Mais toutes les jeunes femmes de Kiev s'habillent ainsi ! Il faut bien attirer le regard des hommes. La vie est dure pour elles : si on veut habiter dans le centre, s'acheter de jolis vêtements, du maquillage étranger, il faut trouver un homme...

- Vous n'êtes pas dans ce cas, remarqua Malko.

- Non, mais j'aime qu'on me regarde, avoua-t-elle. C'est rassurant.

- Alors, où allons-nous dîner ?

- Je ne peux pas dîner avec vous, avoua Irina Murray avec un sourire désolé. M. Redstone m'a prévenue trop tard. Je dois aller retrouver un ami.

- Le peintre ? ne put s'empêcher de dire Malko.

Elle lui jeta un regard en coin.

- Ah, il vous en a parlé ! Oui. Ce soir, il veut bien me voir. Il s'est arrêté de peindre. Je suis juste venue vous parler de l'amie d'Evguena Bogdanov.

- Bon, admit Malko, déçu, allons prendre un verre au bar.

Irina Murray fit la grimace.

- C'est sinistre ! Vous ne voulez pas plutôt que nous allions dans votre chambre ?

Son regard était transparent, sans le moindre sous-entendu. Malko la précéda jusqu'à l'ascenseur.

À peine dans la chambre, Irina se débarrassa de sa longue redingote de cuir noir et Malko en eut le souffle coupé. Elle avait vraiment un corps magnifique. Ses seins pointaient sous le cachemire de laine grise et l'ensemble cuissardes mini aurait troublé un aveugle. Dans le petit espace de la chambre, les ondes sexuelles émises par la jeune femme en devenaient presque gênantes.

- Vous me regardez bizarrement ! fit soudain Irina Murray.

Malko sourit.

- Je vous trouve extrêmement séduisante, pour ne pas dire plus.

- Je voudrais bien que mon copain soit comme vous, soupira la jeune femme. J'ai l'impression qu'il ne me voit plus... Enfin, j'espère

que ce soir, cela sera différent.

- C'est pour le séduire que vous vous êtes habillée de cette façon ? ironisa Malko.

Irina Murray eut l'air choqué.

- Non. Bon, travaillons.

- Vous voulez boire quelque chose ? Du Champagne ?

- Pas du Champagne de Crimée, c'est infect.

Il ouvrit le minibar et sortit une demi-bouteille de Taittinger.

- Et ça ?

- Superbe.

Pendant qu'il débouchait la bouteille, elle s'assit sur le lit et sa jupe remonta si haut que Malko aperçut l'ombre de son entrejambe. Irina sortit un petit carnet et annonça :

- Voilà, cette fille porte toujours des lunettes noires, elle a les cheveux tressés en nattes, fume tout le temps et, surtout, elle a des ongles démesurément longs, de deux couleurs, artificiels bien sûr. Je vous propose la chose suivante : j'entrerai la première à la *Maison du Café* et je m'installerai à côté d'elle. Vous entrerez ensuite et vous la repérerez ainsi facilement. Ensuite, je m'en vais et ce sera à vous de jouer. Ce ne sera sûrement pas très difficile. Elle vient là pour chercher des hommes. Or, vous êtes habillé comme un étranger. Ça l'intéressera sûrement. C'est une sorte de pute, vous savez.

Son portable sonna et elle répondit par monosyllabes, se levant aussitôt, avec un sourire d'excuse.

- Il faut que j'y aille...

Il sembla à Malko que ses seins pointaient encore plus sous son pull. Incapable de refréner une pulsion brutale, il s'approcha de la jeune femme, posant ses deux mains sur ses hanches.

- Merci d'être passée... Et, à demain. Elle sourit.

- Je fais mon travail.

Comme si elles étaient douées d'une vie indépendante, les mains de Malko remontèrent, emprisonnant doucement les seins libres de tout soutien-gorge.

- Vous avez une poitrine magnifique, remarqua-t-il d'une voix un peu altérée.

Le regard d'Irina ne cilla pas. Elle esquaissa seulement un sourire en reculant un peu.

- Je dois partir maintenant.

Il l'aida à remettre son manteau de cuir et elle s'éclipsa, le laissant dans un état second. Il n'avait même plus envie d'aller dîner. Il s'allongea sur le lit, réfléchissant à la façon dont il allait essayer de confesser l'amie d'Evguena, morte d'avoir été mêlée à une histoire qui la dépassait. Il regarda le gros Makarov posé sur la table de nuit et se dit qu'il ne serait pas inutile si la piste évoquée par Donald Redstone était bonne.

CHAPITRE IV

Malko s'arrêta un instant pour contempler la mer de tentes ornées de drapeaux orange qui occupaient la chaussée de Khreschatik jusqu'à la place de l'Indépendance, un peu comme si les Champs-Élysées avaient été bloqués du rond-point à l'Étoile.

Des baraques avaient été montées sur les trottoirs, abritant de quoi abreuver et nourrir les dix mille partisans de la « révolution orange » qui campaient là depuis le mois de novembre. Les majestueux immeubles en pierre de taille bordant l'avenue semblaient totalement décalés dans cette ambiance de kermesse héroïque. Il regarda le manteau de cuir noir d'Irma Murray disparaître dans une petite voie, le Passage, qui montait perpendiculairement à la grande avenue, et se remit ensuite en marche sans se presser, afin de laisser à l'auxiliaire de la CIA le temps de s'installer pour lui désigner sa cible.

Cinq minutes plus tard, il poussait la porte de la *Maison du Café*, repérant tout de suite, sur une banquette à droite de l'entrée, Irina Murray, installée devant un café et plongée dans *Ukrainia Pravda*.

Sa voisine était blonde également, les cheveux tressés en nattes enroulées autour de la tête, comme les paysannes ukrainiennes ; elle arborait des lunettes noires et des ongles démesurément longs peints en vert et en marron. Elle était en train de manger une pâtisserie avec une délicatesse de chat. C'était donc elle la copine de la malheureuse Evguena Bogdanov.

Malko s'installa sur la banquette en L, de trois-quarts, et commanda un café. Rien ne se passa pendant un quart d'heure. Irina replia alors son journal, paya et se leva, permettant à Malko d'admirer sa croupe incendiaire, avant qu'elle ne disparaisse sous la redingote de cuir noir. De temps en temps, il glissait un regard en coin vers la fille aux lunettes noires, comme n'importe quel homme intéressé par une jolie femme. Il dut pourtant attendre qu'elle ait terminé sa pâtisserie pour qu'elle ôte ses lunettes, découvrant de magnifiques yeux bleus. Tournant la tête dans sa direction, elle lui adressa un sourire discret et demanda, en russe :

- Il me semble que je vous connais...

Bingo ! Malko lui rendit son sourire.

- Oh, c'est possible, je viens de temps en temps ici. C'est agréable. Vous êtes une habituée aussi ?

- J'aime bien leurs pâtisseries, je viens souvent le matin...

- Je n'habite pas Kiev, précisa Malko, je suis autrichien, observateur de POSCE pour les élections. J'étais reparti à Vienne et je viens de revenir. À vrai dire, j'avais rencontré ici une très jolie fille, Evguena, et j'espérais un peu la retrouver.

- Evguena ? répéta la blonde, visiblement surprise. Evguena Bogdanov ?

- Oui, je pense, vous la connaissez ?

- Je la connaissais. Elle est morte. Son copain l'a jetée par la fenêtre dans une crise de jalousie et s'est suicidé ensuite.

- *Himmel* ! C'est horrible, compatit Malko. Elle paraissait si douce. Est-ce que je peux vous offrir un autre gâteau ?

- Non, je ne veux pas grossir, mais une coupe de Champagne, avec plaisir ! Venez donc à ma table, cela sera plus facile pour bavarder. Malko se déplaça et fit signe au garçon.

- Avez-vous du Champagne français ?

- Certainement.

- Alors, apportez-en une bouteille.

Les yeux bleus de l'amie d'Evguena exprimaient un émerveillement sans borne. Malko en profita.

- Je m'appelle Malko Linge, et vous ?

- Viktoria Posnyaki.

Le Champagne arrivait. Une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne dans un seau en métal sur pied. Le garçon l'ouvrit avec componction et emplit deux flûtes. Viktoria leva la sienne :

- À la révolution orange.

Malko avait rarement bu du Champagne à onze heures du matin, mais ce n'était finalement pas désagréable. Viktoria, après avoir terminé le sien, ronronna de satisfaction.

- C'est autre chose que le Champagne de Crimée !

soupira-t-elle. Mais tellement cher...

Malko eut un geste évasif, signifiant que lorsqu'on aime, on ne compte pas. Trois hommes en veste de cuir, à la carrure impressionnante, le crâne rasé, venaient de pénétrer dans l'établissement. Pas rassurants. Viktoria baissa la voix et souffla à Malko :

- Ce sont des *racketniki*. Ils viennent chercher des filles.

L'un des *racketniki* loucha sur la bouteille de Taittinger et, pour bien étaler ses moyens, en commanda aussitôt une au garçon. Malko était

déjà en train de remplir à nouveau la flûte de Viktoria Posnyaki.

Maintenant que le poisson était ferré, il n'y avait plus qu'à le ramener doucement...



La bouteille de Taittinger était vide, mais Viktoria Posnyaki était en train de fondre comme une glace au soleil. Son regard plutôt froid était désormais empreint de douceur et de soumission, et sa main frôlait souvent celle de Malko, par inadvertance. Elle s'était levée pour aller aux toilettes, lui permettant d'admirer de longues jambes gainées de bottes moulantes à talons aiguilles. Lorsqu'elle avait regagné la table, elle avait déboutonné deux boutons de son pull, laissant apparaître la dentelle d'un soutien-gorge noir, comme un clin d'œil érotique. Elle soupira tout à coup.

- Je vais devoir vous quitter, il faut que j'aille faire un peu de shopping, en face, au Novim Rokom.

- Voulez-vous que je vous accompagne ? proposa Malko, je n'ai rien à faire.

- Avec plaisir, minauda Viktoria.

Il l'aida à enfiler un long manteau en faux vison et ils redescendirent vers Khreschatik. Au rayon parfumerie de Novim Rokom, elle se jeta sur tous les produits, comme une enfant dans un magasin de jouets. Bien entendu, lorsqu'ils arrivèrent à la caisse, Malko sortit sa carte de crédit... Viktoria, après un très court baroud d'honneur, laissa faire. En sortant, elle glissa son bras sous celui de Malko et susurra :

- Vous êtes un *vrai* gentleman ! Ici, les produits de beauté français coûtent une fortune.

- C'est une joie de vous aider à être encore plus belle, affirma Malko. D'ailleurs, je suis seul à Kiev et j'aimerais beaucoup passer la soirée avec vous. Êtes-vous libre ?

- Je peux m'arranger, répondit Viktoria. Vous connaissez *L'Égoïste* ?

- Non.

- C'est là que dîne le président Poutine lorsqu'il vient à Kiev. C'est très bon. Je passe vous prendre à votre hôtel, vers neuf heures ? Où êtes-vous ?

- Au Premier Palace.

Ils se séparèrent en bas du boulevard Tarass-Sev-chenko. Malko héla une voiture dont le chauffeur lui demanda la modeste somme de 15 Hrivnas pour le conduire à l'ambassade américaine. Comme à

Moscou, tous les automobilistes faisaient le taxi pour gagner un peu d'argent. Système souple et peu coûteux qui évitait de surcroît les filatures. Et on ne restait jamais plus de quelques minutes au bord du trottoir.

* * *

- Bravo pour ce premier contact, approuva Donald Redstone. Il faut continuer à tirer ce fil.

Malko se hâta de tempérer son enthousiasme.

- A condition qu'il mène quelque part. Cette Viktoria a le profil d'une courtisane de luxe, pas d'une activiste politique. Je ne suis pas certain qu'elle ait été *intime* avec Evguena Bogdanov. Et encore moins qu'elle consente à parler de cette affaire avec un inconnu qu'elle considère comme un client...

- C'est à vous de jouer, trancha l'Américain. U y a un point sur lequel on ne sait *rien* : le recrutement de Roman Marchouk. Qui lui a offert de mettre du poison dans la nourriture de Viktor Iouchtchenko ? Ce n'est probablement pas Vladimir Satsyuk, même si ce dernier est dans le coup.

- La proximité de ce *Mister Snack* et du siège du SBU n'est sûrement pas une coïncidence, releva Malko. De nombreux agents du SBU viennent se restaurer là, j'imagine. Hélas, je ne pense pas que Viktoria en sache beaucoup là-dessus... Sauf si elle sait qui a branché Evguena sur Roman Marchouk. Nous dînons ensemble ce soir, conclut Malko. Prions Dieu.

- Parfait. D'ici là, vous allez rencontrer Evgueni Tchervanienko, le responsable de la sécurité de Iouchtchenko. Il vous attend au café *Non Stop*, au 6, Peremogy Prospekt, à trois heures. C'est juste à côté du cirque de Kiev. Il pourra peut-être vous donner quelques indications intéressantes.

* * *

Le *Non Stop* ne payait pas de mine : bruyant, enfumé, avec un grand écran de télé, son coupé, sur un mur, et une solide odeur de graillon. Malko attendait depuis une demi-heure quand un homme massif, boudiné dans un costume sombre rayé, le crâne rasé, les traits épais, fit son entrée. Après avoir balayé la salle du regard, il s'avança vers Malko.

- *Pan Linge* ?

Il avait une voix de baryton à faire trembler les vitres.

- *Da*, confirma Malko.

- Je suis Evgueni Tchervanienko.

Il prit place sur la banquette en face de Malko et ouvrit sa veste, découvrant la crosse d'un pistolet automatique glissé dans sa ceinture. Malko, lui aussi, était armé. Le Makarov 9 mm remis par le chef de station pesait dans son dos. Evgueni Tchervanienko réexaminait d'un regard rusé et froid. Il commanda un Defender «Very Classic Pale» sur de la glace à la serveuse et laissa tomber :

- Je crois que Mister Redstone perd son temps.

- Pourquoi ?

L'Ukrainien se pencha à travers la table. - Cela ne sert à *rien* de savoir qui a liquidé Roman Marchouk. De toute façon, on ne l'aurait jamais arrêté. Le procureur général Vassiliev bloque l'enquête sur ordre de la présidence. Ils ont trouvé que c'était moins cher de le balancer par la fenêtre que de lui payer un billet pour Moscou. Là-bas, ils l'auraient tué de toute façon. Ce sont des « tchekistes », ils ne prennent pas de risques.

- Vous pensez que Vladimir Satsyuk était dans le coup ? interrogea Malko. C'est quand même gros.

- Je suis *certain* qu'il est dans le coup, grommela l'Ukrainien, mais je ne peux rien prouver. Ils sont sûrs de l'impunité. Ils ont beaucoup d'argent et disposent de dizaines d'anciens *berkut* prêts à tuer pour une poignée de hrivnas.

- Alors, que faut-il faire ?

- Les empêcher de recommencer.

- Ils oseraient ? demanda Malko, surpris.

Evgueni Tchervanienko, penché sur la table, souffla dans une haleine d'oignon :

- J'en suis *sûr*. Il y a trop d'intérêts en jeu. Ceux de Moscou d'abord. Le tsar Poutine ne peut pas imaginer qu'on lui résiste. Ensuite, la bande à Koutchma, qui vole depuis des années, va être ruinée, peut-être même arrêtée. Viktor Iouchtchenko est décidé à faire le ménage. Souvenez-vous du Premier ministre Djindjic, en Serbie. Ils l'ont abattu quand il a commencé à devenir dangereux. Et Iouchtchenko est *très* dangereux. J'ai une source très proche des Russes à la présidence. Elle m'a dit qu'ils sont décidés à recommencer.

- Comment ?

L'Ukrainien croisa ses mains énormes.

- Il y a tant de moyens, soupira-t-il. Un Kamaz qui écrase sa voiture, une agression, un meurtre au fusil à lunette, un autre

empoisonnement... Là, je crois qu'ils n'oseront pas. Mais on ne sait jamais : ils sont tellement sûrs de l'impunité.

- Que peut-on faire, alors ?

Evgueni Tchervanienko secoua la tête.

- Débusquer l'organisateur venu de Moscou. Je suis sûr qu'il y en a un. Les Russes ne font pas confiance aux gens d'ici. C'est comme les serpents, il faut frapper à la tête. Livrés à eux-mêmes, les Ukrainiens n'oseront rien faire. Mais tout est à craindre. Viktor louchtchenko va gagner les élections, c'est sûr. Sauf si on le tue avant.

Malko faillit lui parler de Viktoria, puis s'abstint. C'était une piste encore trop fragile.

- Je voudrais pouvoir vous recontacter, dit-il.

L'Ukrainien sortit sa carte et griffonna un numéro de portable.

- Vous pouvez me joindre à ce numéro, jour et nuit. Faites attention. Ils vous ont déjà sûrement repéré...

- De quel côté est le SBU ? demanda Malko comme Tchervanienko était en train de se lever.

- De *tous* les côtés..., laissa tomber l'Ukrainien. Ils sont partagés. Tous ceux qui ont repris le business de la mafia sont pour le régime actuel. Ils veulent continuer. D'autres ont envie de changement.

Son portable sonna et il répondit brièvement, furieux d'être dérangé. C'était de l'ukrainien et Malko comprit seulement qu'on le réclamait. Tchervanienko referma son portable.

- *Karacho*. Venez avec moi. Je vais vous remettre un dossier que j'ai réuni. Il y a toutes les adresses et quelques idées.

Malko le suivit jusqu'à une Mercedes 600 noire, escortée par deux motards. Le chef de la sécurité de Viktor louchtchenko était prudent. Tandis qu'ils roulaient à tombeau ouvert, Malko demanda :

- C'est vous qui avez parlé de Roman Marchouk à Donald Redstone ?

- Oui.

- Vous savez comment il a été recruté ? L'Ukrainien frotta son pouce contre son index.

- C'était un pauvre type... On a dû lui offrir quelques centaines de dollars. Il ne savait même pas ce qu'il faisait.

- Oui, mais qui ?

- Nous n'en savons rien. Probablement un type du SBU qui venait régulièrement manger dans son bouffe-merde. .. Mais il y en a pas

mal.

- Et Evguena Bogdanov ?

- Elle a joué un rôle mineur, à la fin. Ça a suffi pour qu'on la liquide. La devise des « tchékistes » est : pas de risques.

- Vous connaissiez Vladimir Sevchenko ? demanda soudain Malko.

- Le Blafard ? Oui. Pourquoi ?

Il semblait surpris d'entendre ce nom.

- Il m'a rendu quelques services, reconnu Malko, mais il n'est plus à Kiev...

Evgueni Tchervanienko sourit.

- C'était un survivant du grand règlement de comptes entre SBU et mafieux. *Lui* avait de bons contacts.

La voiture stoppa devant un petit immeuble entouré de vigiles portant tous des écharpes orange et d'une nuée de journalistes. D'ailleurs, il y avait de l'orange partout. Malko suivit Evgueni Tchervanienko à l'intérieur, franchissant un portail magnétique qui se mit à couiner furieusement au passage des deux hommes.

Evgueni Tchervanienko se retourna.

- Vous êtes armé ?

- Oui.

- Vous avez raison.

Ils traversèrent un hall animé, plein de banderoles et d'agitation, suivirent ensuite un couloir pour arriver au bureau du chef de la sécurité. Juste avant, se trouvait le service de presse. Des journalistes faisaient la queue pour recevoir des écharpes et des bonnets orange des mains d'une bénévole. Malko s'arrêta net.

C'était l'inconnue à la valise cassée du vol de Moscou.

* * *

Leurs regards se croisèrent et pendant quelques instants, ils se dévisagèrent, aussi étonnés l'un que l'autre. Evgueni Tchervanienko se retourna et lança à Malko :

- Vous connaissez Svetlana ?

- Connaître, c'est beaucoup dire ! Nous nous sommes croisés à l'aéroport, elle avait des problèmes avec sa valise et je l'ai aidée.

Svetlana demeurait figée, son écharpe à la main, comme accroquevillée de l'intérieur. Enfin, elle arbora un sourire forcé et lança :

- Dobredin !

Evgueni Tchervanienko eut un sourire satisfait.

- Svetlana est une de nos meilleures bénévoles. Il en faudrait beaucoup comme elle. Venez.

- Pas causante, remarqua Malko.

La belle Svetlana avait repris sa distribution de bonnets et d'écharpes sans plus s'occuper de Malko.

Celui-ci, pendant que le responsable de la sécurité ouvrait son coffre, se dit que c'était une extraordinaire coïncidence. Au moins, désormais, il avait un moyen sûr de la revoir... Elle finirait bien par se dégeler.

* * *

- Une dame vous attend à la réception, annonça l'employé du *Premier Palace*.

- Je descends, dit Malko, se demandant si la pulpeuse Viktoria allait vraiment lui apprendre quelque chose.

Il aurait préféré passer la soirée avec la mystérieuse Svetlana ou avec Irina Murray, dont l'aura sexuelle avait quelque chose de fascinant.

En tout cas, le *Premier Palace* ne faisait rien pour encourager la débauche. Les consignes de sécurité étaient draconiennes. Sans la clef magnétique d'une chambre, il était impossible de prendre l'ascenseur. Les non-résidents qui venaient dîner au restaurant du huitième étage étaient escortés par un groom. La hantise de la direction, c'était d'être envahi par les putes, comme au *Dniepro*, où elles pullulaient. Malko enfila son manteau et descendit. Viktoria Posnyaki attendait dans le minuscule *lobby*, drapée dans un long manteau de fourrure blanche. Avec ses cheveux tressés en une natte, elle ressemblait à une dame patronnesse.

- *Davai !* lança-t-elle, je meurs de faim. J'ai pris un taxi.

Lorsqu'elle y prit place, le manteau glissa et Malko aperçut une longue cuisse gainée de noir, presque jusqu'à l'aîne.

L'Égoïste était situé dans Moskva Ulitza au fond du quartier de Pechersk peu éclairé et désert. Lorsque Viktoria Posnyaki ôta son manteau blanc, Malko découvrit un pull noir boutonné devant, moulant une lourde poitrine, et une micro-jupe fendue sur le côté. Elle avait mis sa tenue de combat...

Ce restaurant à la mode était bizarrement décoré à la marocaine, et désert ! Du moins au rez-de-chaussée, car il y avait des salles au sous-

sol. On les installa au fond d'une longue salle, dans un box surélevé, et Viktoria Posnyaki annonça fièrement :

- C'est la place du président Poutine quand il vient ici.

Les prix étaient monstrueux pour l'Ukraine. Malko commanda quand même du caviar et une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésime 1995. Visiblement, Viktoria Posnyaki, mise en appétit par la rafle des produits de beauté, avait décidé de le séduire. Dès qu'il tournait la tête vers elle, il croisait un regard plein de promesses. Après le caviar, elle demanda soudain :

- Vous connaissiez bien Evguena ?

- Non, pas vraiment, avoua Malko

- C'était une bonne copine, fit-elle pensivement. Mais, *nitchevo...* elle n'est plus là, et la vie continue.

Soudain, elle se pencha et l'embrassa légèrement sur la bouche.

- Vous êtes très séduisant, soupira-t-elle, et très généreux.

Tournée vers lui, elle le fixait avec un vrai sourire de salope. Visiblement, elle le prenait pour un riche pigeon et voulait en profiter. Sa jupe avait encore remonté, ce qui ne parut pas la déranger. Comme la plupart des gens des ex-pays communistes, elle était douée pour la survie, sans trop de scrupules. Après le caviar, il y eut du saumon grillé. Pas mauvais. Et une seconde bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs.

Viktoria Posnyaki, épanouie, était de plus en plus provocante. Dans leur box surélevé, ils étaient invisibles de l'allée qui desservait les tables. Elle s'étira et proposa :

- Si on allait danser en bas ?

Le sous-sol de *L'Égoïste* avait une décoration très différente, plus moderne, avec l'inévitable écran plat de télé dans les deux salles. De la musique douce filtrait des haut-parleurs invisibles. Viktoria s'abandonna contre Malko et leva ses magnifiques yeux bleus.

- Je suis très heureuse de vous avoir rencontré.

- Moi aussi, jura Malko.

Ce corps tiède appuyé au sien, ajouté aux bulles du Champagne, le mettait dans un état euphorique. Évidemment, il n'avait pas encore abordé le fond du problème.

- J'ai envie de m'amuser, continua Viktoria. C'est le Champagne, peut-être... Il était très bon.

Le Taittinger ne ressemblait pas vraiment en effet à l'infecte bibine de Crimée dont les Ukrainiens faisaient une consommation

effrayante... Ils dansèrent encore un peu, puis remontèrent.

- On rentre ? proposa Viktoria.

Malko abandonna une grosse liasse de hrivnas et ils se retrouvèrent sous une sorte de neige fondue. Viktoria arrêta une vieille Volga et Malko l'entendit demander combien son propriétaire prendrait pour les emmener au *Premier Palace*. Ils tombèrent d'accord sur vingt hrivnas.

Dans la voiture, elle posa sa tête sur l'épaule de Malko puis, arrivée devant l'hôtel, sortit la première et monta les marches menant à la réception, sans la moindre hésitation. Si Malko avait encore eu des doutes sur ses intentions, ils auraient été dissipés dans l'ascenseur. À peine la cabine se fut-elle ébranlée que Viktoria se colla à lui pour leur premier baiser. Malko ne put résister à l'envie de glisser une main sous la micro-jupe, puis encore plus loin, tandis que la langue de Viktoria se démenait de plus belle dans sa bouche, essayant de lui attraper les amygdales.

Ils parcoururent ensuite le couloir tapissé de moquette bleue presque au pas de course.

Malko eut à peine le temps d'ouvrir la porte. Déjà, Viktoria faisait glisser son beau manteau blanc et déboutonnait celui de Malko, l'enlaçant furieusement. Pendant quelques instants, ils oscillèrent dans la petite entrée, soudés l'un à l'autre, puis la jeune femme se figea d'un coup. Malko mit quelques fractions de seconde à comprendre pourquoi.

Les doigts de la jeune Ukrainienne venaient d'effleurer la crosse du Makarov glissé dans sa ceinture, à la hauteur de la colonne vertébrale.

Elle fit un saut en arrière, les pupilles brutalement dilatées. Voulant la calmer, Malko prit le pistolet pour le poser quelque part, mais n'en eut pas le temps. D'un revers, Viktoria le fit sauter de sa main. Il tomba par terre. Comme il se baissait pour le ramasser d'un geste machinal, elle le bouscula et s'en empara la première.

- Viktoria ! commença-t-il.

Les traits convulsés de peur, les coins de la bouche tirés vers le bas, elle braqua l'arme sur lui et cria :

- Salaud ! Tu voulais me faire comme à Evguena !

Mais c'est moi qui vais te flinguer !

Le bras tendu, elle braquait le gros pistolet sur lui. Sa main tremblait légèrement, mais à cette distance, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Il vit l'index de la jeune femme se crispier sur la détente qui commença à reculer. Le trou noir du canon lui paraissait énorme.

Il se dit en un éclair qu'il était à une fraction de seconde de l'éternité.

CHAPITRE V

Le percuteur extérieur du Makarov claqua avec un bruit sec au moment précis où le cerveau de Malko lançait un message rassurant : il n'y avait pas de cartouche engagée dans la chambre du pistolet automatique. Ses nerfs se détendirent d'un coup. Les traits de Viktoria Posnyaki se défirent et elle fixa le pistolet avec incrédulité. Comme s'il l'avait trahie. Visiblement, elle n'était pas familière des armes à feu. Malko saisit le canon de la main droite et le fit pivoter, forçant la jeune femme à lâcher la crosse. Les prunelles bleues s'agrandirent et Viktoria Posnyaki recula jusqu'au mur, terrifiée.

- *Pajolsk !* ne me tuez pas, lança-t-elle d'une voix suppliante.

Elle était si terrifiée que ses jambes se dérochèrent sous elle. Comme une poupée cassée, elle glissa le long du mur, jusqu'au sol. Tout s'était passé si vite que Malko réalisa brutalement que cet incident lui permettait d'entrer dans le vif du sujet, en lui apprenant du même coup que Donald Redstone avait vu juste. Viktoria Posnyaki pouvait lui être *très* utile.

Afin de la rassurer, il jeta le Makarov sur le lit, puis aida la jeune femme à se relever. Elle tremblait de tous

ses membres. Malko l'installa dans un des fauteuils et dit gentiment :

- N'ayez pas peur, je ne suis pas un *mokhrouchni*V. Elle tendit le bras vers le lit, désignant le pistolet.

- Alors, pourquoi vous avez ça ?

Malko comprit qu'il fallait se jeter à l'eau. Il ne retrouverait pas une occasion pareille.

- Pour me défendre. Maintenant, je dois vous dire la vérité. Je ne vous ai pas rencontrée *par hasard*.

Viktoria Posnyaki le fixa, abasourdie.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- Calmez-vous et je vais vous expliquer, répondit Malko.

Elle récupéra son sac et prit une cigarette très fine qu'elle alluma, soufflant longuement la fumée. Peu à peu, le tremblement de ses mains s'atténuait. De nouveau, elle regarda le pistolet, puis Malko.

- Qui êtes-vous ?

- J'enquête sur la mort de votre amie, Evguena Bog-danov,

expliqua-t-il. Je sais que vous étiez liées. C'est pour cela que je vous ai draguée. On m'avait dit que vous veniez souvent à la *Maison du Café*. Pourquoi avez-vous eu si peur ?

Elle hésita, tira une autre bouffée de sa cigarette.

- Parce qu'Evguena a été mêlée à un truc bizarre juste avant sa mort. Je me demande si ce type, Roman Marchouk, l'a vraiment tuée. Il n'était pas son amant. Je le sais parce qu'elle me disait beaucoup de choses. Son amant, c'était un Polonais dont elle était folle amoureuse. Alors...

Elle laissa sa phrase en suspens.

- Vous avez raison, Viktoria, répliqua Malko.

Evguena a été assassinée, mais pas par Marchouk. Je vais vous expliquer comment. Viktoria l'écouta attentivement, buvant ses paroles, et posa immédiatement la question :

- Comment connaissez-vous tous ces détails ? Vous étiez là ?

- Non. Mais Evguena était sous surveillance.

- De qui ?

- Des amis de Viktor louchtchenko, qui enquêtent sur son empoisonnement, et dont je fais partie. Je suis à Kiev pour comprendre *pourquoi* elle a été tuée. Et par qui.

- Vous êtes avec les *Ameriki* ? louchtchenko est soutenu par eux.

- Oui.

- Evguena n'avait rien à voir avec louchtchenko, objecta Viktoria Posnyaki.

- Evguena, non, mais Roman Marchouk, oui. Il est très fortement soupçonné d'avoir versé le poison dans le plat de Viktor louchtchenko. Il travaillait comme extra dans la datcha de Vladimir Satsyuk, le soir de ce fameux dîner.

Viktoria Posnyaki se décomposa.

- *Bolchemoi* ! fit-elle d'une voix presque inaudible. Elle était si pâle qu'il proposa :

- Vous voulez boire quelque chose ?

- Oui. Un whisky, si vous avez.

Il prit dans le minibar une flasque de Defender et remplit un verre. Viktoria Posnyaki le vida d'un trait. Malko la laissa récupérer avant de reprendre :

- Je pense que vous pouvez me fournir des éléments qui me manquent...

Brusquement, elle se cabra.

- Je ne suis pas une *stukacha* ! Je ne veux plus entendre parler de tout cela.

Malko la fixa longuement, comme si ses prunelles dorées pouvaient l'hypnotiser. - Viktoria, il ne s'agit pas de moucharder. Plutôt de vous protéger. On a tué Evguena pour l'empêcher de parler. Si on vous soupçonne de connaître certaines choses, vous pourriez subir le même sort. Or, il n'est pas impossible que je sois surveillé. C'est la raison pour laquelle je porte ce pistolet. Ceux qui ont liquidé Evguena sont impitoyables. Peut-être vous surveillent-ils. S'ils vous ont vue avec moi, ils pourraient. ..

- Mais c'est dégueulasse ! explosa la jeune femme. Moi, je n'ai rien fait. Et, si cette conne d'Evguena m'avait écoutée, elle serait toujours là.

Elle se tut brusquement, ayant conscience d'en avoir trop dit.

- *Dobre*, fit Malko. Je pense que pour vous protéger, le mieux est de me dire *tout* ce que vous savez.

Viktoria Posnyaki demeura silencieuse quelques secondes, alluma une seconde cigarette et hocha la tête.

- Evguena avait besoin de fric, expliqua-t-elle d'une voix mal assurée. Elle gagnait à peine 2 000 hrivnas dans sa boîte de merde. Qu'elle investissait en fringues pour draguer des hommes riches. Il y a quelques mois, elle a rencontré un Polonais, beau mec, qui paraissait plein de fric. Évidemment, elle m'en a parlé.

- Comment s'appelait-il ?

- Stephan. C'est tout ce que je sais. Elle ne me l'a pas présenté. Je l'ai vu juste une fois, au café, cinq minutes. Elle avait probablement peur que je le lui pique. Ça a marché un certain temps, Evguena roulait sur l'or, se payait des fringues superbes. Elle m'a même offert des bottes, à Metrograd. Elle était folle amoureuse. Et puis un jour, il y a une semaine peut-être, elle m'a appelée pour me demander un service.

- Quel genre ? - Son Polonais lui demandait de planquer un type pendant quelques jours, en attendant qu'il quitte le pays. Un pote à lui. Ça embêtait Evguena à cause de sa fille, Marina, qui vivait dans son appart. Elle m'a demandé si moi, je ne pouvais pas le faire, pour 2000 hrivnas. J'ai refusé. C'était un truc trop risqué. Pourtant, elle m'a juré que la *Milicija* ne mettrait pas son nez là-dedans, que c'était politique... Je n'ai pas voulu quand même.

- Elle vous a parlé de Iouchtchenko ?

- Non.

- Et ensuite ?

- Elle a planqué le mec chez elle, pendant quelques jours. Jusqu'à ce qui est arrivé. C'était Roman Marchouk.

- C'est tout ?

Viktoria Posnyaki tira sur sa cigarette

- *Tak*. Le lendemain de sa mort, je suis allée chez elle. J'étais inquiète pour la petite Marina. Je suis tombée sur son mari venu chercher ses affaires. La *Milicija* l'avait prévenu la veille. En fouillant l'appart, il a trouvé 10000 hrivnas planqués sous le matelas d'Evguena, en billets de 50. Probablement ce qu'elle avait reçu pour planquer ce type.

- Vous savez quelque chose sur lui ?

- Non, j'ai vu son nom dans les journaux, c'est tout Maintenant, je comprends mieux.

- Vous avez bien fait de refuser, dit Malko, sinon, c'est vous qui seriez passée par la fenêtre. Ces gens-là ne veulent pas laisser de traces. Vous ne savez *vraiment* rien sur ce Stephan ?

- Pas grand-chose, avoua Viktoria. Evguena m'a dit qu'il habitait dans la datcha d'un copain friqué à Osogorki.

- Et physiquement ?

- Grand, blond, des yeux bleu pâle et, d'après Evguena, il a une grosse queue. Elle aimait les mecs bien montés, presque autant que le fric...

C'était difficile de retrouver quelqu'un avec de telles indications...

- Et le mari d'Evguena ? insista Malko.

- C'est un type sympa. Il s'appelle Iouri Bogdanov.

- Vous savez où il habite ?

- Non, mais il m'a laissé son portable quand je l'ai vu. Vous le voulez ?

- Oui.

Elle prit un petit carnet dans son sac, le feuilleta et annonça :

- Voilà. 8044 2023693. Mais il ne sait rien. Quand elle a rencontré Stephan, Evguena l'avait déjà quitté.

Elle se tut, termina sa cigarette et se tourna vers Malko.

- Je peux partir maintenant ? J'ai plus envie de rien faire. Merci quand même pour le dîner.

Elle était debout.

- Vous pourriez quitter Kiev pour quelques jours ? demanda Malko. Ce serait plus sûr.

- Oui, bien sûr. Je peux aller chez mes vieux, à Khar-kiv. Mais il me faudrait un peu d'argent.

Sans hésiter, Malko prit dans sa poche une liasse de billets de cent dollars, en détacha dix et les tendit à Vik-toria Posnyaki.

- Partez dès demain, conseilla-t-il. Donnez-moi votre numéro de portable. Je peux avoir besoin de vous joindre. Peut-être pour identifier ce Stephan, si je retrouve sa trace.

- Je ne l'ai vu qu'une fois, répéta-t-elle. Et pas longtemps.

Visiblement, elle n'avait qu'une idée : filer. Son manteau enfilé, elle le regarda bien en face et lâcha :

- J'espère bien ne jamais vous revoir et ne plus jamais entendre parler de cette histoire.

Son regard s'était éteint, ses traits étaient tirés, elle avait les épaules voûtées. Il ne restait plus rien de la créature sexy qu'il avait draguée le matin. La porte claqua. Malko regarda sa Breitling. En trois heures, il avait quand même avancé. Stephan, le mystérieux Polonais, faisait sûrement partie du complot contre Iouchtchenko. Cependant, il aurait du mal à le retrouver, avec le peu d'indices dont il disposait, en admettant qu'il se trouve encore à Kiev. Quant au mari d'Evguena, c'était une vérification purement formelle. Les organisateurs de l'attentat avaient bien verrouillé leur affaire.

* * *

Nikolaï Zabotine leva les yeux du dossier qu'il étudiait, fixant distraitement l'autre trottoir de Profitoflotskyi Prospekt où se trouvait un magasin de meubles faisant face à la modeste ambassade de Russie en Ukraine. Le Russe, en dépit de son entraînement de bon *silovik* luttait contre une rage aveugle. Après s'être donné tant de mal pour mettre au point une manip' tordue et sophistiquée, il se trouvait désormais confronté à un choix douloureux. Soit liquider le grain de sable qui venait de surgir afin de retrouver sa tranquillité d'esprit, au risque de déclencher d'autres problèmes, soit ne rien faire, en priant pour que la chance soit de son côté. Solution qui lui déplaisait souverainement. Dans son métier, il ne fallait jamais laisser de place à l'impondérable.

De nouveau, il contempla la triste avenue où passait un vieux bus rougeâtre. Jusqu'en 1991, il n'y avait pas eu d'ambassade russe à Kiev, l'Ukraine faisant partie de l'Union soviétique. Aussi le Kremlin, pris de

court, avait-il installé ses diplomates dans un modeste hôtel particulier au fond d'un quartier assez sinistre. Le personnel était réduit, les locaux exigus et Nikolaï Zabolotine, depuis son arrivée discrète de Moscou par la route, devait se contenter d'un bureau minuscule au second étage de l'immeuble au toit vert qui abritait les services de l'ambassade.

Il alluma une cigarette et réfléchit quelques instants, fixant le mur nu du bureau mis à sa disposition. Il était certain que les Américains écoutaient toutes les conversations de l'ambassade, mais, comme ils ignoraient sa présence, ce n'était pas trop grave. En plus, toutes ses conversations téléphoniques locales se déroulaient en ukrainien, langue qu'il pratiquait parfaitement. De 1988 à 1990, alors qu'il n'était encore que major, il avait séjourné deux ans à Kiev en tant que «contrôleur» du KGB auprès du SBU, comme cela se passait dans tous les pays satellites ou les républiques de l'Empire soviétique. Déjà, à cette époque, Nikolaï avait eu à s'occuper de quelques opposants qui «pensaient mal». C'est à cela qu'il avait été entraîné depuis qu'il avait rejoint le KGB. Avant-centre dans l'équipe de football du Dynamo de Moscou, il avait été sélectionné en partie grâce à ses qualités physiques, après avoir présenté un dossier de candidature au KGB. Le fait que son père soit un apparatchik d'un rang élevé dans le parti avait facilité son entrée dans la Grande Maison. Ce qui avait permis son affectation au Premier Directorate, Département V, le plus secret, chargé de l'élimination discrète des ennemis de l'État soviétique, principalement hors des frontières, le Second Directorate se chargeant des citoyens soviétiques.

Nikolaï Zabolotine avait commencé son entraînement de tueur dans un immeuble discret situé au coin de Metrostrovskaja Ulitsa et de Turnaninski Pereulok, où il avait appris à se servir de toutes sortes d'armes.

Ces cours terminés, il avait été envoyé dans une grande datcha à Kuchino, dans la banlieue de Moscou, où on lui avait enseigné l'utilisation de toutes les armes «exotiques» fabriquées par la Division technique du KGB et destinées à éliminer les adversaires sans laisser de traces. De minuscules pistolets dissimulés dans des objets usuels, des capsules de poison agissant sans laisser de trace, tout un arsenal que seuls une poignée d'agents de la Centrale connaissaient. Personne, jamais, ne devait soupçonner ces activités qui seraient toujours niées officiellement par les responsables politiques. C'est la raison pour laquelle la «sécurité idéologique» était primordiale. Après quelques opérations réussies, Nikolaï Zabolotine avait été envoyé en Ukraine dans un poste officiel, afin d'obtenir ses galons de colonel. Le KGB était quand même une lourde administration aux règles rigides, et il fallait

penser à la retraite...

L'effondrement de l'Union soviétique avait été un coup terrible pour le jeune colonel encore plein de foi dans le communisme. Pendant plusieurs mois, Nikolaï Zabotine était resté inemployé, ne sachant pas s'il allait quitter le KGB, mais se demandant où aller. C'est en donnant un coup de fil à un de ses copains de l'académie militaire qu'il avait obtenu un contact avec Nikolaï Patrouchev, le numéro 2 du tout nouveau FSB, qui avait remplacé le Premier Directorate. Il recrutait les meilleurs éléments de l'ancien KGB, ceux qui n'étaient pas totalement gangrenés par la corruption galopante.

Patrouchev avait compris le parti qu'il pouvait tirer d'un homme comme Nikolaï Zabotine. Celui-ci s'était retrouvé dans la Section spéciale du FSB, chargée de tous les coups tordus. Affecté bien entendu en Tchétchénie, où il avait manipulé les groupes armés tchéchènes, et risqué souvent sa vie. Et puis, un jour, on l'avait rappelé à Moscou sans explications, et il était resté à nouveau de longs mois sans rien faire. Il commençait à désespérer, lorsqu'on lui avait enfin proposé une mission digne de lui : éliminer le candidat à l'élection présidentielle ukrainienne opposé à celui soutenu par le Kremlin, Viktor Ianoukovitch. Officiellement, il était venu à Kiev comme observateur politique. Lui seul savait que ses ordres venaient d'un tout petit bureau situé dans les profondeurs du Kremlin, où se tenait Rem Tolkatchev, un homme doté d'un pouvoir sans limite, chargé de transformer en actes les désirs du nouveau tsar, Vladimir Vladimirovitch Poutine. Nikolaï Zabotine savait aussi que son succès ne serait pas claironné et qu'en cas de problème, il ne devait pas tomber vivant aux mains de ses adversaires. Dans cette époque terne, il retrouvait les émotions fortes de la guerre froide. Hélas, il ne contrôlait pas tout le processus. Son arrivée s'était bien passée et, en quelques jours, il avait réactivé son ancien réseau : des agents du SBU demeurés fidèles à Moscou, une de ses anciennes maîtresses qui ignorait sa véritable qualité, plus quelques tueurs disponibles. Il disposait même d'un joker : Stephan Oswacim, un tueur professionnel polonais qui avait fui son pays et se cachait à Kiev, où, grâce à ses liens avec d'anciens mafieux et des membres du SBU, il avait trouvé une planque sûre pour quelque temps. Or, celui qui la lui avait procurée était justement lié à Nikolaï Zabotine, et il était le pivot de l'opération contre Viktor Iouchtchenko. Insoupçonnable car il avait toujours dissimulé ses opinions prorusses.

À deux ans de la retraite, le colonel Gorodnaya taillait des crayons dans un petit bureau du SBU et personne ne faisait attention à lui. Un homme discret, effacé et sûr, comme les aimait Nikolaï Zabotine.

La première partie de l'opération menée par Nikolaï Zabotine s'était

déroulée sans anicroche. A Moscou, avant son départ, un homme envoyé par Rem Tolkatchev lui avait remis une boîte métallique scellée contenant le poison destiné à neutraliser Viktor Iouchtchenko. Il ne connaissait pas sa composition, savait seulement que le produit était inodore et sans saveur et devait être mélangé à des aliments pour agir au bout de quelques heures.

Son ami du SBU, le colonel Gorodnaya, avait recruté les gens nécessaires à l'opération. Y compris Stephan Oswacim qui ignorait pour qui il travaillait vraiment. La manip' avait parfaitement réussi, mais le résultat n'avait pas été celui espéré par Rem Tolkatchev. Au lieu d'être neutralisé, Viktor Iouchtchenko avait seulement été malade, défiguré, et il avait continué sa campagne. Le second tour des élections, qui aurait dû être une promenade de santé pour le candidat du Kremlin Viktor Ianou-kovitch, avait tourné à la débâcle. Obligés de truquer massivement les résultats, les partisans de Ianoukovitch avaient déclenché une réaction violente du camp orange, une réaction populaire inattendue et la condamnation unanime du monde civilisé. Cerise sur le gâteau : la Cour suprême ukrainienne, terrifiée, avait annulé le second tour et la victoire de Viktor Ianoukovitch ! La manip' se retournait contre ses auteurs et Viktor Iouchtchenko risquait d'être élu à la présidence de l'Ukraine lors du troisième tour des élections, fixé au 26 décembre. Ce qui signifiait une diminution sérieuse de l'influence russe et la mort politique des hommes proches du Kremlin. Bien entendu, les responsables des services de sécurité allaient retourner leur veste et travailler pour leurs nouveaux maîtres. Viktor Iouchtchenko chercherait aussi à se venger. L'échec total...

Nikolaï Zabotine avait donc été chargé par Moscou d'une nouvelle double mission : faire disparaître toutes les traces pouvant mener au Kremlin, puis, s'il en avait la possibilité, éliminer *définitivement* l'homme qui osait défier Vla<iimir Vladimirovitch Poutine. Ce qui, dans les circonstances actuelles, était presque une mission suicide. Mais cela n'avait pas effrayé Nikolaï Zabotine, qui avait à la fois liquidé le principal acteur de la manip' et mis sur pied une seconde opération de liquidation de Viktor Iouchtchenko.

Puis, alors qu'il se détendait un peu, Nikolaï Zabotine avait été brutalement confronté à une nouvelle difficulté : l'arrivée à Kiev d'un chef de mission de la CIA connu comme le loup blanc et redoutable. Heureusement que le SBU contrôlait toujours la douane. La seule présence d'un agent adverse n'était pas suffisante pour le perturber. Mais, à la suite d'une coïncidence fâcheuse, cet agent de la CIA était entré en possession d'un élément éventuellement susceptible de perturber gravement la réalisation du plan B concernant Viktor Iouchtchenko. L'idée était, évidemment, de l'éliminer. Mais c'était une

décision *politique* qui devait être approuvée par le Kremlin. Nikolai Zabolotnikov prit dans son tiroir un second portable, sécurisé, qui lui servait pour ses conversations avec Moscou. Il composa avec soin un numéro et lorsqu'on décrocha, annonça seulement son pseudo. Puis, d'une voix neutre, il fit son rapport, attendant ensuite la réaction de son interlocuteur. Celui-ci demanda :

- Est-ce que cela pose un problème d'exécution ?
- Non, fit Nikolai Zabolotnikov.
- Karachov. DavaV.

Il avait déjà raccroché. Ce n'était pas un bavard. Aussitôt, Nikolai Zabolotnikov reprit son premier portable et composa un numéro local. Lorsqu'il eut son interlocuteur en ligne, il demanda d'une voix chaleureuse :

- C'est Stephan ? As-tu acheté ton canapé finalement ?
- Pas encore, répondit l'homme à l'autre bout du fil.
- J'ai un peu de temps aujourd'hui, on pourrait y aller ensemble. Vers deux heures ? - *Dobre*. On se retrouve là-bas, conclut son correspondant.

Satisfait, Nikolai Zabolotnikov rangea ses papiers, les mit dans le coffre et sortit de son bureau, fermant soigneusement la porte à clef, brouillant ensuite le code digital de l'alarme. Il se méfiait du représentant du SVR ' à Kiev, un général qui passait le plus clair de son temps à la contrebande de caviar péché dans la Volga dans des conditions douteuses. Il n'avait d'ailleurs eu aucun contact avec lui.



De Viktoria Posnyaki, il ne restait qu'un léger parfum flottant dans la chambre. Dès son réveil, Malko appela Iouri Bogdanov, le mari d'Evguena, sans réussir à le joindre. Il n'y avait même pas de messagerie. Il n'y avait plus qu'à tenter de retrouver Stephan le Polonais, dont il ne connaissait, outre le prénom, qu'un vague signalement physique et la zone où il vivait. Autant dire rien.

Il descendit et arrêta une voiture pour se faire conduire à l'ambassade US. Le temps s'était éclairci, mais il faisait plus froid. L'incident avec Viktoria lui avait au moins servi à quelque chose : avant de partir, il avait fait monter une cartouche dans le canon du Maka-rov. La veille au soir, son oubli lui avait certes sauvé la vie, mais à l'avenir, il préférerait être prêt à riposter instantanément...

Arrivé à l'ambassade, il se heurta au sourire de la secrétaire du chef de station.

- Désolée, dit-elle, M. Redstone a dû aller à Borystil accueillir un VIP. Il ne sera là que cet après-midi.

- Irina Murray est-elle là ? - Non plus.

La journée commençait mal. Il n'avait plus qu'à retourner au *Premier Palace* et à rappeler le mari d'Evguena.



Nikolaï Zabolotne s'attarda quelques instants devant le marchand de meubles, vérifiant dans le reflet de la vitrine qu'il n'était pas suivi, puis continua à pied jusqu'au coin de la rue Kourska. Comme toujours, quelques marchandes alignées sur le trottoir, au début de la rue, proposaient du poisson, des fleurs et des gâteaux ukrainiens à la graine de pavot. Le Russe s'arrêta pour en acheter quelques-uns avant de continuer son chemin.

Cent mètres plus loin, dans la rue Kourska, il s'engagea dans une allée entre deux immeubles, menant à un parking à moitié désert, dont la plus grande partie était invisible de la rue.

Il repéra tout de suite une Skoda verte dont le tuyau d'échappement fumait. Un seul homme se trouvait à l'intérieur, au volant, engoncé dans une veste de cuir noir, un bonnet noir sur la tête. Il tourna la tête vers Nikolaï Zabolotne qui venait d'ouvrir la portière et lui adressa un sourire froid. Ses yeux bleu très pâle n'avaient aucune expression.

- *Dobredin* Volodymyr, dit-il. Tu as besoin de moi ? Le Russe monta à côté de lui et dit simplement :

-*Da*, Stephan.

CHAPITRE VI

- Voilà, conclut Malko, Iouri Bogdanov ne répond toujours pas. J'appelle toutes les heures et j'ai fini par laisser un message.

Donald Redstone, de retour à son bureau après le déjeuner, avait écouté le rapport de Malko en prenant fiévreusement des notes. Il posa son stylo et lança :

- C'est ce Polonais qu'il faut absolument retrouver. C'est la cheville ouvrière de l'opération, et probablement lui qui a confié le poison à Roman Marchouk...

- Vos amis du SBU ne peuvent rien faire ?

- Je marche sur des œufs, assura l'Américain. On ne sait jamais ce qu'ils pensent réellement. J'ai confiance en Igor Smeshko mais il ne connaît pas les détails opérationnels : il serait obligé de demander à ses subordonnées qui, eux, ne sont pas sûrs. Il faut retrouver ce Polonais par nos propres moyens.

Autrement dit, avec une boule de cristal... Malko eut soudain une idée : Evguena devait posséder son numéro. Qu'étaient devenues ses affaires ? Pendant qu'il réfléchissait, son portable sonna et une voix d'homme grave demanda :

- C'est vous qui m'avez appelé ? Le pouls de Malko fit un bond.

- *Da*. Vous êtes Iouri Bogdanov ?

- Tak.

- L'ex-mari d'Evguena ?

- Nous étions toujours mariés, corrigea Iouri Bogdanov d'une voix neutre. Qui êtes-vous ? C'est Viktoria qui vous a donné mon numéro ?

- Oui. J'aurais besoin de vous parler. Je suis à la recherche de ceux qui ont assassiné votre femme.

Il y eut un long silence, puis Iouri Bogdanov répéta :

- Assassiné... pourquoi dites-vous cela ? Celui qui l'a tuée, c'est ce type, Roman Marchouk. La *Milicija* me

l'a confirmé.

Visiblement, il était sur ses gardes. Malko avança sur la pointe des pieds.

- Il faudrait que je vous voie, répéta-t-il, mais je ne veux pas parler au téléphone. Il s'agit d'une affaire très délicate. Et c'est urgent.

Long, long silence. Iouri Bogdanov laissa enfin tomber :

- Venez à cinq heures au McDonald's à côté du métro Kharkivskaya. C'est dans le quartier de Khar-kivski Masiv, sur la rive est du Dniepr. Assez loin du centre.

- Comment vais-je vous reconnaître ?

- Je serai avec Marina, ma petite fille. Elle est blonde, frisée.
Dosvidania.

Malko, à peine eut-il raccroché, se précipita sur la carte de Kiev épinglée au mur. Le lieu du rendez-vous se trouvait à plusieurs kilomètres du centre, près de Mykoly-Bazhana Prospekt. Un coin perdu.

- C'est un quartier plutôt ouvrier, confirma Donald Redstone. J'espère que ce type va pouvoir vous aider, mais je n'y crois pas trop.

Malko prit congé et partit à pied, traversant le parc en face de l'ambassade US. L'hiver, c'était plutôt sinistre... Une petite idée commençait à faire son chemin dans sa tête : seul, il ne s'en tirerait pas. Donald Redstone, à part la très sexy Irina Murray, n'avait pas grand-chose à lui offrir. Les gens de Viktor Iouchtchenko n'avaient pas réussi à empêcher l'empoisonnement de leur leader et le SBU était pourri. Sans parler de ce qu'il ignorait : l'implantation des services russes à Kiev. Le FSB avait sûrement une structure clandestine, en contact avec leurs anciens collègues du SBU.

Il lui fallait donc trouver un véritable allié et il n'en voyait qu'un : Vladimir Sevchenko, dit le Blafard, ex-agent du KGB, oligarque établi à Chypre où il était devenu vice-président de la chambre de commerce chyprio-russe.

À condition qu'il veuille bien lui donner un coup de main. Leur dernier contact remontait à 2002 et Vlaclimir Sevchenko qui, jadis, tuait comme il respirait, s'était fâcheusement embourgeoisé...

Il leva la main et une vieille Jigouli conduite par un vieux avec une casquette de cuir qui semblait tout droit sorti d'un film de l'époque du réalisme soviétique s'arrêta. Pour 15 hrivnas, Malko obtint de se faire conduire à l'hôtel.

* * *

- Malko ! Tu es dans ma ville ! Je sens déjà l'odeur ! Quand viens-tu à Chypre ? On fera une fête sublime. Je viens de recevoir de l'osciètre doré qui est une merveille et la nièce de Tatiana est arrivée de la Volga avec. C'est une ravissante petite de seize ans qui suce déjà comme une grande... En plus, il fait beau. À Kiev, le temps, ce doit être merderie absolue...

On ne pouvait plus arrêter Vladimir Sevchenko. Bien que leurs rapports n'aient pas toujours été au beau fixe, lui et Malko s'entendaient bien et Sevchenko avait prouvé que, convenablement motivé, il pouvait être un allié solide et efficace. En 1996, c'est lui qui avait sauvé la vie de Malko, justement en Ukraine. Ce dernier profita d'un break dans le torrent de paroles pour lancer :

- Volodia ! J'ai besoin de toi...

Brusque silence, puis l'Ukrainien dit avec tristesse :

- Et moi qui pensais que tu m'appelais juste pour prendre de mes nouvelles... O.K. *Davai !*

- Il faudrait que tu viennes à Kiev, dit Malko. Et ce n'est pas seulement à *moi* que tu rendras service, si tu vois ce que je veux dire.

L'Ukrainien voyait très bien. Il poussa un soupir, ressemblant au barrissement d'un éléphant blessé à mort, et laissa tomber :

- *Niet*. Impossible. Si je viens, ils m'arrêtent immédiatement. Ce salaud de Koutchma m'en veut beaucoup. Je lui ai piqué un gros marché d'armes pour des amis. Il a mis un *zakasnoié* sur moi. Ici, je ne crains rien, mais à Kiev... Les *berkut* lui mangent dans la main.

- Dommage, dit Malko, je suis justement avec ceux qui espèrent bien virer Koutchma et sa bande.

- Viktor Iouchtchenko ?

- *Da*.

- Que Dieu le bénisse ! Mais il est mal entouré. Des gens qui ne rêvent que de voler le pays à leur tour. Il aura du mal. Je voudrais bien t'aider.

Malko le sentait sincère. Il y eut un long silence au bout du fil, puis Vladimir Sevchenko se décida d'un coup.

- Écoute, je vais faire quelque chose pour toi. Tu te souviens de Tatiana ?

- On peut difficilement l'oublier. Pourquoi ?

Tatiana était une blonde à la poitrine aiguë, aux yeux de biche, dure comme du tungstène, que Vladimir Sevchenko qualifiait de meilleure fellatrice à l'ouest de l'Oural, ce qui, dans sa bouche, était un sérieux compliment... Elle travaillait avec le mafieux ukrainien depuis plusieurs années, un peu comme un factotum aux attributions extrêmement vagues, en raison de ses talents variés. Elle se servait aussi bien d'un pistolet que de sa bouche, et connaissait mieux les chiffres qu'un expert-comptable...

- Je vais te l'envoyer ! lâcha Vladimir Sevchenko. Elle n'est pas

tricarde et connaît tous les gens qui pourraient t'être utiles. Et maintenant que sa nièce est là, je peux m'en passer quelques jours. À quel hôtel es-tu ?

- Premier Palace.

- *Karacho*. Elle sera là après-demain. Je vais donner quelques coups de téléphone pour prévenir.

- Tu es un frère, dit Malko, touché malgré tout.

C'est chez les voyous qu'on trouvait parfois les amis les plus sûrs. En plus, maintenant qu'il avait fait fortune, Vladimir Sevchenko se sentait des devoirs de dame patronnesse. Ils ne put s'empêcher de souligner :

- Ils faudra quand même que tu fasses un petit cadeau à Tatiana. Pour moi...

- Je n'y manquerai pas, promit Malko.

Lorsqu'il coupa la communication, il se sentait moins seul. Vladimir Sevchenko, même à distance, pouvait être un sacré allié.



Stephan Oswacim débarqua devant le *Premier Palace* d'un luxueux taxi - une Mercedes 600 - qu'il avait pris à l'aéroport de Borystil, à l'heure d'arrivée d'un vol de Moscou. Bien sûr, cela coûtait près de 400 hrivnas mais ce n'était pas lui qui payait. Ils avait pris la précaution de se faire déposer à l'aéroport par Nikolai Zabotine qui était aussitôt reparti dans une voiture munie d'une fausse plaque, une modeste Lada qui en avait six, interchangeables, avec les papiers correspondant aux différents numéros.

- J'ai une réservation, annonça-t-il à la réception. Gregor Makaline. Elle a été faite de Moscou, ce matin.

- Parfaitement, monsieur Makaline, approuva l'employée, émue par le charme du Polonais. Vous avez une préférence pour la chambre ?

- J'ai déjà séjourné au quatrième, sur la cour intérieure, c'est calme.

- Pas de problème. Votre passeport, s'il vous plaît ?

Stephan Oswacim le tendit sans un battement de cœur.

Fabrique par la Division technique du SVR, il était à toute épreuve. Seule une puce infime signalait à l'immigration russe que c'était un « vrai-faux », émis par un service officiel. Cinq minutes plus tard, il suivait le groom dans l'ascenseur. Il n'avait pas ôté ses gants très fins, ce qui évitait de laisser des empreintes. Il donna généreusement 30 hrivnas et posa sa valise sur le lit. Celle-ci ne contenait que des

affaires usagées, achetées dans une brocante, qui ne pouvaient mener nulle part. La valise elle-même avait été achetée dans le centre commercial Globus, sous la place de l'Indépendance, et payée en liquide. Il ouvrit le mini-bar, trouva un flacon de Defender « Success » et s'en versa un peu. Comme tous les gens de l'Est, il préférait le whisky à la vodka. Question de snobisme.

C'était plus chic.

Il s'allongea ensuite sur le lit et alluma la télévision. Il n'avait plus rien à faire jusqu'au soir et moins on le verrait dans l'hôtel, mieux cela vaudrait.



Malko se fit déposer en face de la station de métro Kharkivskaya. Il continuait à utiliser les taxis privés, beaucoup plus pratiques et discrets qu'une voiture de location. Même si le chef de station lui avait proposé un des véhicules banalisés de la station. On pouvait toujours remonter à la source grâce aux numéros.

Le Makarov 9 mm pesait dans son dos, mais il ne voulait pas s'en séparer. Les organisateurs du complot contre Viktor Iouchtchenko étaient des tueurs. S'ils étaient capables de jeter par la fenêtre une jeune femme innocente, ils n'hésiteraient pas à se débarrasser d'un agent de la CIA. Il regarda autour de lui et aperçut l'enseigne du McDo, de l'autre côté de Mykoly-Bazhana Prospekt. Il traversa l'avenue par le passage souterrain abritant des dizaines de petites boutiques et déboucha pratiquement en face du McDo. Bien qu'il fasse froid et humide, la zone grouillait d'animation, à cause de la station de métro et d'une petite gare routière. Des *babouchkas* installées sur le trottoir offraient des produits variés, emmitouflées comme des esquimaudes.

À peine eut-il poussé la porte du McDo qu'il fut assailli par un brouhaha incroyable. Bien qu'il ne soit que 17 Il 30, le restaurant était plein, avec une foule d'enfants qui piaillaient comme des fous. Malko inspecta les différentes salles sans apercevoir quelqu'un qui puisse être Iouri Bog-danov. Il finit par s'installer à une table, au milieu d'une nuée de gosses. Dix minutes plus tard, un homme de haute taille coiffé d'un calot multicolore, engoncé dans une parka et tenant par la main une petite fille aux cheveux frisés blonds, poussa la porte. Il s'arrêta, inspectant la salle et Malko lui adressa aussitôt un signe discret.

Le nouveau venu se dirigea vers lui.

- C'est vous qui m'avez téléphoné ? demanda-t-il en russe.

- *Da*. Je m'appelle Malko Linge.

- O.K. Je vais acheter une glace à la petite et je reviens.

Il enleva sa parka, découvrant un gros pull verdâtre, et s'éloigna vers le comptoir. Il revint avec un café, un Coca et une glace, qu'il donna à sa fille. Ses yeux gris se posèrent sur Malko, interrogateurs.

- Qui êtes-vous ?

- Je suis autrichien, observateur de l'OSCE, expliqua Malko. Je fais partie d'une commission d'enquête qui cherche à établir la vérité sur l'empoisonnement de Viktor Iouchtchenko.

Iouri Bogdanov fronça les sourcils.

- Quel est le lien avec la mort d'Evguena ?

- L'homme qui se trouvait chez elle, Roman Marchouk, est très vraisemblablement celui qui a versé le poison dans l'assiette de Viktor Iouchtchenko, au cours du dîner dans la datcha de Vladimir Satsyuk.

Ils raconta en détails toute l'histoire à Iouri Bogdanov, qui l'écoutait, bouche bée.

- La *Milicija* ne m'a pas parlé de tout ça, conclut celui-ci. Pour eux, Evguena a été tuée par ce type dans une crise de démence et il s'est suicidé ensuite.

- À ceci près qu'un témoin digne de foi a vu Roman Marchouk se jeter ou être jeté par la fenêtre *avant* votre femme.

- Par qui ?

- Trois hommes non identifiés utilisant une voiture avec de fausses plaques sont entrés dans l'immeuble peu avant et ressortis peu après. Ce sont eux les coupables.

- Pourquoi ?

- Pour le faire taire. Et ils ont supprimé votre femme parce qu'elle avait été témoin du meurtre. Ces gens-là ne prennent aucun risque.

- Quels gens ?

Malko eut un geste évasif.

- Des tueurs professionnels, envoyés par des membres des services russes ou ukrainiens. Ou par les partisans de Ianoukovitch...

Iouri Bogdanov semblait accablé. Il but distraitemment un peu de café et aida sa fille à déguster sa glace. Sage comme une image, elle regardait gravement Malko. Celui-ci repéra la petite écharpe orange enroulée autour de son cou. Il avait en face de lui un partisan de Iouchtchenko. Iouri Bogdanov s'ebroua.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Je suis journaliste, mais j'ai été obligé d'arrêter parce que j'avais dénoncé des affaires de

corruption. Je suis au chômage et je ne voudrais pas qu'on touche à ma fille. J'aimais bien Evguena, même si elle était un peu folle.

- Que voulez-vous dire ?

Le journaliste eut un sourire triste.

- Oh, elle trouvait que je ne gagnais pas assez d'argent. Elle voulait vivre dans le centre, s'habiller avec des vêtements étrangers. Alors, elle a commencé à chercher des hommes riches. Nous nous sommes séparés. Et voilà.

- Connaissez-vous ce Polonais, Stephan ?

- Non. Nous ne nous parlions pratiquement plus, sauf pour Marina.

- Lorsque vous êtes allé chercher votre fille, vous n'avez rien pris dans l'appartement ?

Iouri Bogdanov réfléchit quelques instants.

- J'ai trouvé de l'argent sous son matelas. J'ai pris aussi quelques photos, des papiers.

- Vous n'avez pas trouvé son sac ?

- Ah si ! C'est la *Milicija* qui me l'a remis. Pourquoi ?

- Je cherche ce Polonais, Stephan. Il est responsable de la mort de votre femme. Or, je n'ai aucun élément pour le retrouver. Alors, je me dis que votre femme avait probablement son numéro de téléphone ou son adresse. Avez-vous examiné ses affaires ?

- Non. Je n'ai même pas ouvert son sac. Je regarderai, promet Iouri Bogdanov, et je vous appellerai si je trouve quelque chose.

Malko allait acquiescer lorsque deux hommes poussèrent la porte du McDo et s'arrêtèrent à l'entrée de la salle. Pas vraiment le genre de la maison. Des têtes de **brutes**, des bonnets noirs enfoncés jusqu'aux yeux, des carrures de lutteurs. Les mains dans les poches de leur blouson, ils parcoururent la salle des yeux. Le regard de l'un des deux s'arrêta très fugitivement sur Malko. Celui-ci n'y aurait pas prêté attention si brutalement une image ne lui avait pas sauté aux yeux : les deux hommes qui se trouvaient près de l'entrée du restaurant *Pervak* et qu'il avait pris pour des voituriers. C'étaient les mêmes : sa mémoire infailible ne pouvait pas le tromper. Il sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale.

C'était *lui* que les deux hommes cherchaient !

Il fut content de sentir la masse du Makarov contre ses reins. Déjà, les deux hommes étaient ressortis. Tournant le dos à l'entrée, Iouri Bogdanov ne les avait pas vus. Cela valait mieux, il risquait de prendre peur. Pourtant, cette apparition modifiait les choses. C'est avec son

sourire le plus rassurant que Malko lui demanda :

- Vous habitez loin d'ici ?

- Non, dans Dekabruistiv. C'est tout près.

- Je pourrais venir avec vous et voir le sac ? Je voudrais ne pas perdre trop de temps.

Iouri Bogdanov jeta un coup d'oeil à la petite fille qui avait fini sa glace.

- *Karacho*. De toute façon, je rentrais. Je suis allé chercher Marina à l'école.

Il remit son manteau à sa fille et ils sortirent tous les trois du McDo. La rue Dekabruistiv prenait un peu plus loin. Discrètement, Malko fit passer son pistolet devant, de façon à pouvoir le saisir facilement. Désormais, il était sûr d'être surveillé. Peut-être même depuis son arrivée. Tandis qu'ils marchaient, lentement à cause de la petite fille, il se retourna et son poulx fit un bond.

Deux silhouettes massives étaient apparues au début de la rue : les deux hommes entrés dans le McDo. Au moment d'entrer dans l'immeuble, Malko les aperçut qui hâtaient le pas. Bien entendu, il ne dit rien. L'immeuble où demeurait Iouri Bogdanov ressemblait à tous ceux de la rue. Un clapier grisâtre de l'époque soviétique, sans ascenseur, d'une saleté repoussante, les murs couverts de graffitis. Ils entrèrent, au premier étage, dans un petit appartement qui sentait le chou.

Après avoir installé Marina sur un canapé, Iouri Bogdanov disparut dans une chambre et revint avec un sac en tissu qu'il commença à vider sur la table. Des papiers, un porte-monnaie, des clefs, un mouchoir et, enfin, un petit carnet qu'il commença à feuilleter. C'était un répertoire avec des noms, des adresses, des numéros de téléphone. Malko attendait, le cœur battant. Iouri Bogdanov s'arrêta soudain à la lettre S et leva les yeux.

- Ce doit être ça, fit-il. Stephan. 8044 616 002. Il n'y a pas d'autre nom, et c'est un des derniers inscrits.

Malko notait déjà le numéro. L'Ukrainien lui tendit le carnet qu'il regarda à son tour, sans rien découvrir d'intéressant.

- Je peux vous l'emprunter ? demanda-t-il. Juste pour le photocopier.

Iouri Bogdanov hésita un peu, puis acquiesça avec un soupir résigné.

- *Tak*. Si vous pouvez retrouver les ordures qui ont jeté Evguena par la fenêtre...

Il avait les larmes aux yeux.

Malko empocha le carnet. Au moins, il avait un début de piste.

- Je vous tiens au courant, promit-il.

Ils se quittèrent et il quitta l'appartement, mais s'arrêta net en sortant de l'immeuble : les deux balèzes attendaient à quelques pas, les mains dans les poches de leur blouson, l'air mauvais. En voyant Malko, ils se dirigèrent vers lui, sans se presser, sûrs de leur force.

Comme il essayait de les éviter, ils se séparèrent, lui barrant la route. D'un geste naturel, l'un des deux se pencha et prit un poignard glissé dans sa botte. De l'autre main, il fit signe à Malko d'approcher. Celui-ci se retourna. La porte de l'immeuble s'était refermée et il ne connaissait pas le code.

À eux deux, ses agresseurs devaient peser trois cents kilos. Celui qui était le plus proche de lui lança d'une voix cassée :

-Viens ici, *moudak* ...

CHAPITRE VII

La lame du poignard était à un mètre de Malko. Celui-ci sourit et dit en russe :

- Vous voulez de l'argent ?

D'un geste naturel, il ouvrit son manteau, plongea la main dans sa ceinture et en arracha le gros Makarov, qu'il braqua sur les deux hommes. Le temps parut suspendu pendant quelques fractions de seconde, puis Malko vit les pupilles de l'homme au poignard se rétrécir. Il pouvait deviner son cerveau en train de calculer s'il aurait le temps de poignarder Malko avant de recevoir une balle. Il dut conclure par la négative car, jetant un mot à son copain, il recula, puis les deux hommes s'éloignèrent en courant. Cinquante mètres plus loin, Malko les vit arrêter une voiture sur la chaussée et s'engouffrer à l'intérieur.

Son poulx redescendit lentement. La voiture à bord de laquelle étaient montés ses agresseurs s'éloigna et il se dit que, dans cette rue déserte, au bout du monde, elle n'était pas là par hasard... Lui-même dut marcher jusqu'à Mykoly-Bazhana Prospekt avant d'en trouver une.

- Kotsubinskogo Ulitza, dit-il. 20 hrivnas.

- *Karacho*, marmonna le chauffeur.

Donald Redstone allait être satisfait. Avec un numéro de portable, il pourrait en savoir plus sur le mystérieux Stephan.



Donald Redstone jubilait. Le carnet d'Evguena Bog-danov était déjà en train d'être photocopié. Le chef de station leva la tête.

- Je vais demander à Tchervanienko de trouver le propriétaire de ce portable. Il a les connexions qu'il faut. Si on remonte à ce type, on aura fait un pas de géant. En tout cas, faites très attention : ils ne vous lâchent pas.

- Je vais prévenir Iouri Bogdanov, dit Malko. Ces hommes risquent de s'intéresser à lui.

- Dommage que vous n'ayez pas pu les coincer, soupira l'Américain.

- Ils ne se seraient pas laissé faire, affirma Malko. Il aurait fallu que je les tue.

Après toutes ces années d'aventures, il éprouvait toujours la même répugnance à tuer de sang-froid. Même s'il s'agissait de brutes

dépourvues de toute sensibilité, comme ceux qui avaient défenestré Evguena et Roman Marchouk.

On frappa à la porte du bureau et Donald Redstone cria d'entrer. C'était Irina Murray, toujours dans son manteau de cuir noir. Malko ne l'avait pas revue depuis la *Maison du Café*. Il lui raconta rapidement ce qui s'était passé après son départ et la soirée avec Viktoria. Puis la rencontre avec Iouri Bogdanov.

- C'est formidable ! conclut-elle. Je suis vraiment contente de vous avoir aidé de cette façon.

- Pour vous récompenser, proposa Malko, je vous invite à dîner ce soir, si vous êtes libre...

- Je suis libre, confirma-t-elle, sous le regard amusé de Donald Redstone. Je passerai vous prendre à votre hôtel, vers neuf heures.

Elle s'éclipsa avec un sourire, découvrant de magnifiques dents d'un blanc éblouissant.

- Je vais voir Evgueni Tchervanienko, proposa Malko. Pour lui communiquer le numéro de ce Stephan.

En même temps, cela lui donnerait peut-être une occasion d'apercevoir Svetlana, l'inconnue de l'aéroport, bénévole de l'équipe de campagne du candidat Iouchtchenko.

* * *

Iouri Bogdanov ouvrit sans méfiance au coup de sonnette, pensant à un voisin. Il n'eut pas le temps de réagir. Deux hommes, larges comme des armoires, des bonnets noirs enfoncés jusqu'aux yeux, lui faisaient face. Ils avaient sûrement croché ou cassé le code de la porte d'entrée de l'immeuble. L'un d'eux, qui pesait bien vingt kilos de plus que lui, le repoussa brutalement dans l'appartement, pointant aussitôt la lame d'un couteau contre son ventre.

- *Ne pizdi, ebany*, sinon, je te plante.

Effrayée, la petite fille installée sur le divan cessa de jouer et demanda :

- Papa, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'ils veulent, les messieurs ?

- Ce n'est rien, affirma l'Ukrainien, va jouer.

Docile, elle sortit de la pièce. Soulagé, il lança aux deux intrus :

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- Pourquoi il est venu te voir, l'autre enfoiré du McDo ? grommela l'homme qui le menaçait.

- C'est un ami d'Evguena, ma femme, répondit Bogdanov. Il voulait

de ses nouvelles.

- menteur !

Le coup de genou le prit par surprise, lui écrasant le bas-ventre. La douleur fut telle qu'il se plia en deux, s'égratignant à la pointe du poignard qui le menaçait. Le souffle coupé, au bord de la nausée, il essaya de garder son sang-froid. Le second type sortit de sa poche une sorte de bâton noir, et en appuya l'extrémité contre son oreille.

- Tu vas nous dire la vérité, enfoiré !

Iouri Bogdanov eut soudain l'impression que sa tête explosait. Un éclair aveuglant, une douleur intense comme si on lui faisait bouillir le cerveau. Il réalisa en un clin d'oeil : c'était un aiguillon électrique, dont on se servait pour guider le bétail. Sa bouche était sèche comme de l'étaupe. L'autre hurla :

- Tu vas répondre, sinon on fout le jus à la petite...

Terrifié, Iouri Bogdanov balbutia :

- Je n'ai rien à cacher. Cet homme enquête sur la mort de ma femme. C'est la première fois que je le voyais.

- Qu'est-ce que tu lui as dit ?

- Rien, je ne sais rien.

De toutes ses forces, il essayait de ne pas penser au sac d'Evguena resté ouvert sur la table. Mais son agresseur l'avait aperçu. Il le brandit devant lui.

- Tu lui as donné des papiers ?

- Non.

À ce moment, le portable de Iouri Bogdanov, posé sur la table, se mit à sonner. D'un geste réflexe, il le saisit et répondit. C'était l'homme qu'il venait de rencontrer au McDo. Il n'eut pas le temps de prononcer un mot, son agresseur lui arracha l'appareil des mains. Il écouta quelques secondes, puis coupa la communication.

- Qui c'était ?

- Je ne sais pas, jura Bogdanov, je n'ai pas eu le temps de demander !

- menteur !

De nouveau, un coup de genou. L'autre homme sortit de la pièce et en revint, tirant la fillette terrifiée par la main. Il montra l'aiguillon électrique.

- Tu crois qu'elle va aimer... ?

Malko fixa quelques secondes son portable, intrigué et inquiet. En route pour aller voir Evgueni Tchervanienko, il s'était dit qu'il était préférable d'alerter Iouri Bogdanov, après l'attaque dont il avait fait l'objet en sortant de chez lui, pour lui dire de se méfier. Il avait entendu Bogdanov répondre, des bruits bizarres, puis la communication avait été coupée. Son pouls grimpa brusquement. Et si les deux hommes aux bonnets noirs étaient revenus ? Se penchant vers le conducteur, il lui lança :

- J'ai changé d'avis, je vais d'abord à Kharkivskaia.
- *Dobre*. Mais c'est plus cher. 30 hrivnas.
- Karacho.

Tandis que la voiture roulait, il essaya de rappeler, mais personne ne répondit. Vingt minutes plus tard, il descendit en face de l'immeuble de Iouri Bogdanov.

Il remarqua tout de suite la serrure arrachée à la porte d'entrée et son angoisse augmenta. Il monta l'escalier quatre à quatre. La porte de l'appartement était fermée. Il colla son oreille contre le battant, sans rien entendre. Puis sonna et recula, son arme braquée sur la porte. Celle-ci s'ouvrit. D'abord, Malko eut du mal à reconnaître Iouri Bogdanov, tant son visage était déformé par les coups. Le regard vide, il semblait dans un état second.

- Que s'est-il passé ? demanda Malko.

- Deux hommes sont venus ici, bredouilla l'Ukrainien. Ils m'ont posé des questions auxquelles je ne pouvais pas répondre. Ils ont menacé d'électrocuter Marina, alors je leur ai dit ce que je savais. Partez, ne revenez jamais.

Il claqua la porte au nez de Malko, qui n'osa pas insister. Ainsi, ses adversaires savaient qu'il était en possession du carnet d'Evguena Bogdanov, donc sur la piste du mystérieux Polonais.

Il s'éloigna, à la recherche d'une voiture pour regagner le centre. Perturbé. Ce qui venait de se passer prouvait que ceux qui s'étaient attaqués à Viktor Iouchtchenko étaient sûrs de l'impunité. Ils agissaient à visage découvert. Si on l'avait suivi jusque chez Iouri Bogdanov, c'est qu'il était surveillé en permanence. Donc, il s'agissait bien d'un complot très organisé, avec une protection politique.

Désormais, ses adversaires savaient qu'il était sur la piste de Stephan le Polonais et agiraient en conséquence. Il regarda sa Breitling. Déjà sept heures et demie. Trop tard pour aller rendre visite à Evgueni Tchervanienko. Ce serait pour le lendemain matin.



Nikolaï Zabotine refrénait sa colère froide. En dépit de toutes les précautions qu'il avait prises, ce maudit agent de la CIA avait découvert l'existence de Stephan Oswacim. Pour l'instant, cela n'avait qu'une importance relative, mais c'était un motif supplémentaire pour s'en débarrasser.

Il venait de rencontrer son ami, le colonel Gorodnaya, qui gérât les quatre *berkut* chargés de la sale besogne. C'est lui qui les avait mis en contact avec Stephan Oswacim pour l'élimination de Roman Marchouk et d'Evguena Bogdanov et ils n'avaient pas d'états d'âme. Hélas, on ne pouvait pas leur confier des tâches trop sophistiquées.

Le Russe alluma une cigarette, se disant que, normalement, le grain de sable qui grippait sa belle mécanique serait sous peu éliminé.



Irina Murray était plus sexy que jamais, dégageant un érotisme intense par tous les pores de sa peau. Ses seins jouaient librement sous un cachemire vert et elle avait changé sa jupe orange pour une noire, tout aussi courte. Parfaite avec les cuissardes. Elle avait emmené Malko dans un petit restaurant branché, le *Tchaïkovski*, dans le building du marché Bessarabia, juste en bas de Tarass-Sevchenko Boulevard. À deux pas du *Premier Palace*.

Une télé passait des clips, c'était plein de très jolies filles et déjeunes plutôt bruyants. Irina repoussa son plat de pâtes au saumon avec un sourire d'excuse.

- Je n'ai pas très faim...

- Ça n'a pas l'air d'aller, remarqua Malko. Elle lui adressa un regard plein de tristesse.

- Mon copain est vraiment fou. Il m'a dit qu'il ne me reverrait pas avant quinze jours. Qu'il doit finir ses toiles **pour** son exposition. Il prétend qu'avec moi, il gaspille son énergie et perd son inspiration.

- Ce devrait être le contraire...

Irina trempa les lèvres dans son Defender « 5 ans d'âge ». Elle aussi, en dépit de ses origines slaves, préférait le whisky à la vodka.

- Oh, je crois qu'il n'aime pas vraiment le sexe. Il préfère la cocaïne. Après, il faut le sucer pendant un temps fou. J'en ai mal à la mâchoire.

Charmante impudeur. Elle croisa les jambes et il eut une bouffée de désir. Ce peintre était *vraiment* fou.

- Vous voulez prendre un verre au *Décadence* ? proposa-t-elle. C'est

la discothèque à la mode.

- Je n'ai pas très envie d'aller dans une boîte, avoua Malko.

- *Karacho*, conclut Irina. Dans ce cas, je vais passer un moment avec ma grand-mère qui est toute seule en ce moment.

Ils remontèrent à pied jusqu'à l'hôtel. C'était vraiment le supplice de Tantale, mais Irina semblait bien décidée à remplir ses devoirs familiaux. Ils s'embrassèrent chastement sous le regard concupiscent du portier galonné, et Irina Murray alla se poster au bord du trottoir pour arrêter une voiture. Avant d'entrer, du coin de l'œil, Malko aperçut, quelques mètres plus haut, un homme en train de téléphoner d'un portable. Bonnet noir, blouson, la tenue habituelle. Il allait s'en alarmer lorsque l'inconnu rempocha son appareil et s'éloigna à pied vers le haut de Tarass-Sevchenko. Malko s'engagea dans le grand escalier menant à la réception, salué par le *doorman* chamarré comme un amiral.

* * *

La sonnerie musicale du portable, au fond de sa poche, retentit, faisant sursauter Stephan Oswacim. Il se hâta de récupérer l'appareil et répondit.

- Tak ?

- C'est bon, fit simplement son interlocuteur avant de raccrocher.

Le Polonais coupa aussitôt le portable : il n'en avait plus besoin pour ce soir et ne tenait pas à ce que la sonnerie se déclenche inopinément. Il avait encore un peu de temps devant lui : deux minutes au moins, une éternité. Assis sur son lit, dans une obscurité complète, il se concentra, sans même que les battements de son cœur s'accélérent. Il avait toujours été froid comme un iceberg et s'il avait eu des problèmes, ce n'était pas par émotivité mais par malchance. L'homme qu'il avait abattu avait survécu miraculeusement, avec onze projectiles dans le corps ! Or, c'était une vengeance. Stephan avait débordé agi avec une cagoule, puis ayant vidé son chargeur dans le corps de son adversaire - un trafiquant qui l'avait doublé après un hold-up -, il avait ôté sa cagoule et lancé :

- Regarde bien qui t'a tué !

Seulement, sa victime avait survécu et Stephan avait dû quitter Varsovie en toute hâte.

Pour la dixième fois, il vérifia, à l'aide d'une petite Maglite, le cran de sûreté du pistolet posé à côté de lui. Une arme sans marque que son officier traitant lui avait fournie, prolongée d'un silencieux extrêmement efficace. Prudent, il l'avait essayée dans la maison où il

vivait et le résultat avait été sidérant. Juste un petit *psuitt* imperceptible. Il espérait bien, après son contrat, conserver cette arme idéale, sans trop y croire.

Il se tendit, pensant avoir entendu un bruit, mais c'est la porte de la chambre voisine qui claqua. Il se relaxa. Son plan était d'une simplicité biblique. Il allait quitter la chambre en y laissant sa valise et gagner l'ascenseur. Lorsque sa cible en sortirait, deux hypothèses : ou il était seul et il le tuait sur-le-champ, finissant par deux balles dans la tête pour ne pas renouveler l'erreur de Varsovie. Soit une autre personne se trouvait dans la cabine : dans ce cas, il le suivait dans le couloir et lui tirait d'abord deux balles dans la tête. Il revenait ensuite au plan A et descendait par l'ascenseur, pour quitter l'hôtel où il ne remettrait pas les pieds.

Il se leva, enfila ses gants et ouvrit la porte. Le couloir était désert. Les choses se présentaient bien. Il partit d'un pas calme vers l'ascenseur. Dans moins de trois minutes, sa mission serait terminée et il aurait gagné pas mal d'argent, tout en se faisant un ami puissant.

CHAPITRE VIII

Malko était à mi-chemin de l'escalier menant au *lobby* lorsqu'il se dit brusquement que c'était idiot de laisser filer Irina Murray de cette façon, après avoir eu envie d'elle toute la soirée ! Surtout pour la laisser partir chez sa grand-mère. Pris d'une pulsion irrésistible, il redescendit le grand escalier et ressortit. Irina était en train de marchander avec le conducteur d'une voiture qu'elle venait d'arrêter. La discussion tourna court et le véhicule repartit sans elle : ils n'avaient pas pu se mettre d'accord sur le prix.

Malko y vit un signe du destin.

- Irina, appela-t-il en se dirigeant vers elle.

La jeune femme se retourna au moment où il la rejoignait.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, un peu surprise.

- Je n'ai pas envie d'aller en boîte, expliqua Malko, mais nous pouvons rester encore un peu ensemble. Votre grand-mère n'en mourra pas.

Irina Murray sourit.

- Non, avoua-t-elle. Mais...

- Venez, on ne va pas discuter dehors.

Ils se retrouvèrent dans le minuscule *lobby*. Malko hésitait à emmener Irina directement dans sa chambre. C'était peut-être un peu abrupt...

- Allons prendre un verre au bar, suggéra-t-il.

Irina fit la moue.

- C'est sinistre !

- Ou au restaurant du huitième ?

- Cela ne vaut pas mieux. Il n'y aura pas un chat. Malko sentait bien que la jeune femme n'avait pas vraiment envie de partir. C'est elle qui les tira de ce mauvais pas en suggérant :

- Il y a un café branché, sympa, en face, dit-elle, le *Nika*. On peut aller y boire un verre.

- Va pour le *Nika*, approuva Malko.

Ils durent redescendre Tarass-Sevchenko jusqu'à la place Bessarabiaska, pour gagner le trottoir d'en face et revenir sur leurs pas. Le *Nika* ressemblait à une bibliothèque, avec des rayonnages de

livres aux murs, des tableaux, des petites tables. Une ambiance de club intellectuel. On pouvait même acheter des livres ! Irina et Malko s'installèrent au premier, dans deux profonds fauteuils, dans un recoin calme.

Dès qu'elle eut retiré son manteau, Malko fut à nouveau frappé par l'extraordinaire magnétisme sexuel de la jeune femme. Chaque fois qu'elle croisait ses longues jambes, il ne pouvait s'empêcher de lorgner vers l'ombre au creux de son ventre. Irina s'en rendait parfaitement compte mais ne semblait pas s'en offusquer. Ils commandèrent : Defender pour elle, vodka Stolychnaya Standart pour lui; bavardèrent de choses et d'autres, de l'Ukraine, de la politique, de la vie, jusqu'à ce que Malko remarque :

- Votre relation avec votre peintre est quand même étrange...

- C'est vrai. Mais je peux rester longtemps sans faire l'amour. Au bout d'un moment, je n'y pense plus.

Il se revit effleurant ses seins, trois jours plus tôt, et dit en souriant :

- Moi, dès que je suis avec vous, j'y pense beaucoup. Vous êtes extrêmement attirante.

Irma eut un petit rire gêné.

- Regardez autour de nous ! C'est plein de filles jeunes et superbes. Il n'y a que l'embarras du choix pour un homme comme vous.

D'un geste spontané, Malko se pencha et posa une main sur le genou gainé de nylon noir.

- C'est de vous que j'ai envie, dit-il. Dès que je vous ai vue à l'aéroport.

Leurs regards se croisèrent et demeurèrent rivés l'un à l'autre. Les doigts de Malko remontèrent un peu, emprisonnant la cuisse d'Irma, dans un geste à la fois possessif et intime.

Elle n'écarta pas sa main et il sentit une vague euphorique l'envahir. Le silence d'Irina valait consentement. Il ne fallait pas rompre le charme. Sans un mot de plus, il déposa quelques hrivnas sur l'addition puis aida la jeune femme à enfiler son manteau. Sans qu'un mot fût échangé, ils redescendirent vers la place Bessarabiaska puis remontèrent vers le *Premier Palace*.

Le cœur de Malko battait comme celui d'un collégien. À chaque seconde, il craignait que le charme se rompe. Un des deux ascenseurs était là. Au moment d'y entrer, il aperçut un homme derrière eux et le maudit silencieusement. Sa présence allait retarder son idylle de quelques minutes.



Stephan Oswacim avait attendu près de dix minutes près de l'ascenseur, ne comprenant pas pourquoi sa cible n'arrivait pas. D'abord indifférent, puis perturbé. Que s'était-il passé ? L'homme chargé de le prévenir du retour de celui qu'il devait abattre était parti. Désormais, il ne pouvait plus compter que sur lui-même. Au bout de quelques minutes, il était retourné dans sa chambre, ne sachant que faire. Il était comme un ordinateur programme pour un logiciel précis, et ce «cas non conforme » n'était pas prévu. Revenu dans sa chambre, il réalisa d'abord qu'il n'avait plus de cigarettes, puis s'allongea sur son lit, le cerveau en ébullition.

Plusieurs solutions s'offraient à lui. Soit il repartait comme prévu, mais sans avoir rempli son contrat, soit il essayait de le remplir, en improvisant. Il n'ignorait pas que son employeur n'apprécierait pas sa désertion. Or, il était entièrement entre ses mains. Un seul mot de lui et la *Milicija* venait le cueillir, pour l'extrader vers la Pologne. Un avenir pas vraiment riant.

Au bout d'une demi-heure de réflexion, il décida de prendre un risque calculé et appela la chambre 408. Le cœur battant, il laissa sonner cinq fois : sa cible avait donc changé d'avis et n'était pas rentrée. Il pouvait se trouver soit au restaurant du huitième, soit au bar du premier. Ou encore être ressorti. Cette dernière hypothèse lui laissait une occasion de l'intercepter, mais cette fois sans aide extérieure.

Stephan Oswacim se releva et, sans mettre son manteau, gagna le couloir et l'ascenseur.

Le bar-restaurant du huitième était vide. En reprenant l'ascenseur, il aperçut la pub pour le fitness club. À cette heure tardive, il y avait peu de chance que sa future victime ait été y faire un tour... Il restait donc le bar du premier. Il n'y trouva que deux Russes en train d'engloutir des bières à la chaîne. Pour éviter d'attendre l'ascenseur, il redescendit à pied jusqu'à l'étage de la réception, se glissant ensuite dans le petit couloir desservant les ascenseurs. Il n'eut pas le temps de faire demi-tour : un couple arrivait. Il ne connaissait pas la femme, mais l'homme était celui qu'il devait abattre.



Malko s'effaça pour laisser passer Irina Murray. Un homme pénétra sur leurs talons dans l'ascenseur. Sûrement un client de l'hôtel, car il ne portait pas de manteau. Malko, furieux d'être dérangé, lui accorda un bref regard : blond, la quarantaine, visage lisse aux yeux d'un bleu

très pâle. Un homme du Nord, Pologne, Baltique ou Sibérie. L'inconnu regardait dans le vide, les bras croisés devant lui.

- *What floor ?* demanda Malko.

- Five, please.

Malko appuya sur les deux boutons, du quatrième et du cinquième, se plaçant entre l'inconnu et Irina, impassible. Comme s'ils étaient déjà amants. Au quatrième, ils abandonnèrent l'inconnu pour gagner la chambre de Malko. L'épaisse moquette bleue étouffait le bruit de leurs pas.

L'hôtel était absolument silencieux. C'était Marienbad. À peine dans la chambre, Irina déboutonna son long manteau de cuir et fit face à Malko dans la petite entrée. Celui-ci posa sa bouche sur la sienne et aussitôt une langue douce mais décidée vint au-devant de la sienne. Il fit ensuite ce dont il avait eu envie toute la soirée. Lui prenant les seins à pleines mains, à travers le fin cachemire, il joua avec leurs pointes, les caressant, les faisant durcir sous ses doigts. Irina entreprit de défaire les boutons de sa chemise et posa ses longs doigts sur sa poitrine, lui agaçant les mamelons avec habileté. Il avait appuyé la jeune femme au mur, et, le bassin en avant, Irina s'offrait sans retenue à ses caresses. La grande glace de la penderie reflétait leur étreinte, ajoutant à la scène un supplément d'érotisme. Malko froissa la jupe noire, découvrant la bande des bas stay-up et un peu de chair.

Excité comme un collégien, il écarta le string et plongea dans un sexe déjà onctueux.

- Regardez, fit Irina Murray, c'est excitant, on voit tout dans la glace.

Enfin une authentique salope. Quand il fit glisser le string le long de ses cuisses, puis de ses cuissardes, elle souleva un pied afin de pouvoir s'en débarrasser, et laissa le string noir accroché à sa cuissarde gauche. Malko sentit son ventre s'embraser. Irina Murray venait de prendre à pleine main son sexe, à travers le tissu de son pantalon. Il voulut défaire sa ceinture, mais elle l'arrêta, descendit le Zip et plongea la main dans l'ouverture.

- C'est plus excitant comme ça.

Elle fit jaillir du slip le membre bandé, le caressa un peu puis s'agenouilla avec naturel, les pans de son long manteau noir répandus autour d'elle, avant de le prendre dans sa bouche. Comme il savourait la caresse, elle saisit sa main droite et la posa sur sa nuque, comme s'il la forçait à lui administrer cette fellation. Il en profita pour observer leur reflet dans la glace, ce qui l'excita encore plus. Il se pencha et défit les boutons du cachemire, libérant deux seins incroyablement

fermes. Irina comprit le message : retirant le sexe de Malko de sa bouche, elle le glissa entre ses seins pour le masser entre les deux globes tièdes.

Il n'en pouvait plus de ses hors-d'œuvre.

La saisissant par les cheveux, il força Irina à se relever. Leurs bouches se soudèrent à nouveau et il sentit sous ses doigts le miel couler de son ventre. Brutalement, il lui écarta les cuisses d'une poussée de son genou et son sexe entra en contact avec le ventre nu. Le moment qu'il attendait depuis qu'il avait vu Irina. Il fléchit légèrement les jambes, se guida et embrocha la jeune femme d'un puissant coup de reins. D'elle-même, elle souleva une jambe, pour qu'il puisse aller plus loin dans son ventre. Il glissa un bras sous sa cuisse, afin de la maintenir dans cette position.

C'était inconfortable et instable, mais furieusement excitant. Il voulut se retirer pour l'entraîner dans la chambre, mais elle le retint avec un petit gémissement.

- Non, non, continue, comme ça !

Il ne mit pas longtemps à exploser au fond de son ventre, tandis qu'elle murmurait :

- Je vais jouir, je vais jouir !...

Ce qu'elle fit, juste après lui. Leur étreinte n'avait pas duré dix minutes, mais quelles minutes... Les yeux brillants, haletante, toujours appuyée au mur de l'entrée, Irina se poulérait les babines. Ses seins pointés émergeaient du cachemire, la mini restait enroulée autour de ses hanches. Enfin elle se baissa, remit son string. Visiblement ravie.

- C'est excitant de se faire baiser tout habillée, remarqua-t-elle d'une voix absente, comme si elle se parlait à elle-même. Je n'ai même pas enlevé mon manteau. Juste ma culotte.

Elle se gargarisait de mots. Malko, toujours habillé lui aussi, reconnut :

- C'était superbe, très fort.

Une brève rencontre, pleine de spontanéité.

- Je vais rentrer, maintenant, suggéra Irina. Il faut *vraiment* que j'aille chez ma grand-mère. Ne me raccompagne pas, je connais le chemin, conclut-elle, adoptant un tutoiement normal après leur « rapprochement » express.

- Mais si, insista Malko, n'écoutant que sa galanterie. Et puis, cette fois, nous serons peut-être seuls dans l'ascenseur.

- Ne me fais pas fantasmer ! soupira en riant Irina Murray. J'adore

faire l'amour dans un ascenseur.

Enfin, il était tombé sur une vraie salope qui ne pensait qu'à baiser. Il réalisa soudain que le Makarov coincé dans sa ceinture, à hauteur de sa colonne vertébrale, n'avait pas bougé pendant qu'il faisait l'amour avec Irina. De nouveau, il sentait son poids. Cette sensation déclencha chez lui une sorte de réflexe de Pavlov. En un éclair, comme un logiciel se met en place, il revit l'homme blond qui avait pris Pasenseur avec eux. Et pensa à Stephan, le Polonais, l'amant d'Evguena Bog-danov. Si c'était lui ?

Rien n'étayait cette hypothèse, sauf un indice qui lui revint : l'homme qui téléphonait lorsqu'il était rentré dans l'hôtel...

Irina Murray avait déjà ouvert la porte et il la rejoignit, traversant les interminables couloirs déserts. À peine dans l'ascenseur, il écarta le manteau, puis le string, pour prendre son sexe à pleine main.

- Arrêtez, fit-elle, en souriant, je vais chez ma grand-mère. Une autre fois.

- Tu peux rester. J'ai encore envie de toi, insista-t-il.

- On ne se connaît pas assez...

Ce devait être de l'humour ukrainien. Elle l'avait sucé comme une folle, s'était fait baiser debout, contre un mur, mais à ses yeux, ce n'était pas de l'intimité. Elle l'écarta, comme la cabine s'arrêtait, avec ce mot charmant :

- Je suis très pudique...

Os se séparèrent en haut des marches menant à la rue et elle ne l'embrassa même pas.

- À demain, dit Malko.

Même si elle ne l'aidait pas dans son enquête, Irina contribuait au moins à soutenir son moral. Le repos du guerrier... Il regagna l'ascenseur. Une seule employée occupait la réception. Pris d'une brusque inspiration, Malko s'approcha.

- Il y a beaucoup de monde dans l'hôtel ?

L'employée lui adressa un sourire désolé.

- Non, *sir*. Ce n'est pas la saison, et puis il y a les événements de Maidan...

Ils parlaient anglais. Malko passa au russe pour demander d'un ton innocent :

- Tout à l'heure, quand je suis rentré, j'ai croisé dans l'ascenseur un homme blond, il me semble que je l'ai déjà vu quelque part... L'employée réfléchit quelques instants.

- Ah oui, je sais, il est arrivé de Moscou hier. Il est au même étage que vous d'ailleurs. Effectivement, je l'ai vu passer tout à l'heure, en même temps que vous.

- Vous avez son nom ?

Après une courte hésitation, l'employée consulta l'écran de son ordinateur.

- Gregor Makaline, dit-elle. Il est à la chambre 427.

- Ce n'est pas celui auquel je pensais, conclut Malko. *Spasiba. Dobrevece.*

Il gagna l'ascenseur, taraudé par une idée dérangeante. Pourquoi l'homme blond avait-il prétendu loger au cinquième étage ? Tout le plaisir de sa brève étreinte avec Irina s'était effacé d'un coup, faisant place à une sourde anxiété.

Par prudence, il récupéra le Makarov dans son dos et le glissa devant, sous sa ceinture Hermès. Beaucoup plus accessible.



Stephan Oswacim attendait, tapi dans l'entrée d'un des ascenseurs de service, séparé du couloir par une porte à deux battants percés chacun d'un hublot. Ce qui lui permettait de surveiller le couloir sans être vu.

Depuis qu'il était redescendu du cinquième, il s'était planqué là, bien décidé à rattraper son échec du début de soirée. Il était possible que l'homme qu'il était chargé d'abattre ne ressorte pas avant le lendemain matin. Mais il pouvait aussi raccompagner la blonde en manteau de cuir, si elle ne passait pas la nuit là. Il avait décidé de patienter au moins deux heures.

Après onze heures du soir, le *Premier Palace* tombait en hibernation et il ne risquait pas d'être dérangé, les clients étant déjà tous couchés.

Il ignorait combien de temps s'était écoulé quand il entendit des voix dans le couloir et se précipita pour se coller à un des hublots. En un éclair, il aperçut deux silhouettes passer devant sa cachette. Sa cible et la blonde au manteau de cuir, qui se dirigeaient vers l'ascenseur ! Il eut le temps de remarquer que l'homme n'avait pas de manteau. Donc, il allait revenir très vite. Pour regagner sa chambre, il était obligé de repasser devant lui.

L'estomac noué, son pistolet équipé du silencieux au bout du bras, Stephan Oswacim se concentra, guettant les bruits. La moquette étouffant les pas, il n'aurait pas beaucoup de temps pour réagir.

Effectivement, il faillit se faire surprendre, n'apercevant que de dos

l'homme qui regagnait sa chambre. Il attendit quelques secondes et, poussant avec précaution un des battants de la porte, déboucha dans le couloir. Le cœur battant, il aperçut le dos de l'occupant de la chambre 408, qui allait tourner le coin du couloir.

Stephan Oswacim se lança à sa poursuite à pas de loup, et, arrivé à trois mètres derrière lui, s'arrêta, allongea le bras droit à l'horizontale et bloqua sa respiration.

Deux balles dans le dos, puis deux dans la tête, et il pourrait enfin filer, l'âme en paix.

CHAPITRE IX

Malko avait dû faire un immense effort de volonté pour ne pas réagir en entendant un léger grincement derrière lui. Presque imperceptible, mais le silence feutré du couloir désert était tel que le moindre bruit prenait un relief particulier. Son poulx avait grimpé en flèche, mais il n'avait pas modifié son allure. D'un geste mesuré, il avait simplement posé la main sur la crosse du Makarov. Cette fois, il y avait une cartouche dans le canon et le cran de sûreté était ôté.

Il compta mentalement jusqu'à trois, puis se retourna d'un bloc, en arrachant le pistolet de sa ceinture.

Son regard photographia l'homme qui se trouvait derrière lui, celui qui avait pris l'ascenseur avec eux, une heure plus tôt. Son bras droit était tendu dans sa direction, prolongé par un pistolet au long canon. Pendant une fraction de seconde, les deux adversaires demeurèrent d'une immobilité de statue, puis ils appuyèrent en même temps sur la détente de leur arme.

La détonation du Makarov fut assourdissante. Malko vit l'homme blond pivoter, probablement atteint à l'épaule, et lui-même sentit comme une brûlure au cou. Assourdi, le poulx à 200, il vit son adversaire faire demi-tour et, après avoir parcouru quelques mètres, plonger dans une porte latérale. Il fonça, écarta les portes battantes, découvrit un escalier de service. Il jaillit sur le palier et entendit des pas pressés qui dévalaient l'escalier. Il se rua à leur poursuite, sautant les marches quatre à quatre.

Arrivé au rez-de-chaussée, il n'entendit plus rien. La minuterie s'était éteinte. Il dut tâtonner pour trouver l'interrupteur et aperçut une porte latérale qui donnait sur un petit couloir menant à une issue de secours. Lorsqu'il l'ouvrit, il reçut une bouffée d'air glacé en plein visage. L'accès donnait sur le trottoir. Personne en vue. Il rentra et passant une main sur son cou, il la ramena pleine de sang. Une balle l'avait effleuré en séton. Quelques millimètres de plus et elle lui sectionnait une carotide.

Le sang coulait, imbibant sa chemise. Il s'arrêta, laissant les battements de son cœur se calmer. Immobile dans le noir, il tendit l'oreille sans rien entendre.

Il revint sur ses pas, tamponnant sa blessure avec son mouchoir, de l'adrénaline encore plein les artères. Il remonta un étage à pied et déboucha dans le couloir désert du premier étage. Il appela l'ascenseur et appuya sur le bouton du quatrième. Il regagna sa chambre sans

rencontrer personne. La détonation du Makarov semblait être passée inaperçue. Au passage, il ramassa deux douilles sur la moquette bleue : la sienne et une de calibre 22, tirée par le tueur. Aucune trace des deux projectiles et il ne perdit pas de temps à chercher dans quelle boiserie ils s'étaient enfoncés.

Revenu dans sa chambre, il parvint à arrêter l'hémorragie de son cou avec le crayon hémostatique dont il ne se séparait jamais. Ensuite, il réalisa brusquement qu'il avait une piste pour retrouver l'homme qui avait tiré sur lui : l'employée de la réception lui avait même donné le nom sous lequel il était descendu au *Premier Palace* : Gregor Makaline. Il appela le standard et demanda à lui parler, sachant qu'il s'était enfui.

- La chambre 427 ne répond pas, annonça la standardiste.

- Merci, dit Malko.

Il ressortit et gagna la chambre 427. Écouta, l'oreille collée au battant. Aucun bruit. Le Polonais ignorait que Malko savait qu'il était descendu à l'hôtel. Il y avait donc une chance pour qu'il revienne dans sa chambre, au moins pour y récupérer ses effets personnels. Il devait se douter que Malko n'irait pas porter plainte à la *Milicija*.

Celui-ci attendit près d'une heure, embusqué dans le couloir, avant de se décider à regagner sa chambre. Là, il se fit couler un bain pour se détendre les nerfs.

Allongé dans l'eau chaude, il fit mentalement le point. D'abord, sa pulsion sexuelle lui avait probablement sauvé la vie. Le tueur devait le guetter et, bénéficiant d'une surprise totale, il l'aurait probablement abattu facilement, lorsqu'il était supposé rentrer, après s'être séparé d'Irina. Pourquoi ?

C'est là que le bât blessait. Impossible que ce soit lié à l'incident de l'après-midi avec Iouri Bogdanov. D'après la réceptionniste de l'hôtel, le tueur était arrivé ce *matin*. Le meurtre de Malko était donc déjà programmé. Par un professionnel, comme le montrait l'arme munie d'un silencieux. Mais pourquoi vouloir se débarrasser de lui ? Il eut beau récapituler ses activités, il ne trouva aucune raison. En trois jours il n'avait rien appris qui puisse mettre quelqu'un en danger.

A moins que ce ne soit un message, destiné à la CIA, pour que les Américains ne se mêlent pas des affaires intérieures ukrainiennes... En tout cas, l'amant polonais d'Evguena Bogdanov avait désormais un visage. Et une profession. C'était un tueur professionnel. Dont Malko possédait le numéro de portable, grâce à Iouri Bogdanov. À présent, il pouvait l'identifier. Il finit par s'extraire de la baignoire mais eut du mal à s'endormir : sa gorge le brûlait et il avait beau tourner et

retourner la question dans sa tête, il n'arrivait pas à comprendre la raison de cette tentative de meurtre.



La chambre 427 ne répondait toujours pas. L'homme qui s'était enregistré sous le nom de Gregor Makaline ne reviendrait probablement pas. Malko s'abstint de questionner la réception. À quoi bon ? L'échange de coups de feu de la nuit n'avait visiblement pas été remarqué. Malko gagna le boulevard Tarass-Sevchenko. La température avait brutalement chuté et on grelottait sous le vent glacial. Avant de se hasarder dehors, il inspecta soigneusement le boulevard, sans rien apercevoir de suspect.

Lorsqu'il arriva à l'ambassade américaine, Donald Redstone était plongé dans une revue de presse, avec Irina Murray. La jeune femme adressa à Malko un sourire presque distant. De toute évidence, elle ne voulait pas que le chef de station soit au courant de sa vie privée. Pour une fois, elle était presque décente, avec une jupe noire arrivant aux genoux et de courtes bottes.

- J'ai rencontré Stephan le Polonais hier soir, annonça Malko.

Donald Redstone en posa ses lunettes et son crayon, stupéfait.

- Où ?

Malko le lui expliqua. Omettant l'intermède brûlant avec Irina. Le chef de station n'en revenait pas.

- C'est incroyable ! fit-il. Pourquoi ont-ils pris un tel risque ?

- C'est bien la question que je me pose, renchérit Malko. Ce Stephan, quand il est arrivé à l'hôtel, ignorait encore que j'étais remonté jusqu'à lui. Or, à part cet élément, je n'ai rien qui puisse inquiéter ceux qui ont monté ce complot. En tout cas, je vais aller demander à Evgueni Tchervanienko de chercher à quel nom est enregistré le portable de ce Polonais.

- Cela ne vous dira pas où il se planque, observa l'Américain. En plus, le numéro n'est probablement pas à son nom...

- C'est vrai, reconnut Malko, mais il faut quand même essayer. Sinon, je n'ai plus qu'à regagner l'Autriche.

Un ange passa, avec des battements d'ailes découragés. Soudain, Irina rompit le silence.

- J'ai une idée, annonça-t-elle. Puisque vous avez le numéro de Stephan, pourquoi ne pas essayer de l'appeler ? Je pourrais l'appeler...

- Mais il ne répondra pas ! Et vous allez l'alerter, objecta Donald Redstone.

- Non, corrigea Irina, je vais l'*inquiéter*. Parce ce que je me ferai passer pour Viktoria Posnyaki. D'après celle-ci, Stephan ne l'a vue qu'une fois, donc il ne peut identifier sa voix.

- Et qu'allez-vous lui dire ?

- Que je sais des choses sur la mort d'Evguena et que j'ai besoin d'argent.

L'ange repassa, effaré par tant de noirceur.

- Effectivement, reconnut Donald Redstone. Il risque de vous répondre, et même d'essayer de vous rencontrer. Seulement, avec ce que nous savons de cet homme, c'est *extrêmement* dangereux.

Irina Murray ne se démonta pas.

- Il va probablement me donner rendez-vous pour me tuer. S'il se manifeste, j'irai au rendez-vous. Sous votre protection, évidemment...

Donald Redstone semblait réticent.

- Je dois demander un feu vert à Langley, dit-il, je n'ai pas le droit de vous faire courir ce genre de risque. S'il vous arrivait quelque chose, je serais responsable.

- Faites en sorte qu'il ne m'arrive rien ! trancha Irina avec un sourire. C'est beaucoup plus amusant que de faire des revues de presse. Et, si vous voulez, je vous signerai une décharge...

Piqué au vif, le chef de station grommela une réponse inintelligible. Puis, il laissa tomber, un peu gêné :

- O.K., appelez-le !

Ils retinrent leur souffle tandis que la jeune femme composait le numéro de Stephan. Au bout de cinq sonneries, l'appareil passa sur messagerie.

- C'est Viktoria, commença Irina Murray, l'amie d'Evguena...

Elle délivra son message d'une voix chargée de menace. Disant savoir qu'Evguena Bogdanov n'avait pas été tuée par Roman Marchouk, terminant en donnant son numéro de portable.

- À mon avis, conclut Malko, il va rappeler.

* * *

Stephan Oswacim broyait du noir. Après avoir quitté en pleine nuit le *Premier Palace*, il s'était d'abord réfugié dans les galeries de Metrograd, l'immense centre commercial souterrain s'étendant sous la place Bessara-biaska. Il n'en revenait pas encore de ce qui était arrivé ! Comment sa victime avait-elle pu réagir de cette façon ? La balle avait arraché le rembourrage de sa veste, l'effleurant à peine, mais il s'était

vu mort. Il cherchait encore quelle erreur il avait pu commettre, sans trouver.

Plus tard, il avait repris sa voiture garée dans une rue voisine et regagné sa planque.

Il avait dû dormir deux heures, angoissé à l'idée de son rendez-vous avec celui qu'il connaissait sous le pseudo de «Volodymyr», fixé à deux heures. Il savait déjà que cela n'allait pas bien se passer. Le Russe ne faisait pas de sentiment. La tentation était forte de filer avec le passeport russe qui lui avait servi à s'enregistrer à l'hôtel et le pistolet. Seulement, à part sa fausse carte de crédit, Stephan Oswacim n'avait ni argent, ni moyen de paiement... Et le passeport serait immédiatement signalé... Quand son portable sonna, il regarda le numéro s'afficher et ne répondit pas. Numéro inconnu et, de toute façon, il ne connaissait pas grand monde à Kiev, à part des morts...

Peu après, il écouta le message et crut que son cœur s'arrêtait en entendant prononcer son prénom... La suite du message ne le rassura pas. Il l'écouta trois fois, avec une fureur grandissante. Maudissant Evguena et cette salope de Viktoria qui cherchait à lui extorquer du fric... Si «Volodymyr» l'apprenait, il lâcherait immédiatement Stephan. Celui-ci se rassura en pensant que Viktoria ne pouvait pas le localiser. Il n'avait jamais dit à Evguena où il demeurait. Par contre, si cette fille allait trouver des journalistes ou la *Milicija*, cela pouvait poser de sérieux problèmes. Il fallait donc la faire taire, mais, auparavant, il devait affronter son «employeur».

* * *

Evgueni Tchervanienko était toujours aussi impressionnant avec sa carrure de lutteur de foire. Malko l'avait rejoint au QG de campagne de Viktor Iouchtchenko.

Une secrétaire avec un pull orange l'introduisit auprès du chef de la sécurité. La bouche pleine, celui-ci était en train de manger un sandwich énorme. En face de lui était posée une bouteille de Defender «Success» bien entamée.

- Alors ? Vous avez du nouveau ? demanda l'Ukrainien.

Malko tira le numéro de portable de sa poche et le posa sur la table.

- Pouvez-vous trouver à qui appartient ce numéro ?

L'imposant chef de la sécurité examina longuement le papier, puis leva ses petits yeux rusés.

- Pourquoi ?

- C'est celui d'un des hommes qui ont organisé l'assassinat de

Roman Marchouk. Un certain Stephan, un Polonais.

Evgueni Tchervanienko en oublia de mastiquer son sandwich. Buvant avidement le récit de Malko, y compris la tentative de meurtre contre lui, la nuit précédente.

Il lui jeta un regard admiratif.

- On dirait que vous avez fait du bon boulot ! Sinon, on ne voudrait pas vous tuer... Je connais quelqu'un à Kievstar. J'espère qu'il me trouvera le propriétaire de ce numéro. Je lui demande tout de suite.

* * *

Evgueni Tchervanienko paraissait déçu lorsqu'il raccrocha, après avoir patienté près de dix minutes, tandis que son correspondant effectuait des recherches.

- Ce numéro est sur liste rouge, ça va prendre un peu plus de temps, mais je finirai par le trouver, promit-il.

Dès que je l'ai, je vous appelle.

* * *

Stephan Oswacim grelottait dans la petite Skoda dont le chauffage ne marchait plus. Comme toujours, « Volodymyr » surgit comme une ombre et prit place à côté de lui. Le Russe arborait un visage sombre.

- Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix sévère. On m'a dit que celui que vous étiez censé liquider hier soir est sorti de l'hôtel, ce matin, bien vivant.

- Il y a eu un problème, avoua le Polonais.

Ils lui expliqua comment le guetteur lui avait indiqué que sa cible rentrait à l'hôtel, alors qu'il n'en était rien. Ce qui laissa son interlocuteur de glace.

- Donc, le contrat n'a pas été rempli ! conclut-il.

- Non, mais...

- Laissez tomber, on ne recommence pas deux fois ce genre de chose. Maintenant, il est sur ses gardes. Vous avez rapporté l'arme ?

Sephan Oswacim faillit dire non, mais il sortit le pistolet et le posa sur ses genoux. Le Russe le glissa aussitôt dans sa poche et demanda :

- Vous n'avez laissé aucune trace à l'hôtel ?

- Non.

- Rendez-moi le passeport aussi.

Le Polonais s'exécuta. Désormais, il se sentait nu et vulnérable. Le

Russe ne perdit pas de temps et dit d'une voix égale :

- Je pense qu'il faut vous faire oublier quelque temps, Stephan. Restez là où vous êtes, je vous contacterai dans quelques jours. Tenez.

Il sortit quelques billets de sa poche et les glissa dans la main du Polonais. Environ 1000 hrivnas.

- Voilà de quoi vous nourrir, dit-il avec un sourire presque chaleureux. Je ne peux pas faire plus, étant donné mon budget.

- Vous pouvez au moins me laisser le passeport, plaida Stephan Oswacim, je ne peux pas me servir du mien.

- Désolé, fit sèchement le Russe, je n'en ai pas le droit. Ce passeport appartient à l'État russe. J'en suis comptable. Et, de toute façon, après l'histoire du *Premier Palace*, il ne vaut plus rien : je vais le détruire. *Dobre*. Je vous rappelle.

Il sortit de la Skoda sans même lui serrer la main et s'éloigna à grands pas. Stephan Oswacim maudit sa stupidité. Il aurait dû garder le passeport et le pistolet. Il était coincé. Il regarda les billets. Il n'irait pas loin avec ça. En plus, l'homme puissant qui l'hébergeait, suite à la demande d'un colonel du SBU, risquait de le mettre dehors... Comme un automate, il démarra et remonta la rue Kurska.



Nikolaï Zabotine, arrêté devant le marchand de gâteaux au pavot, surveilla du coin de l'oeil le départ de Stephan Oswacim. Depuis le matin, il savait que le Polonais avait échoué dans sa mission, et en avait tiré les conséquences.

D'abord, ce contretemps le forçait à adopter la solution qu'il avait rejetée à priori : faire confiance au destin pour la dernière partie de sa mission. Il n'avait pas le choix. Une seconde tentative pour éliminer l'agent de la CIA aurait représenté un risque de sécurité élevé. S'il avait eu de la religion, il aurait prié... Le second problème était Stephan Oswacim. Le tueur polonais représentait désormais un risque. Le lien entre plusieurs éléments de l'opération. Grillé, il n'était plus utilisable, mais devait disparaître le plus vite possible. Nikolaï Zabotine avait été tenté de le liquider tout de suite, sur le parking de la rue Kurska, mais il pouvait y avoir des témoins et c'était vraiment trop près de l'ambassade russe. L'élimination de Stephan Oswacim était déjà programmée depuis le matin, grâce aux anciens *berkut* qui obéissaient au doigt et à l'œil au colonel Gorodnaya, leur ancien chef. Ils avaient ordre de liquider le Polonais le plus vite possible. Os devaient le prendre en charge à partir du rendez-vous de la rue Kurska et le liquider à la première occasion. Stephan Oswacim

n'avait plus aucune utilité.



Stephan Oswacim s'était fait une raison après avoir quitté «Volodymyr». Ce n'était qu'un mauvais moment à passer, ensuite le Russe ferait de nouveau appel à lui. Perdu dans ses pensées, il se retrouva au croisement de Chervonozorianvi Prospekt, sur la file de gauche, bloqué par une voiture qui s'apprêtait à tourner à gauche. Les voitures continuaient à défiler à sa droite, profitant du feu vert. Alors qu'il regardait dans cette direction pour trouver un créneau dans le flot de voitures, il vit passer une Lada blanche avec deux hommes à bord.

Son pouls fit un bond.

L'homme au volant était Bohdan Vokzalna, un des assassins d'Evguena Bogdanov !

En un éclair, Stephan Oswacim comprit : le Russe allait le faire liquider. Dans cette affaire, on ne laissait pas de témoins. Dans son cas, c'était du gâteau. Il ne pouvait évidemment pas se rendre à la police. Ni sortir du pays, sauf à retourner en Pologne clandestinement. Ce qui était extrêmement risqué. Certes, il aurait été tout prêt à continuer à exercer la seule profession qu'il connaissait - tueur -, mais à Kiev, il ne connaissait pas grand monde et, dans ce milieu, on ne recrutait pas par petites annonces...

Il arriva enfin à se dégager et continua, surveillant la chaussée. Cent mètres plus loin, ses derniers doutes furent levés. La Lada blanche attendait, garée en double file. Il la dépassa et elle démarra aussitôt, reprenant sa filature. Stephan Oswacim en avait les mains moites et l'estomac tordu d'angoisse. Ces *berkut* étaient des machines à tuer. Il n'essaya même pas de les semer. À quoi bon ? Ils savaient où il habitait. Pendant qu'il cherchait désespérément une solution qui n'existait pas, son portable sonna.

Son pouls grimpa quand il reconnut la voix de « Volodymyr ».

- Il y a du nouveau, annonça le Russe. J'ai du travail pour vous. Je vous retrouverai à deux heures dans la cathédrale Saint-André, au début de Andreïvski Uzviz.

Il mit fin à la communication sans formule de politesse, à son habitude. Pendant quelques secondes, Stephan Oswacim se sentit à nouveau euphorique, puis la vérité lui dégringola dessus, comme une douche glacée. Bohdan Vokzalna avait dû rendre compte de la difficulté d'une filature dans Kiev, et le Russe avait décidé d'accélérer le processus de liquidation.

Pendant un certain temps, le Polonais conduisit au hasard, comme un canard sans tête. Se disant qu'il lui restait deux heures à vivre. Puis, soudain, il entrevit une porte de sortie. Il s'arrêta pour composer un numéro sur son portable. À la troisième sonnerie, on décrocha.

- Viktoria ?

- *Tak*, fit une voix de femme.

- J'ai eu votre message. Je voudrais vous rencontrer. Aujourd'hui.

- Où ?

- À la cathédrale Saint-André. Deux heures. Si vous connaissez des gens qui s'intéressent à l'affaire Iouchtchenko, prévenez-les. Je connais beaucoup de choses.

Il raccrocha, de nouveau euphorique. Viktoria ne viendrait pas seule au rendez-vous... Par «Volody-myr », le Polonais savait qu'elle avait été en contact avec l'agent de la CIA qu'il avait voulu tuer... Tant qu'à changer de camp, autant le faire jusqu'au bout. Pour se rassurer, Stephan Oswacim se dit qu'après tout, il n'avait tué personne de ses mains à Kiev.

Il imagina la tête de son employeur russe se trouvant nez à nez avec des agents de la CIA et les copains de Viktor Iouchtchenko. On dit parfois que la vengeance est un plat qui se mange froid. Lui allait le déguster brûlant, comme un bon bortsch.

CHAPITRE X

Irina Murray frappa un coup sec à la porte du bureau de Donald Redstone et se rua à l'intérieur sans même attendre qu'il réponde. Le chef de station, plongé dans l'étude d'un dossier, leva la tête, surpris par cette tornade blonde.

- Il a téléphoné ! lança-t-elle. J'ai rendez-vous avec lui. Il me prend bien pour Viktoria Posnyaki.

- *Holy cow !* marmonna l'Américain. *It's wonderful !* Vous avez prévenu M. Linge ?

- Non, pas encore. Je voulais vous le dire d'abord.

Donald Redstone apprécia cette marque de respect, écouta Irina puis sauta sur son portable.

- Venez tout de suite, lança-t-il lorsqu'il eut Malko en ligne. Il y a du nouveau.

Après quoi, il regarda sa montre : midi cinq. Ils avaient deux heures pour s'organiser. Irina, très excitée, ôta son manteau et alluma une cigarette. L'Américain se demanda fugitivement si elle avait déjà couché avec Malko, connu pour ses conquêtes féminines. Ou si c'était encore à l'état de projet. S'il n'avait pas été marié et fidèle, il l'aurait sur-le-champ allongée sur son bureau.

Penchés sur la carte de Kiev, ils examinèrent le lieu du rendez-vous. La cathédrale Saint-André se trouvait sur un petit promontoire dominant le Dniepr, au début de la descente du même nom, dont le trottoir de gauche abritait tous les jours une brocante où on trouvait un peu de tout, des matriochkas aux vieux samovars en cuivre.

- La nef de l'église est toute petite, dit-il. Vous ne pouvez pas le rater. En plus, vous avez un avantage énorme sur lui : il s'attend à voir Viktoria. Cela va nous donner le temps de nous organiser. Sans vous faire prendre de risques.

Irma songeait à sa brève conversation avec Stephan. Elle était certaine qu'il ne venait pas pour la tuer.

- Je n'ai pas l'impression qu'il vienne avec de mauvaises intentions, dit-elle. Plutôt qu'il a envie de changer de camp.

On frappa à la porte et Malko pénétra dans le bureau. Un simple regard en direction d'Irina fit démarrer sa libido au quart de tour ; pourtant, elle semblait bien loin de toute préoccupation sexuelle. Tout

comme Donald Redstone qui le mit au courant du rendez-vous.

- C'est presque trop beau ! soupira Malko. Ce Stephan n'a aucune raison de prendre contact avec Viktoria, sauf pour l'éliminer. À moins qu'Irina n'ait raison : pour une raison que nous ignorons, il veut changer de camp. Peut-être suite à son ratage d'hier soir.

- Comment allons-nous nous organiser ? demanda Donald Redstone. Je peux réquisitionner un jeune *case officer*, mais il n'a pas l'expérience de ce genre de situation. Ou aussi venir moi-même, mais cela peut être embarrassant. Et je ne pourrai pas être armé.

- Je pense que je suffirai à assurer la protection d'Irina, affirma Malko.

- Ce Polonais vous connaît, objecta le chef de station. Vous ne bénéficierez donc pas de l'effet de surprise.

Malko allait répliquer que Stephan connaissait *aussi* Irina lorsqu'un regard éloquent de la jeune femme le dissuada de révéler que le Polonais les avait vus ensemble dans l'ascenseur du *Premier Palace*. Elle ne tenait pas à ce que Donald Redstone soit au courant de son aventure avec Malko.

- Il faudrait peut-être prévenir la *Milicija* et faire arrêter ce type, reprit l'Américain. Après tout, il a essayé de vous tuer. Sans parler de son rôle dans la liquidation de Roman Marchouk.

Malko secoua la tête.

- Mêler la *Milicija* au problème n'avancerait à rien. Je crois, comme Irma, qu'il ne vient pas à ce rendez-vous avec de mauvaises intentions. S'il accepte de parler, il est le seul à pouvoir nous éclairer sur le complot de l'empoisonnement de Viktor Iouchtchenko.

- Je suis prête à courir le risque de cette rencontre, affirma crânement Irina Murray. Je suis certaine que M. Linge me protégera.

Donald Redstone se dit *in petto* qu'elle avait *déjà* couché avec Malko. Avec un petit pincement de regret. C'est dur, parfois, d'être un mari fidèle.

- Dans ce cas, assura Malko, allons là-bas tout de suite et organisons-nous. Je vous tiens au courant.

- Irina, voulez-vous une arme ? proposa l'Américain. La jeune femme sourit.

- Non, je ne saurais pas m'en servir...

* * *

Nikolaï Zabotine avait décidé de ne pas bouger de son bureau de la

journée. Toutes les demi-heures, l'équipe des *berkut* surveillant Stephan Oswacim rendait compte par l'intermédiaire du colonel. Ils avaient l'ordre de ne pas lâcher le Polonais d'une semelle jusqu'au rendez-vous de deux heures, pour éviter qu'il ne se perde dans la nature.

Le rendez-vous fixé à la cathédrale Saint-André allait mettre fin au suspense. Afin d'être sûr de réussir, Nicolai Zabolotne avait fait mobiliser les quatre *berkut*. Stephan Oswacim n'avait aucune chance de leur échapper. Il se dit que son coup de fil avait dû apaiser le Polonais à la dérive. Il avait sûrement très envie de croire son employeur russe.



Irina et Malko descendirent de voiture à l'extrémité de Vozydeskakia, juste à l'entrée d'Andreïvski Uzviz. Piétonnière dans sa seconde partie, la rue aux pavés inégaux descendait en lacets jusqu'au fleuve. Tout le trottoir de gauche était occupé par des dizaines d'échoppes offrant un bric-à-brac folklorique. On trouvait de tout, c'était les puces de Kiev, et il y avait toujours des clients, en dépit du froid.

Juste en face, s'élevait la cathédrale Saint-André, bâtie sur un promontoire dominant la rue auquel on accédait par un imposant escalier. Blanc et bleu, entourée d'une large promenade, l'église avait grande allure avec ses cinq bulbes verts réhaussés de garnitures d'or.

De la promenade, on avait une vue panoramique sur l'est de la ville et le Dniepr. Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling : midi quarante-cinq. Ils avaient largement le temps.

- Viens ! dit-il à Irina Murray.

Ils traversèrent la rue en pente pour aborder l'escalier menant à la basilique. Quelques rares touristes se photographiaient entre eux sur la promenade. Ils pénétrèrent dans la nef. En dépit des proportions extérieures majestueuses de l'église, elle était minuscule ! D'imposants volets de fer attestaient que les temps n'avaient pas toujours été faciles. Quelques *babouchkas* priaient devant des cierges allumés, des touristes s'attardaient devant les icônes du chœur. Cela sentait l'encens et la poussière.

- Voilà ce que je te propose, suggéra Malko. Moi, je vais rester dans la rue, sur l'autre trottoir, mêlé aux badauds qui flânent au marché aux puces. Que le Polonais arrive du bas de la descente ou du haut, il passera devant moi. Je te signalerai aussitôt son arrivée et tu ne seras pas surprise. De toute façon, tu ne seras pas seule dans l'église. Même s'il a de mauvaises intentions, il ne tentera pas de t'agresser à l'intérieur.

- Mais il va me reconnaître immédiatement, objecta Irina. Il m'a vue avec toi dans l'ascenseur.

- Évidemment, reconnut Malko, mais j'arriverai sur ses talons. *Cela*, il ne le sait pas. Tu as peur ?

- Non, j'ai confiance en toi.

- J'aurai le bénéfice de la surprise, continua Malko et je n'hésiterai pas à tirer si je te vois en danger.

- *Karacho* ! On fait comme ça, conclut Irina Murray.

C'était comme s'ils n'avaient jamais fait l'amour

ensemble : des relations purement professionnelles. Ils ressortirent de l'église et la jeune femme proposa :

- Il y a un petit restaurant un peu plus bas : *Za douma Zaytsami*; ce n'est pas mauvais...

- *Davai*, approuva Malko en lui prenant le bras.

* * *

Stephan Oswacim gara sa Skoda en épi à l'entrée de la descente Saint-André. Son poulx avait brutalement grimpé quand il avait aperçu derrière lui la Lada blanche qu'il avait déjà repérée. Elle se gara à quelques places de là. Quatre malabars en émergèrent.

Il en connaissait trois : Bohdan Vokzalna, Sasha Malinowski et Alexandre Hadakov. Les assassins d'Ev-guena et de Roman Marchouk. C'était à eux qu'il avait donné les instructions pour l'élimination de l'homme qui avait empoisonné Viktor Iouchtchenko. Le quatrième devait être leur chef. Sans se presser, ils se dirigèrent eux aussi vers la descente Saint-André. Paniqué, le Polonais se demanda quelles étaient leurs consignes : simplement le surveiller ou l'éliminer ? Brusquement, il eut hâte de se retrouver à l'intérieur de la petite église, comme si le heu sacré avait pu le protéger. Il avait eu le temps de réfléchir pendant qu'il conduisait. Viktoria Posnyaki n'allait sûrement pas venir seule au rendez-vous. Les *berkut* risquaient d'avoir une surprise désagréable s'ils avaient de mauvaises intentions. Il regarda l'heure à sa vieille montre soviétique : deux heures dix. Lorsqu'il pénétra dans la nef, il mit quelques secondes à s'habituer à la pénombre. Il y avait peu de monde. Un groupe de touristes en train de discuter avec un pope, plusieurs *babouchkas* abîmées en prière et une jeune femme, un peu à l'écart, dans un long manteau de cuir noir. Tout de suite, il vit que ce n'était pas Viktoria. Il lui fallut un peu plus de temps pour reconnaître celle avec qui il avait pris l'ascenseur au *Premier Palace*. La compagne de l'agent de la CIA.



- Il vient de pénétrer dans la nef, annonça Malko dans son portable. J'arrive.

Dissimulé derrière les auvents en toile des marchands en plein air, il était invisible de la cathédrale. Stephan le Polonais n'avait pas pu le repérer, mais il ne voulait prendre aucun risque avec Irina.

Au moment où il commençait à traverser, il aperçut sur sa droite deux hommes corpulents, le bonnet noir enfoncé jusqu'aux oreilles, les mains dans les poches de leurs blousons noirs. Son poulx grimpa en flèche : c'étaient ceux qui l'avaient attaqué chez Iouri Bogdanov. Cela changeait tout !

Il comprit instantanément : ils voulaient liquider Viktoria ! Stephan n'était là que pour désigner la victime aux tueurs... Ils étaient déjà en train de monter les marches menant au parvis de la cathédrale. Il se mit à courir, passant son Makarov de sa ceinture à la poche de son manteau.



Stephan Oswacim était encore en train de regarder la jeune femme blonde au long manteau de cuir noir lorsque la porte capitonnée de la cathédrale s'écarta sur deux hommes en bonnet de laine noire. L'un d'entre eux avait un portable collé à l'oreille. Stephan Oswacim les avait aperçus du coin de l'œil. Il se retourna d'un bloc, le cœur dans la gorge. Ils le fixaient comme un cobra regarde un lapin. Celui qui téléphonait rangea son portable et murmura quelques mots à son acolyte.

Ensuite, ils s'avancèrent lentement vers lui. Stephan Oswacim sut instantanément qu'ils venaient de recevoir l'ordre de le tuer. Il s'approcha de la jeune femme au manteau de cuir noir et lui jeta, affolé :

- Qui êtes-vous ?

- Vous le savez bien, lui répondit-elle.

Du coin de l'œil, il voyait les deux hommes approcher. Des types comme ça ne se gênaient pas le moins du monde pour tuer quelqu'un dans une église. Paniqué, il jeta à Irma :

- Vous êtes armée ?

Surprise, Irina secoua négativement la tête. Étonnée de le voir aussi affolé. Par-dessus l'épaule de Stephan, elle guettait la porte de la cathédrale, par où Malko devait la rejoindre.

- Derrière moi, les deux hommes... ils veulent me tuer, souffla Stephan Oswacim. Et vous aussi, sûrement.

Irina sentit ses jambes se dérober sous elle, en découvrant les deux *berkut*. Ils ne ressemblaient pas vraiment à des paroissiens inoffensifs. À côté d'elle, le vieux pope était toujours en grande conversation avec des visiteurs. Ce n'est pas lui qui allait la protéger. Un des deux hommes désignés par Stephan fit un pas vers elle. Brutalement, il la prit par le bras et la projeta contre la paroi en pierre de la nef. Elle vit briller l'acier d'une lame dans la main de l'autre et poussa un hurlement qui fit sursauter tous ceux qui se trouvaient dans l'église. Le second tueur avançait vers elle, massif, terrifiant, son poing serré autour d'un poignard à la courte lame triangulaire. D'un geste vif comme l'éclair, il balaya l'air devant lui, à l'horizontale. Mna eut le réflexe de faire un bond en arrière, renversant un énorme chandelier et ses bougies. Elle tomba à terre, terrifiée, vit le *berkut* se pencher sur elle. Il saisit ses cheveux blonds dans sa main gauche, les réunit en torsade pour lui tirer la tête en arrière. Il allait l'égorger.



Plusieurs choses se passèrent en même temps. Le pope, horrifié, lâcha son auditoire et fonça vers le *berkut*, l'apostrophant d'une voix furieuse, s'accrochant à lui. L'autre n'hésita pas une seconde. De toutes ses forces, il lui planta son poignard dans le sternum et tourna. Irina en profita pour s'éloigner de quelques mètres en rampant. Elle leva les yeux pour apercevoir Malko pénétrant dans la nef, et cria de toute la force de ses poumons :

- Malko !

Celui-ci vit le *berkut* arracher son poignard du ventre du pope, et puis rattraper Irina pour la prendre par les cheveux, lui rejetant la tête en arrière pour l'égorger. Il n'hésita pas une fraction de seconde.

Les deux détonations rapprochées du Makarov firent trembler les vitraux. Frappé en pleine poitrine, le *berkut* plongea en avant, s'effondrant sur Irina Murray. Elle hurla, écrasée sous les cent vingt kilos. Stephan Oswacim, acculé au mur par le second tueur, affolé, profita d'un moment d'inattention de son adversaire pour faire pivoter un des lourds volets de fer qui heurta le *berkut* à l'épaule, le déséquilibrant.

Aussitôt, le Polonais fonça vers la sortie, bousculant une *babouchka*, et dévala l'escalier extérieur. Sa voiture n'était garée qu'à quelques dizaines de mètres. Mais un des quatre hommes lâchés à ses trousses attendait à côté... Il fit demi-tour et dévala à corps perdu la descente Saint-André, avec une seule idée : ne pas mourir tout de suite. Son

cerveau se refusait à penser au-delà de la minute suivante. C'était son seul projet d'avenir : échapper à cette bande de tueurs.

Il se mit à courir comme un fou sur les pavés inégaux, sans même se retourner. Il avait l'impression de voler au-dessus du sol et se dit qu'il ne pourrait plus s'arrêter.

* * *

Malko hésita quelques secondes, pistolet au poing. Deux *babouchkas*, penchées sur le pope, essayaient en vain de le ranimer. Il vit Irina Murray se remettre debout, pâle comme une morte, puis ramasser les affaires tombées de son sac.

Elle n'était plus en danger. Le *berkut*, foudroyé par les deux projectiles de 9 mm, ne bougeait pas plus qu'un bison foudroyé. En anglais, Malko cria à la jeune femme :

- File ! Vite !

Il se précipita lui-même hors de l'église, juste à temps pour voir Stephan le Polonais dévaler la descente Saint-André comme s'il avait le diable à ses trousses. Sautant le parapet dominant la rue, Malko hurla :

- Stephan ! Revenez !

Le Polonais se contenta de zigzaguer et de plonger sur le trottoir occupé par les marchands pour se dissimuler dans la foule des badauds. Il n'avait évidemment aucune raison de faire confiance à un homme qu'il avait essayé d'assassiner la veille, même s'il projetait de changer de camp.

* * *

Stephan Oswacim se retourna pour la vingtième fois. Son ex-cible semblait se rapprocher. Il fallait absolument qu'il prenne un peu d'avance. En bas de la descente Saint-André, il trouverait sûrement une voiture et pourrait le distancer. Il ne pensait pas plus loin. Dans son effort pour gagner du terrain, il fit un écart et bouscula un étal offrant trois vieux samovars en cuivre, qui tombèrent sur la chaussée dans un grand fracas de métal. Poursuivi par les imprécations furieuses du marchand, Stephan Oswacim accéléra encore. Soudain, il vit se dresser devant lui une silhouette énorme. Son cerveau lui disait encore qu'il s'agissait d'un marchand furieux quand il sentit une brûlure atroce dans l'abdomen.

La bouche ouverte, le souffle court, il leva les yeux et vit le quatrième *berkut*. Celui qu'il ne connaissait pas. Il vit le poing qui semblait posé sur son ventre, sans apercevoir la longue lame qui

venait de lui déchirer l'aorte abdominale... De loin, on aurait dit que les deux hommes s'embrassaient. Puis, le *berkut* retira la lame, remit son poignard dans sa botte et Stephan Oswacim, les yeux vitreux, les jambes coupées, s'affaissa à côté d'un des samovars.

Tranquillement, son assassin fit demi-tour et se perdit dans la foule.



Malko passa devant le corps de Stephan Oswacim sans le voir. Ce n'est qu'arrivé presque en bas de la descente Saint-André et ne voyant plus le Polonais qu'il réalisa que celui-ci avait dû se dissimuler au milieu des marchands.

Il remonta et, quelques minutes plus tard, retrouva Stephan le Polonais. Allongé sur le dos, une main crispée sur le ventre, il ne respirait plus. Quelques badauds blasés l'entouraient. Les règlements de comptes étaient fréquents dans ce quartier. On se tuait pour peu de chose. Malko regarda autour de lui, sans apercevoir son assassin. À ce stade, il n'y avait plus qu'à disparaître. Inutile de se faire interpeller par la *Milicija* en possession d'une arme qui avait abattu un homme.

Au moment où il allait s'éloigner, il aperçut un objet rectangulaire noir dans le caniveau, qui avait probablement roulé hors de la poche du mort. Il se baissa d'un geste naturel, le ramassa, le mit dans sa poche et s'éloigna.

La piste Stephan venait de s'effondrer dans le sang, mais il avait peut-être encore un fil à tirer.

CHAPITRE XI

Donald Redstone affichait ouvertement sa réprobation. Il lança à Malko :

- Il s'en est fallu de très peu qu'Irina laisse la vie dans cette affaire, dit-il sévèrement. Vous vous étiez engagé à la protéger...

- C'est ce que j'ai fait, remarqua Malko. Nous n'avions pas prévu l'intervention de ces tueurs.

- Il ne faut pas en vouloir à Malko, assura Irina Murray. Il a fait tout ce qu'il fallait.

L'Américain se mit à compter sur ses doigts, le visage grave. Assise sur une chaise, sans même avoir ôté son manteau de cuir noir, Irina Murray avait encore les traits marqués par ce qu'elle venait de vivre.

- Roman Marchouk, Evguena Bogdanov, Stephan le Polonais, et, s'ils avaient pu, Irina, énuméra Donald Redstone. Sans parler de vous. Ces gens ne reculent devant rien. Et il s'agit seulement de supprimer les traces d'une opération ratée. Cela suppose beaucoup de moyens. Le Polonais n'a eu le temps de rien vous dire ? demanda-t-il à Irina Murray après un silence.

- Non. Il était terrifié. Je me souviendrai toute ma vie de ses yeux.

- Ne le plaiguez pas trop, corrigea l'Américain. Ce type était un tueur...

Un ange s'enfuit, emportant l'oraison funèbre de Stephan Oswacim. Malko bouillait de rage.

- J'aurais dû abattre l'autre tueur et empêcher le Polonais de quitter l'église.

L'Américain eut un sourire désabusé.

- Vous avez sauvé Irina, c'est déjà pas mal. Cette histoire va faire du bruit. J'espère qu'on ne remontera pas jusqu'à nous. Je pense qu'Igor Smeshko va m'appeler demain. En tout cas, nous nous retrouvons dans une impasse. Sauf si Evgueni Tchervanienko arrive à identifier le propriétaire du portable de ce Stephan.

- Je l'ai récupéré à côté de son corps, dit Malko, en sortant l'appareil de sa poche pour le poser sur le bureau du chef de station.

- Comment pouvez-vous être certain que c'est le sien ? demanda aussitôt l'Américain.

- Parce que je l'ai appelé, expliqua Malko. Maintenant, il ne reste

plus qu'à le faire parler.

- On essayera de retrouver le propriétaire grâce au numéro de série, dit l'Américain. Pour le faire parler, il faudrait la coopération de l'opérateur, et, pour le moment, c'est exclu. Bien, c'est assez pour aujourd'hui. À propos, Malko, rendez-moi le Makarov, je vais vous en donner un autre. On ne sait jamais.

Il ouvrit un tiroir et Malko se retrouva avec un Glock tout neuf. Lui aussi avait envie de décrocher. Il croisa le regard d'Irina et sourit.

- Irina, si vous en avez la force, je vous invite à dîner, dans le meilleur restaurant de la ville. Pour oublier ce mauvais moment.

La jeune femme eut un pâle sourire.

- Merci, cela me changera les idées. J'ai eu très peur.

* * *

Nikolai Zabolotnikov n'avait pas vu tomber le jour. D'abord, par l'intermédiaire du colonel Gorodnaya, il avait eu un compte-rendu des événements, et le principal était acquis !

Stephan Oswald ne parlerait pas. L'examen de son corps ne mènerait nulle part : il avait son véritable passeport polonais, ce qui permettrait de l'identifier rapidement comme un criminel en fuite, et les choses s'arrêteraient là. Quant à Bohdan Vokzalna, le *berkut* abattu par l'agent de la CIA, l'examen de sa vie ne mènerait nulle part non plus. Depuis qu'il avait quitté son corps d'origine, il vivait de petits boulots, travaillant soit pour la mafia, soit pour des boîtes de nuit où il servait de videur. Il avait été recruté par son ancien chef, le colonel Gorodnaya, mais il n'en existait aucune trace.

Satisfait, Nikolai Zabolotnikov se remit à son rapport pour Moscou. S'interrompant presque aussitôt. Lorsqu'il avait donné l'ordre de liquider Stephan Oswald, il avait insisté pour qu'on récupère le portable dont il se servait. Il réalisa que le colonel Gorodnaya n'avait pas mentionné ce point dans son compte-rendu et l'appela aussitôt à partir d'un appareil intraçable. La conversation fut brève et l'officier du SBU promit de vérifier. Il rappela Nikolai Zabolotnikov une demi-heure plus tard et dut reconnaître que le *berkut* qui avait poignardé le Polonais avait totalement oublié de récupérer son portable. C'était trop tard pour réparer cette bévue et Nikolai Zabolotnikov dut se faire une raison. Cela n'avait qu'une importance secondaire. Stephan ne l'avait jamais appelé et lui l'avait joint à partir d'un numéro intraçable. Il faudrait que la *Milicija*, si elle avait trouvé l'appareil, se livre à une enquête approfondie pour découvrir, grâce aux relais téléphoniques, que ces appels avaient été donnés de l'ambassade de Russie.

Heureusement, il y avait très peu de risque pour que la *Milicija* se livre à une telle enquête. Ceux qui avaient trouvé ce portable l'avaient probablement volé, purement et simplement.

Nikolai Zabotine regarda le calendrier posé sur son bureau. Encore six jours à tenir. Jusque-là, il avait réussi à garder une longueur d'avance, mais l'arrivée de ce chef de mission de la CIA, dont il connaissait la réputation, l'inquiétait. Il n'avait jamais sous-estimé un adversaire et le contexte politique lui interdisait des méthodes trop directes.

Il chassa ses soucis et se remit à l'écriture de son rapport.

* * *

Irma Murray était de nouveau éblouissante, les cheveux légèrement ondulés, vêtue d'un tailleur noir qui laissait apercevoir par réchancrure de la veste un bustier multicolore offrant ses seins magnifiques comme sur un plateau. Malko fixa la bouche épaisse de la jeune Ukrainienne, presque trop rouge, et leva sa flûte de Champagne.

- *Na sdarovié !* Nous sommes quittes.

- Quittes ? Pourquoi ? demanda-t-elle en souriant.

- Avant-hier, tu m'as involontairement sauvé la vie. Aujourd'hui, c'était mon tour. Et je m'en veux encore de t'avoir fait prendre ce risque.

Il poussa vers elle la boîte de Béluga encore peu entamée. Le maître d'hôtel de *Tsarkoié Selo* avait été étonné lorsqu'il avait demandé une boîte de 500 grammes de caviar. Personne ne peut en manger plus de 150 grammes sans être repu ! Cependant, Malko, ce soir-là, voulait qu'il n'y ait pas de limites psychologiques à leur dégustation. Il prit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé millésimé 1999 et remplit leurs flûtes à nouveau. Une douce musique folklorique ukrainienne berçait la salle, à moitié vide. Le caviar avait un léger arrière-goût de vase car il venait de la Volga, mais Malko se sentait bien.

Mna croisa les jambes et le simple crissement de ses bas envoya une décharge d'adrénaline dans les artères de Malko. Elle mangeait son caviar délicatement, comme un chat, penchée sur la table. Il eut une brusque flambée de désir. Glissant une main sous la table, il la posa sur le genou gainé de nylon noir.

- J'ai envie de toi, dit-il. Irina sourit.

- C'est gentil.

Elle ne dit rien de plus jusqu'à la fin du repas. Lorsqu'ils quittèrent

le *Tsarkoié Selo* sous le regard admiratif de l'Africain du vestiaire, échoué là Dieu sait comment, il restait à peine le tiers de la boîte de caviar et pas une goutte de Taittinger. Dehors, il neigeait. À peine dans le taxi, Malko écarta les pans du manteau de cuir puis remonta la jupe du tailleur. Jusqu'à ce que ses doigts rencontrent la peau nue, au-dessus des bas.

De vrais bas. Irina avait le sens de l'érotisme.

Quand ils sortirent du véhicule, Malko regarda quand même autour de lui. Le Glock fourni par Donald Redstone était glissé dans sa ceinture, une balle dans le canon. À peine furent-ils dans la chambre qu'Irina saisit la crosse du pistolet entre deux doigts et le jeta sur le fauteuil. Ensuite, elle entreprit de déshabiller Malko, elle-même gardant son bustier et sa jupe.

Le ventre en avant, appuyée au mur, elle le laissa s'emparer de ses seins en les faisant sortir du bustier, puis se mit à le masser doucement. Puis elle s'agenouilla pour une interminable fellation. Tandis qu'elle l'engloutissait dans sa bouche, les bras levés comme pour une prière, elle s'occupait activement de ses mamelons. C'est lui qui mit fin à ces préliminaires exquis en l'emmenant jusqu'au lit. Bientôt, elle n'eut plus que ses longs bas retenus par un porte-jarretelles noir. Elle sourit à Malko et dit :

- J'ai tout de suite su que nous ferions l'amour,
lorsque je t'ai vu à l'aéroport.

Lorsqu'il entra en elle, les doigts d'Irina se crispèrent sur les draps. Malko avait tellement refréné son envie toute la soirée qu'il avait un mal fou à se retenir. Soudain, Irina le repoussa avec le même sourire lointain et se retourna, les reins cambrés, dans une pose sans équivoque. Cette fois, dès qu'il la reprit, elle se mit à gémir à chaque coup de reins. Elle tremblait, les doigts crispés sur les draps. Lui prenait son temps, ressortait presque entièrement du ventre d'Irina avant de s'enfoncer à nouveau, s'arrêtait après chaque poussée, fixant cette croupe magnifique, cambrée et pleine.

Bien fiché en elle, il murmura :

- Tu sais ce dont j'ai envie ? Irina Murray eut un rire léger.
- Ne le dis pas, fais-le.

Il se retira doucement et posa son sexe sur l'ouverture de ses reins, profitant pleinement de cette éphémère sensation. Imaginant ce qu'il allait faire quelques secondes plus tard. Puis, il pesa progressivement, de tout son poids, jusqu'à ce que le membre tendu s'enfonce de quelques centimètres dans les reins d'Irina, délicieusement serrés. La jeune femme respirait seulement un peu plus fort. Il stoppa sa

progression mais d'un imperceptible balancement de son bassin, Irina lui fit comprendre qu'elle souhaitait qu'il continue. Peu à peu, il prit entièrement possession d'elle. Il pouvait à peine bouger tant il était comprimé, puis la membrane s'assouplit et il put aller et venir librement. Elle s'était aplatie sous lui et il la forait verticalement, se laissant tomber de tout son poids. Irina commença à bouger sous lui, à gémir, puis à donner de furieux coups de reins pour venir au-devant de lui.

Ils étaient tous les deux en sueur. Malko se déchaîna, ne sachant plus de quelle façon il la prenait. Et puis Irina cria, ses ongles crissèrent sur les draps, et elle gémit.

- Je vais jouir !

C'était trop pour Malko, il explosa au fond de ses reins, écrasé sur elle, puis resta immobile, foudroyé, comblé, le cerveau vidé par le plaisir.

Demain serait un autre jour.

* * *

Donald Redstone tendit à Malko le numéro du jour de *Ukrainia Pravda*. La photo du pope assassiné dans la cathédrale Saint-André barrait toute la page. Celle de son assassin, beaucoup plus petite, avait été reléguée en bas de page. En page 2, il découvrit le cadavre de Stephan, allongé sur le trottoir de la descente Saint-André.

- Il s'appelait Stephan Oswacim, annonça le chef de station de la CIA. Polonais, entré clandestinement en Ukraine. Recherché dans son pays pour au moins un meurtre, soupçonné de plusieurs autres.

- Et ici, à Kiev ?

L'Américain réunit son index et son pouce en un rond presque parfait.

- *Nope ! Zéro*. On ne sait même pas où il habitait. La *Milicija* n'avait jamais entendu parler de lui. On pense qu'il avait été recueilli par des mafieux. Il n'y a aucune mention d'Evguena Bogdanov. Ils semblent ignorer cette partie de son activité. Il n'était pas armé et avait très peu d'argent sur lui.

- Quelqu'un lui avait donc remis le pistolet avec lequel il a tiré sur moi, et l'a repris.

- Bien sûr.

- Et le portable que j'ai trouvé à côté de lui ?

- La mémoire est vide. Il faudrait que Kievstar coopère en nous donnant le listing des numéros reçus. Pour l'instant, c'est hors de

question.

- Je l'ai vu arriver dans une Skoda verte. Où est-elle ?

- Personne n'en parle. Elle doit être toujours au même endroit. Dès qu'il fera nuit, allez y faire un tour, au cas où...

- Et l'homme que j'ai abattu dans l'église ?

- Un *ex-berkut*. Là non plus, rien à se mettre sous la dent. Il habitait seul un taudis, dans l'est de la ville. Ce genre de type peut être utilisé par des tas de gens...

Tout cela n'était pas encourageant.

- On ne parle pas de moi, dans le journal ? demanda-t-il.

- Si, bien sûr. Heureusement, le signalement que Ton donne de vous est plutôt flou... La police pense qu'il s'agit d'un règlement de comptes entre vous.

- Igor Smeshko ne vous pas appelé ?

- Non, mais, finalement, cela ne m'étonne pas. Stephan Oswacim était un criminel polonais en fuite et l'*ex-berkut*, un homme de main. Rien ne les relie à première vue à l'affaire louchtchenko.

- Nous sommes au point mort, conclut Malko. Le Polonais était le dernier fil à tirer pour remonter aux organisateurs du complot contre louchtchenko. Désormais, le calme va revenir. Sauf s'ils ont encore l'intention de tenter quelque chose avant le 26 décembre.

- C'est à *nous* d'essayer de déjouer une éventuelle nouvelle tentative contre Viktor louchtchenko, conclut Donald Redstone. Evgueni Tchervanienko ne s'occupe que de la protection rapprochée, même s'il a des tuyaux de temps en temps.

- Sûrement, admit Malko, mais, à part la voiture de Stephan Oswacim et les numéros qui ont appelé son portable, il n'y a rien, et...

La sonnerie du sien l'interrompit. C'était la voix de baryton d'Evgueni Tchervanienko.

- J'ai vu les journaux, fit-il sans commentaires. Il faudra en parler.

- Cela vous donne une idée ? demanda Malko.

- Pas vraiment, mais il faut qu'on en discute... Je ne vous appelais pas pour cela. Vous êtes absolument certain du numéro de portable que vous m'avez communiqué l'autre jour ?

- Autant qu'on puisse l'être, affirma Malko. Pourquoi ?

- J'ai identifié son propriétaire, annonça l'Ukrainien. C'est inattendu. Si vous venez me voir, je vous mettrai au courant.

Malko coupa la communication, euphorique. Au moment où tout

semblait bouché, il pouvait de nouveau se mettre en campagne.

- Je me rends chez Tchervanienko, lança-t-il à

Donald Redstone. On va peut-être reprendre la piste.

CHAPITRE XII

- Il s'agit d'un des oligarques les plus riches du pays, lié au système Koutchma, expliqua Evgueni Tchervanienko. Il est dans le pétrole, producteur de vodka et importe des téléphones. B s'appelle Igor Baikal. Le portable a été enregistré au nom de sa société de production de vodka, mais à son adresse personnelle, sa datcha d'Osogorki.

Satisfait, le responsable de la sécurité de Viktor Iouchtchenko alluma un cigare. Malko n'en revenait pas. La permanence du candidat de la «révolution orange» était particulièrement calme ce matin là, et il n'avait même pas aperçu la belle Svetlana, la boudeuse du vol de Moscou. La découverte d'Evgueni Tchervanienko ouvrait des horizons.

- Quel pourrait être le lien de cet oligarque avec notre affaire ? demanda-t-il.

- À première vue, je ne vois pas, avoua Tchervanienko. Igor Baikal n'est pas un politique. Il fait du business, c'est tout. Comme c'est l'équipe Koutchma qui est au pouvoir, il marche avec eux. Mais il a donné un peu d'argent à la «révolution orange». Il préserve l'avenir.

- Vous le connaissez ?

- Pas personnellement. Il sort peu. Je sais seulement qu'il est lié à Vladimir Satsyuk, qui est plus ou moins son voisin. Et que ce sera extrêmement difficile d'enquêter sur lui. Il a tout le gouvernement actuel dans sa poche. En plus, c'est un ancien mafieux, qui, en 1993, a fait alliance avec le SBU pour sauver ses affaires. À l'époque, il importait la vodka Smirnoff et possédait des boîtes et des restaurants. Quand le SBU a décidé de s'appropriier les affaires des mafieux, il a eu l'intelligence de traiter avec eux.

- C'est peut-être là qu'il faut chercher, avança Malko. Vous pourriez retrouver ses interlocuteurs d'alors au SBU ?

- Je vais essayer, promit Tchervanienko. Mais cela sera *très* difficile. Il y a plus de dix ans de cela. *Dobre*, je vous laisse.

- Vous avez un numéro de téléphone pour Igor Baikal ?

- Oui, mais il ne répond jamais lui-même. S'il découvre de quoi il s'agit, vous n'arriverez jamais à l'avoir et, si vous insistez, il vous fera liquider.

Encourageant.

Malko pensa soudain à Tatiana, l'assistante de Vladimir Sevchenko, qui devait arriver par le vol d'Athènes au début de l'après-midi.

- Vous pensez que Vladimir Sevchenko connaît Igor Baikal ? demanda-t-il.

Evgueni Tchervanienko éclata de rire.

- Bien sûr ! Mais ils ne se sont pas vus depuis un moment. Demandez-lui quand même.

Malko ressortit perplexe de cette entrevue. Pourquoi un milliardaire abritait-il un petit voyou polonais dans sa datcha ? Qui le lui avait demandé ? S'il répondait à cette question, il pénétrerait au cœur du complot monté pour liquider Viktor Iouchtchenko.

Mais c'était comme plonger dans un marigot grouillant de crocodiles très affamés.

* * *

Noyé dans la foule de l'aérogare de Borystil, Malko guettait la porte coulissante par laquelle les voyageurs quittaient la zone sous douane. Pendant le trajet, il avait beaucoup réfléchi. Plus qu'un combat d'arrière-garde, il avait la sensation qu'il menait une vraie bataille. Son sixième sens lui hurlait en effet que ceux qui avaient tenté d'éliminer Viktor Iouchtchenko de l'élection présidentielle n'avaient pas renoncé.

Tatiana Mikhailova émergea des deux battants de verre dépoli comme une déesse. Drapée dans un manteau de fourrure de coupe très mode, qui tenait du poncho, de l'étole et de la peau de bête de l'époque jurassique... Dessous, elle était moulée dans un cachemire noir et un pantalon de cuir. Les seins étaient toujours aussi aigus et le regard aussi dur. Il s'adoucit lorsqu'elle aperçut Malko et, sous le regard ahuri des badauds, vint se coller à lui, dardant jusqu'au fond de son gosier une langue vive comme celle d'un lézard. Malko eut la sensation de recevoir une décharge de 100000 volts.

- *Dobredin*, dit-elle joyeusement, quand elle eut repris son souffle. Vladimir Ivanovitch m'a chargée de te transmettre toute son amitié. Il regrette de ne pas avoir pu venir.

Son bassin se frottant à celui de Malko s'appliquait activement à la transmission de cette amitié. Il entraîna la Russe avant qu'un milicien ne les arrête pour attentat à la pudeur... En touchant son manteau, il réalisa, à sa douceur, qu'il s'agissait de zibeline... La fourrure la plus chère du monde.

- Ce que tu portes est magnifique, remarqua-t-il. Tu as trouvé ça à Chypre ?

- Non, à Paris, chez Revillon, fit simplement la Russe. Vladimir avait de l'argent là-bas. Je l'ai utilisé.

Malko la guida jusqu'à son taxi loué au *Premier Palace*, une superbe limousine Mercedes 600, et Tatiana s'étala voluptueusement sur les sièges arrière.

- J'ai un message pour toi ! annonça-t-elle. De la part de ton ami.

Malko n'eut pas le temps de demander la teneur du message.

Sans se préoccuper du chauffeur, Tatiana avait posé la tête sur ses cuisses. Elle entreprit immédiatement de déboucler la ceinture Hermès de Malko. En sentant sa langue s'enrouler autour de lui, celui-ci se souvint du surnom donné à Tatiana par Vladimir Sevchenko. Elle n'avait pas perdu la main, si on peut dire. Il explosa dans sa bouche juste avant le grand pont sur le Dniepr et ne put s'empêcher de crier, ce qui provoqua une légère embardée de la lourde Mercedes. Il avait l'impression qu'on venait de lui aspirer la moelle épinière. Le chauffeur, lui, serrait son volant comme pour l'étrangler.

Tatiana se redressa, impassible, et lança :

- *Dobre. Zu rabote* Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Malko laissa ses neurones reprendre leur place tandis qu'elle allumait une cigarette, fière de cette démonstration de son savoir.

Il valait mieux ne pas la présenter à Irina, qui flairerait immédiatement une rude concurrence.

- J'ai besoin de joindre quelqu'un, fit-il. Un certain Igor Baikal. Tu le connais ?

- Non, mais je vais demander à Volodia.

Il lui avait réservé une chambre à côté de la sienne. À peine arrivée au *Premier Palace*, elle appela Chypre sur la ligne personnelle de l'ancien mafieux. Celui-ci tint à parler lui-même à Malko qui réitéra sa demande. Vladimir Sevchenko éclata de son gros rire.

- Igor Baikal ! Bien sûr que je le connais ! Il a gagné

beaucoup d'argent avec la vodka. C'est le plus gros producteur d'Ukraine. À un moment, il a même racheté toutes les boîtes de nuit de Kiev. Les anciens propriétaires ont terminé dans le Dniepr. Il était protégé par Koutchma, mais ce n'est pas un politique. Son grand copain, c'est Oleg Budynok, le chef de l'administration présidentielle. C'est aussi son associé. Qu'est-ce que tu lui veux ? Attention, ce n'est pas un craintif.

- Lui poser une seule question, lui dit Malko. Tu crois que c'est possible ?

- Je vais le joindre. Je te rappelle.

- Tu appelles le 228 8027, dans une heure, annonça Vladimir Sevchenko. Et tu ne communique ce numéro à personne. Quand Igor te donnera rendez-vous, tu y vas seul. Même Tatiana ne peut pas t'accompagner. Il accepte de te voir parce que jadis je lui ai rendu un grand service et qu'il voudrait bien investir à Chypre. Mais fais attention.

- C'est-à-dire ?

- Il s'est engagé à te recevoir. C'est tout. Tu y vas à tes risques et périls.

Malko crut qu'il plaisantait.

- Tu veux dire que...

Vladimir Sevchenko eut un rire assez sinistre.

- Tu sais ce qu'il faisait à un moment ? Il avait dans un entrepôt de grandes cuves de vodka qui vieillissait. Il importait de la Smirnoff et en fabriquait autant clandestinement. Quand il avait un concurrent, il l'invitait à dîner et ensuite ils allaient dans son Jacuzzi, avec des filles toujours superbes. Il le faisait boire, les filles s'occupaient de lui. Quand il était à point, on le balançait dans une cuve. Un jour, la *Milicija*, en vidant une cuve, a trouvé six cadavres conservés dans la vodka... L'affaire a été classée, grâce à Budynok. Voilà. Tu es un grand garçon...

- Merci, fit Malko.

Visiblement, son «contact» réclamait certaines précautions. Laissant Tatiana descendre au fitness club, il fila à l'ambassade américaine. Lorsqu'il annonça au chef de station qu'il avait identifié le protecteur de Stephan Oswacim, l'Américain faillit l'embrasser sur la bouche.

- C'est formidable ! exulta-t-il. On va franchir une sacrée étape.

Quand Malko lui eut décrit le personnage, il fut moins enthousiaste.

- Vous croyez vraiment qu'il faut y aller ?

- C'est la seule chance d'avancer. Pouvez-vous mettre son numéro sur écoutes ?

- Bien sûr, approuva l'Américain, mais cela prendra quelques heures et on ne pourra pas écouter les conversations, simplement enregistrer les numéros appelés et ceux qui appellent.

- C'est déjà pas mal. Igor Baikal n'est pas un simple exécutant. S'il accepte de coopérer, nous remonterons très haut dans le complot.

- Dieu vous entende ! soupira l'Américain. À Langley, on est très

inquiet pour l'avenir de Viktor Iouchtchenko. Ses partisans continuent à occuper le terrain, mais ce calme de l'autre côté ne me dit rien qui vaille. Or, Viktor Ianoukovitch sait qu'il n'a aucune chance de l'emporter le 26 décembre. Je n'arrive pas à croire que Vladimir Poutine lâche la partie si facilement.

- Moi non plus, conclut Malko.

* * *

Nikolaï Zabotine regarda pensivement le portable sécurisé qui le reliait au Kremlin. Certes, il était protégé par un code très sophistiqué procuré par le FSB, mais il se méfiait de la technologie américaine. Si une seule de ses conversations était écoutée, cela pouvait avoir des conséquences incalculables. Pourtant, le coup de fil qu'il venait de recevoir, hélas sur une ligne non protégée, lui confirmait une de ses plus grandes craintes : en dépit de ses efforts pour établir un cordon de sécurité autour de son opération, l'agent de la CIA s'approchait d'un point ultrasensible. Bien sûr, Nikolaï Zabotine avait toute latitude pour prendre les contre-mesures nécessaires, et c'était déjà fait, mais il devait rendre compte à l'homme qui l'avait envoyé à Kiev. Cela devenait un problème *politique*. La mort dans l'âme, il se résolut à composer un numéro qu'il avait appris par cœur. Même si on le criblait, on n'aboutirait qu'à un bureau annexe de l'administration du Kremlin, au nom d'un obscur fonctionnaire qui ignorait même que ce téléphone, dans l'annuaire administratif, se trouvait à son nom.

Lorsqu'il eut son interlocuteur en ligne, il relata avec précision et rapidité les derniers événements. La voix neutre de Rem Tolkatchev conclut simplement :

- Continuez à agir comme vous l'avez fait.

En clair, cela signifiait : continuez à éliminer tous ceux qui se mettent en travers de votre chemin. Il fallait tenir encore cinq jours. Donc sécuriser la dernière phase de son opération, ce qui aurait dû être fait par cet imbécile de Polonais.

* * *

Malko composa avec soin le numéro communiqué par Vladimir Sevchenko. Tatiana était à côté de lui, silencieuse et attentive.

- Tak ?

Une voix d'homme, basse et rauque, comme celle d'un grand fumeur.

- IgorBaikal ?

- Tak.

- Je suis l'ami de Volodia Sevchenko, dit Malko. Je veux vous voir.

Visiblement averti, Igor Baikal n'hésita pas une seconde.

- Une voiture viendra vous chercher dans une heure devant l'hôtel. Venez seul...

Ils avait déjà raccroché.

- Il t'a dit où c'était ? demanda Tatiana.

- Non.

- C'est ennuyeux. Tu as besoin de protection. Je vais m'en occuper, tout de suite.

Ils était déjà cinq heures de l'après-midi. Tatiana sortit de la pièce. Malko descendit prendre un café. L'homme qu'il allait rencontrer connaissait-il l'échelon supérieur du complot ? Accepterait-il de parler ? De donner un seul nom ? Ils y avait des chances que la majorité politique bascule dans les prochaines semaines, donc, il avait tout intérêt à préserver l'avenir...

C'est du moins ce que se dit Malko en prenant l'ascenseur. Une fois de plus, il allait jouer avec le feu. À six heures pile, une Opel beige vint se garer en face de l'entrée du *Premier Palace*. Son conducteur baissa sa glace et demanda :

- *Pin* Malko ?

- *Da*.

- Montez.

Malko prit place à l'avant et le conducteur repartit aussitôt. Du coin de l'œil, il aperçut une voiture décoller du trottoir, derrière eux. Tatiana veillait sur lui. Son véhicule descendit jusqu'en bas de Tarass-Sevchenko, puis tourna à gauche dans Khreschatik, barrée deux cents mètres plus loin par le rassemblement des partisans de Iouchtchenko.

Soudain, le conducteur de la voiture ralentit, donna un coup de volant et monta sur le trottoir de droite ! Il le traversa en biais, fonçant vers une ouverture voûtée, surmontée d'un panneau publicitaire pour un casino. Malko se dit qu'ils auraient pu aller à pied... La voiture, sans souci des passants, s'engouffra à toute vitesse sous la voûte et s'arrêta dessous, bloquant le passage. Le chauffeur se tourna vers Malko et lança :

- Vous descendez !

Malko, interloqué, obéit.

Au-delà de la voûte, il aperçut une petite cour où était garée une Mercedes 600 noire. Un chauffeur en jaillit et ouvrit à Malko la portière arrière, avant de se remettre au volant. L'autre voiture

bloquait toujours le porche. Malko comprit l'astuce. De l'autre côté de la voûte, il y avait une rue parallèle à Khreschatik, qui permettait de s'éloigner du centre. Il tapa contre la vitre blindée. Un claquement sec lui apprit que les quatre portières venaient de se verrouiller.

Il se retourna : pas de Tatiana.

Le chauffeur avait levé la glace de séparation. Malko en profita pour prendre son portable et appeler Donald Redstone. Pas de réseau. À la quatrième tentative, il comprit : le chauffeur avait activé un champ magnétique qui empêchait de téléphoner. Personne ne savait où il se rendait et il ne pouvait joindre personne. Ou Igor Baikal était un homme extrêmement prudent, ou il avait de mauvaises intentions à son égard.

* * *

La Mercedes 600 avait franchi le pont Pivdenny, le plus au sud sur le Dniepr. Arrivé dans Mykoly-Bazhana Pro-pekt, le chauffeur tourna à droite, entrant dans une zone industrielle sinistre et s'enfonçant ensuite sur une route rectiligne et déserte, filant vers le sud. Malko aperçut un panneau : Sadova Boulvar. La zone industrielle disparut, faisant place à des datchas essaimées dans un paysage pouilleux, de part et d'autre de la route, entrecoupées de terrains vagues. Cela n'avait rien de luxueux, plutôt des pavillons. Pas un commerçant ! Il réalisa qu'il se trouvait pourtant à Osogorki, là où tous les oligarques de Kiev possédaient une datcha. Ce n'était pas le luxe moscovite. Les maisons étaient affreuses, souvent inachevées. Il se retourna : personne ne les suivait. Tatiana avait bel et bien été semée. La voiture ralentit. Ils longeaient un haut mur fait de plaques de béton accrochées les unes aux autres, surmontées par endroit d'une caméra. Puis la Mercedes 600 s'arrêta devant un portail métallique bleu, encadré par deux caméras. Le chauffeur donna deux coups de klaxon légers et le portail s'ouvrit en coulissant.

Malko aperçut une cour où plusieurs voitures étaient garées et différents bâtiments sans grâce, évoquant plus un camp de concentration que le palais de Versailles. Quelqu'un ouvrit sa portière, il émergea de la Mercedes face à deux malabars en noir, le crâne rasé.

L'un d'eux s'approcha avec un sourire froid.

- Pajolsk.

Rapidement, il tâta Malko, trouva immédiatement le Glock et le prit, sans commentaire. Malko suivit ensuite les deux hommes jusqu'à un second bâtiment en rotonde. On le fit entrer dans un petit salon désert, meublé en faux Louis XV dégoulinant de dorures, au sol recouvert de tapis caucasiens. Un grand lustre, dont plusieurs

ampoules étaient grillées, jetait une lumière glauque. Le silence était absolu. Soudain, une porte s'ouvrit sur ce qui ressemblait à un ours. Un homme drapé dans un peignoir de bain, mesurant près de deux mètres, les yeux charbonneux, les mains et les mollets extraordinairement poilus, s'avança vers Malko et le serra contre lui, à l'étouffer.

- *Dobredin !* Quelle joie de recevoir un ami de Volodia ! Comment va-t-il ?

Les deux hommes qui avaient accueilli Malko s'éclipsèrent après avoir posé son Glock sur une commode, la chargeur à côté.

Pendant quelques minutes, ils chantèrent les louanges du mafieux ukrainien. Puis son hôte l'entraîna dans une autre pièce, qui ressemblait à un salon oriental. Des divans et des coussins partout, avec quelques tables basses en cuivre repoussé, un éclairage très doux et, au fond, un magnifique Jacuzzi où s'ébattaient deux femmes dont on ne voyait que les cheveux blonds.

Ils s'arrêtèrent devant une table chargée de bouteilles diverses, du whisky Defender, de la Stolychnaya Stan-darte, du Taittinger Comtes de Champagne, dont plusieurs bouteilles refroidissaient dans une immense vasque remplie de glaçons. Igor Baikal prit une des bouteilles de Taittinger, la déboucha avec ses dents, et hurla en direction du Jacuzzi :

- Ioulia ! Alyona !

Les deux filles émergèrent du Jacuzzi, en maillot de bain, et nouèrent des serviettes à leur taille, avant d'accourir. Mêmes yeux bleus, même visage à la fois sensuel et inexpressif, même corps parfait. Igor Baikal fronça les sourcils, désignant le haut de leur maillot.

- Enlevez ça !

Elle obéirent, avec un ensemble touchant, et Igor Baikal soupesa un des seins de celle qui était la plus proche.

- Ce sont mes masseuses, expliqua-t-il. Elles vont te masser aussi, si tu aimes.

Elles glissèrent à Malko un regard soumis, promettant beaucoup plus qu'un massage. Ils levèrent leur flûte de Champagne et trinquèrent. D'abord à l'amitié, puis à Vladimir Sevchenko, puis à l'Ukraine, enfin à l'Autriche. La seconde bouteille de Taittinger Comtes de Champagne était déjà bien entamée quand Igor Baikal reposa son verre et lança, adoptant le tutoiement fréquent en Russie :

- Je ne vais pas recevoir un ami de Volodia entre deux portes. Mets un peignoir comme moi, tu seras plus à l'aise. Alyona va te montrer.

Alyona, celle qui avait la plus grosse poitrine, même pas siliconée, le mena jusqu'à un dressing aux parois de bois et tint elle-même à lui ôter ses vêtements, l'effleurant souvent de ses doigts fuselés. Lorsqu'il eut enfilé un épais peignoir de bain aux initiales d'Igor Baikal, elle se planta en face de lui, offrant silencieusement une prestation supplémentaire, puis, comme il ne réagissait pas, ils regagnèrent le salon.

À demi allongé sur un divan, Igor Baikal puisait dans une boîte de caviar à l'aide d'un biscuit, tout en flattant la croupe de Ioulia. Il avait ôté son peignoir, ne gardant qu'un caleçon rayé jaune et bleu, visiblement en soie. Torse nu, il ressemblait à un gorille : une forêt de poils. De nouveau, il leva son verre.

- Na sdarovié !

Attentive, Alyona tendit un biscuit surmonté d'une petite montagne de caviar à Malko, le frôlant de la masse tiède d'un sein. La bouche pleine, Igor Baikal précisa :

- Mon caviar vient d'Iran ! Celui de Russie sent la vase ou il est dangereux.

- Effectivement, il est bien meilleur que celui que j'ai déjà mangé à Kiev, reconnu Malko.

Ils se goinfrèrent de caviar pendant un moment, arrosé tantôt de Stolychnaya, tantôt de Taittinger. Quand elle pensait qu'on ne la regardait pas, Ioulia glissait une main aventureuse dans le caleçon de soie, récompensée d'un grognement heureux de son maître. Alyona, installée aux pieds de Malko, se contentait, pour le moment, de le nourrir. Ce n'était pas une ambiance de travail et Malko dut faire un sérieux effort de volonté pour dire à Igor Baikal :

- Volodia m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider.

- Si c'est possible, avec plaisir, confirma l'Ukrainien, dont le caleçon commençait à se tendre sous les doigts de fée de Ioulia.

- *Dobre*, fit Malko, je sais que vous avez récemment hébergé un Polonais, Stephan Oswacim. Je voudrais savoir pourquoi.

Igor Baikal ne broncha pas, termina son caviar et laissa tomber :

- Parce qu'un vieil ami me l'a demandé.

Le poulx de Malko commença à s'emballer. Jamais il n'aurait pensé que ce serait aussi facile... Encouragé, il continua :

- Pouvez-vous me dire qui est cet ami ?

- Bien sûr. C'est Oleg Budynok. Maintenant, il travaille à la présidence et jadis, il m'a rendu de grands services.

Malko en avait le souffle coupé. Les yeux plissés sous ses énormes sourcils, Igor Baikal le fixait en paraissant s'amuser beaucoup. Malko repensa soudain à ce que lui avait dit Vladimir Sevchenko et comprit pourquoi Igor Baikal lui avait parlé avec autant de candeur.

Il n'était pas prévu qu'il ressorte vivant de cette datcha.

CHAPITRE XIII

Igor Baikal se leva avec la lourdeur d'un pachyderme et se dirigea vers le Jacuzzi, enlaçant la taille de Ioulia. Comme si la question de Malko n'avait eu aucune importance. Alyona lança un regard humide à Malko et proposa :

- On y va aussi ?

Elle emporta une bouteille de Taittinger entamée et deux flûtes, plongeant la première dans l'eau bouillonnante. Les yeux clos, Igor Baikal se laissait masser par Ioulia. L'eau délicieusement chaude et les bulles de Champagne firent oublier pendant quelques instants à Malko sa situation précaire. Il se demandait comment son hôte allait procéder pour l'éliminer alors que la présence des deux « masseuses » lui apportait une sécurité provisoire. Il réfléchissait à la façon de se sortir de ce piège. Les deux gorilles qui l'avaient accueilli veillaient sûrement à l'extérieur et l'apparente décontraction d'Igor Baikal ne devait pas faire illusion. Il avait préparé son coup et s'amusait aux dépens de Malko. Et Tatiana était Dieu sait où... Un éclat de rire lui fit rouvrir les yeux. Dans un exercice de plongée sous-marine très réussi, Ioulia avait fourré son museau dans le caleçon de soie de l'Ukrainien qui trouvait cela très drôle. Malko but machinalement la flûte de Taittinger que lui tendait Alyona. Entre la chaleur et le Champagne, il avait du mal à prendre conscience de sa situation réelle. Un peu comme les gens qui s'ouvrent les veines dans un bain très chaud et se laissent mourir sans souffrance, et presque sans s'en rendre compte. La grosse voix d'Igor Baikal le fit sursauter.

- Tu n'as pas d'autres questions à me poser ? demanda-t-il d'un ton plein de sollicitude.

Malko parvint à esquisser un sourire, le tutoyant à son tour.

- Non, j'ai appris l'essentiel. Et j'ai passé un très bon moment ici. À propos, ton chauffeur pourra me raccompagner en ville, tout à l'heure, quand nous aurons terminé cet excellent caviar iranien ?

Au regard que lui lança Igor Baikal, Malko sentit qu'il l'avait surpris, mais l'autre se reprit très vite, lançant aux deux filles d'un ton brutal :

- *Dobre !* Nous avons à parler. Maintenant, vous filez.

Elles ne se le firent pas dire deux fois, sautant littéralement hors du Jacuzzi et disparaissant de la pièce.

Dès qu'ils furent seuls, Igor Baikal s'ébroua et lança à Malko sur un

ton presque badin :

- On va finir caviar, Champagne, vodka et après...

Il eut un geste ample qui pouvait signifier n'importe quoi. Malko chercha son regard.

- Et après, quoi, Igor ? L'Ukrainien se renfroigna.

- *Ne pizdi !* Tu le sais très bien.

- Tu me tues ?

- Disons que tu ne reviens pas en ville, laisse tomber Igor Baikal.

Les bras appuyés sur le rebord du Jacuzzi, le torse velu à moitié hors de l'eau, il observait Malko, sûr de lui.

- Igor, répliqua Malko. Tu sais bien *qui* je suis et pour *qui* je travaille.

- Ameriki...

- Exact, confirma Malko. Leur représentant à Kiev sait que j'avais rendez-vous ici avec toi. Si je ne reviens pas, cela risque de faire des vagues, de *grosses* vagues...

Igor Baikal balaya les vagues d'un geste négligent, avec un sourire carnassier.

- *Nitchevo !* Personne ne sait que tu es ici. Parce que personne n'a pu te suivre. Et, s'il y avait un problème, mes amis arrangeront ça. Ils sont au pouvoir pour encore longtemps.

Visiblement, il ne croyait pas à la victoire de Viktor Iouchtchenko.

Malko se demanda si c'était du bluff ou s'il possédait des informations précises. Il essayait de ne pas se laisser déconcentrer par ce bavardage presque amical qui masquait une réalité qui l'était beaucoup moins. Igor Baikal l'avait attiré dans un piège pour se débarrasser de lui, et pas pour lui donner une information. Il adopta pourtant le même ton léger pour remarquer :

- Même si tes amis demeurent au pouvoir et te protègent, l'organisation à laquelle j'appartiens ne laissera pas passer ma disparition sans réagir. George W. Bush vient d'être réélu et tu sais qu'ils ont réévalué leurs méthodes. Ils ne sont plus aussi légalistes. Tu peux très bien sortir de chez toi un jour, te rendre à un rendez-vous et te retrouver à Guantanamo pour une très longue période.

La menace ne sembla pas impressionner l'Ukrainien, car il avala un énorme tas de caviar étalé sur un biscuit, puis une lampée de « Standarte », avant de répondre.

- Je donne tous mes rendez-vous importants ici, précisa-t-il, et ici je

ne crains rien. En plus, contrairement à notre ami commun Volodia, je ne sors jamais d'Ukraine. Et, en Ukraine, personne ne me touchera, pas même les *Ameriki*. Sais-tu que, lors de sa dernière visite, j'ai eu l'honneur de partager le dîner de Vladimir Vladimirovitch Poutine ? Sais-tu que le général Ratko Mladic est recherché par les *Ameriki* depuis *huit* ans ? Que ce fou de Bin Laden leur échappe depuis *neuf* ans ? *Dobre*, je ne suis pas inquiet.

Il fallait des nerfs d'acier pour ne pas se laisser aller au découragement, après un tel discours. Malko devait gagner du temps. Tant qu'il ne serait pas en train de macérer au fond d'une cuve de vodka, il y avait de l'espoir. Levant son verre, il lança à Igor Baikal, avec défi :

- *Na sdarovié !* À Volodia, qui nous a permis de nous rencontrer.

L'Ukrainien parut apprécier ce trait d'humour noir et éclata d'un rire énorme.

- Bravo ! lança-t-il. Tu es bien l'ami de Volodia.

Sûr de lui, l'homme qui avait décidé de tuer Malko semblait ravi de ce jeu du chat et de la souris. Malko se reversa du Champagne : il fallait *quand même* faire taire l'angoisse de la mort.

- Igor, demanda-t-il, pourquoi un homme comme toi s'est-il mêlé de cette histoire ? Tu sais bien que Stephan Oswacim est un tueur minable, un type sans intérêt.

L'Ukrainien déplissa un peu les yeux, et répondit :

- Je m'en fous. Moi, quand un ami me demande un service, je le fais. Regarde, Volodia m'a dit de te recevoir, je te reçois comme un prince : ma meilleure vodka, mon meilleur Champagne, mon meilleur caviar, et si tu avais eu envie de la belle petite colombe d'Alyona, elle t'aurait sucé. Tu l'aurais baisée ou enculée...

Décidément, il persistait dans l'humour noir... Il continua :

- Tu vois, tu aurais pu mourir avant même de toucher le sol de cette pièce. Mais je respecte Volodia. Cela n'aurait pas été convenable.

- Mais tu vas quand même me tuer, objecta Malko. L'Ukrainien eut un geste désabusé.

- *Da*. Parce qu'un *autre* ami me l'a demandé. Un ami très puissant à qui je ne peux pas dire non. J'ignore pourquoi il t'en veut. C'est son problème... Allons, ne parlons plus de cela. Profitons de la vie.

Aux Olympiades de l'humour noir, il aurait eu la médaille d'or. Malko se demanda un instant s'il n'allait pas l'assommer d'un coup de bouteille et tenter de s'enfuir.. Mais Igor Baikal qui, comme les chats, sentait le danger, laissa tomber :

- *Dobre*. J'ai un dîner ce soir. On finit la bouteille et on fait ce qu'il faut faire.

Cette fois, son ton n'était plus du tout badin... Malko se dit qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. Igor Baikal s'ébroua et se mit debout dans le Jacuzzi, avant d'en sortir. Puis d'appuyer sur un bouton, stoppant les jets d'eau chaude. Ensuite, il se retourna vers Malko et dit d'une voix égale :

- Davai.

* * *

Les dents serrées, Tatiana Mikhailova remontait lentement le boulevard Sadova qui filait, rectiligne, à travers Osogorki. C'était dans cette zone que tous les oligarques avaient fait construire leur datcha. Seulement, il y en avait des dizaines, entourées de hauts murs coupés de portails protégés par des projecteurs et des caméras. Aucun nom, même pas d'interphone et pas d'entrée pour les piétons. D'ailleurs, Tatiana n'en avait pas aperçu un seul. Sur des kilomètres, c'était le même paysage. Après s'être fait semer par la voiture venue chercher Malko, la jeune Russe avait réagi vite : si cela se déroulait de cette façon, c'est que Malko était en danger. Elle avait appelé Vladimir Sevchenko, lui expliquant la situation. Celui-ci l'avait aussitôt envoyée au bureau qu'il avait conservé dans une aile de l'hôtel *Ukrainia*. Tatiana en était ressortie avec une valise contenant de quoi se défendre et la clef d'une Mercedes SLK garée dans le parking de l'hôtel.

Il lui avait ensuite fallu une dizaine de coups de fil pour apprendre qu'Igor Baikal possédait une datcha quelque part dans Osogorki, boulevard Sadova.

Sans plus de précision.

Après avoir parcouru des kilomètres sans arriver à repérer la datcha d'Igor Baikal parmi les propriétés qui se ressemblaient toutes, elle atteignit l'extrémité sud du boulevard Sadova. Elle allait faire demi-tour lorsqu'elle aperçut une petite lumière, premier signe de vie depuis le début de son périple. Un *produkti* ' un peu en retrait de la route. Tatiana se gara devant et pénétra dans la minuscule boutique. Le vieil homme, l'air grognon, coiffé d'une vieille casquette de cuir, qui se tenait derrière le comptoir, jeta un regard admiratif à la zibeline de Revillon.

- *Dobrevece* ! lança Tatiana. Je suis attendue chez Igor Baikal, mais je n'arrive pas à trouver sa datcha. Tu peux me dire où elle se trouve ?

Le regard du vieux devint méfiant.

- Tu n'as pas son téléphone ?

- Niet.

Il prit devant lui un cahier et commença à le feuilleter, tout en marmonnant :

- Attends, petite colombe ! Je l'ai là, quelque part, c'est moi qui lui livre tous ses légumes. Ils vont venir te chercher. Ah, voilà !

Ils posait la main sur son téléphone quand Tatiana lui ordonna d'une voix calme :

- Ne téléphone pas ! Dis-moi seulement où se trouve la datcha.

Le vieux à la casquette arrêta son geste, examinant sa visiteuse. Les mains dans la poche de sa veste de fourrure, Tatiana, posant sur le comptoir un billet de 50 hrivnas, insista avec un sourire :

- Dis-moi *seulement* où est la datcha. J'irai toute seule.

L'épicier regarda le billet, étendit la main puis s'arrêta.

- Il ne faudra pas lui dire que c'est moi qui te l'ai dit, supplia-t-il d'une voix effrayée. U n'aime pas les gens indiscrets.

- Je ne lui dirai rien ! promit Tatiana.

L'épicier ramassa le billet et lança, très vite, comme s'il révélait un secret d'État :

- C'est au numéro 123-127 sur Sadova, à cinq kilomètres d'ici. Sur la droite quand tu vas vers le nord. Un portail bleu. Puisque tu es attendue, donne deux coups de klaxon quand tu es devant. C'est le signal pour se faire ouvrir, ce que je fais quand je vais livrer.

- *Spasiba* ! remercia Tatiana en sortant de la boutique.

En quelques enjambées, elle eut rejoint la SLK et allait se mettre au volant, quand, prise d'un soudain pressentiment, elle revint sur ses pas.

A travers la vitre de la porte de l'épicerie, elle aperçut alors le vieil homme, le téléphone dans une main, qui composait soigneusement un numéro de l'autre. Il n'eut pas le temps de finir. Tatiana se rua à l'intérieur, arrachant un pistolet de la poche de sa zibeline. Le bras tendu, elle visa la tête de l'épicier et appuya sur la détente au moment où il levait les yeux. La balle pénétra juste au-dessous de l'œil gauche. Pendant une fraction de seconde, il demeura figé, puis ses doigts lâchèrent le téléphone et il s'effondra derrière son comptoir.

Tatiana Mikhailova se pencha et, presque à bout touchant, lui tira encore une balle dans la tête.

Elle regagna ensuite la SLK, se bénissant d'avoir anticipé le geste de

ce stupide boutiquier. Pour se faire bien voir d'Igor Baikal, il venait, bêtement, de perdre la vie. Tatiana ne regrettait pas son geste. Son unique chance de venir au secours de Malko, s'il était encore temps, était déjouer sur la surprise. Prévenu de son arrivée, Igor Baikal ne lui aurait laissé aucune chance. Elle n'aurait même pas pu entrer dans la datcha.

Elle fit demi-tour et remonta lentement le boulevard Sadova jusqu'à ce que ses phares éclairent le panneau bleu planté sur le bas-côté de la voie indiquant «N° 123-127». Dix mètres plus loin, un portail de la même couleur, inséré entre deux murs faits de grandes plaques de béton, n'attirait pas spécialement le regard. Deux caméras installées de part et d'autre sur des pylônes fixés au mur permettaient de voir qui se présentait.

Tatiana ne ralentit même pas, continuant en direction de Kiev. Deux kilomètres plus loin, elle fit demi-tour et reprit le boulevard Sadova vers le sud. Lorsqu'elle s'arrêterait devant la datcha d'Igor Baikal, elle serait forcément observée par les caméras. Il était donc plus prudent de paraître arriver de Kiev.

Quelques minutes plus tard, ses phares éclairèrent le portail bleu. Elle ralentit, stoppa en face et donna deux coups d'avertisseur. Prête à passer la marche arrière. Si on ne lui ouvrait pas le portail, elle essaierait de l'enfoncer. Elle n'avait pas le temps d'aller chercher du secours à Kiev.

Tatiana commença à compter. À six, le portail se mit à coulisser silencieusement. Elle dut se forcer pour entrer lentement dans la propriété et se garer à côté de plusieurs autres voitures, apercevant sur sa gauche une guérite vitrée où se trouvait sûrement le garde qui lui avait ouvert. Il sortit sans se presser et l'interpella.

- Comment vous appelez-vous ?

Tatiana s'avança vers lui.

- Tatiana Mikhailova, fit-elle. Conduisez-moi chez Igor Baikal.

- Je dois le prévenir d'abord, répondit le vigile.

Il était en train de retourner vers sa guérite lorsqu'elle appuya l'extrémité du canon du pistolet dans son dos.

- Je vais lui faire la surprise, annonça-t-elle. Conduisez-moi là où il se trouve.

* * *

- Anatoly ! Niko ! *Za rabote !*

Deux malabars venaient d'apparaître à l'entrée de la pièce où se

trouvaient Malko et son hôte. Toujours enveloppé dans son peignoir de bain, Igor Baikal ne souriait plus.

Malko, à son tour, était sorti du Jacuzzi et, machinalement, avait enfilé son peignoir. Il se sentait froid comme un bloc de granit, lucide, avec juste une pointe de panique viscérale qu'il espérait bien maîtriser jusqu'à la dernière seconde. Igor Baikal n'avait pas précisé la façon dont il comptait se débarrasser de lui, mais la méthode décrite par Vladimir Sevchenko paraissait vraisemblable. On allait le noyer dans une cuve de vodka. Pour lui qui appréciait tant ce breuvage, c'était l'ironie du sort... Des milliers de pensées se télescopaient dans sa tête. Il essayait de se dire qu'il avait eu une belle vie et qu'il y a une fin à tout, sans s'en convaincre lui-même. Les deux malabars s'avancèrent vers lui.

- *Do svidania*, lança Igor Baikal. Je dirai à Volodia que tu aurais fait un bon cosaque.

La voix était lasse, indifférente. De son pas lourd, il s'éloigna vers la porte donnant sur le couloir, après avoir adressé un signe aux deux exécuteurs.

Pendant quelques secondes, Malko demeura figé, cherchant désespérément un moyen d'échapper à son sort.

En vain.

Anatoly et Niko l'encadrèrent et le saisirent chacun par un poignet, lui tordant les bras en arrière, puis les levant vers le ciel, une façon de procéder enseignée au KGB et dans les Services associés, connue sous le nom de la position «en ailes de poulet». Courbé en deux, le visage tourné vers le sol, Malko faillit s'évanouir sous la douleur qui broyait les muscles de ses épaules.

Les deux hommes qui l'encadraient n'étaient pas de simples hommes de main : ils avaient suivi une formation spécialisée dans un des innombrables services inféodés au KGB. Il parvint à reprendre son souffle et à se redresser un peu, au prix d'un effort surhumain. Ses deux agresseurs l'entraînèrent dans un couloir glacial qui lui parut interminable, jusqu'à une porte de fer peinte en vert. L'un des deux hommes l'ouvrit d'un coup de pied, poussant Malko à l'intérieur.

Il découvrit alors une immense salle de cent mètres de long, éclairée par des projecteurs fixés aux poutrelles du plafond. D'énormes cuves qui devaient contenir près de 10000 litres de liquide étaient alignées le long du mur de gauche, reliées entre elles par des entrelacs de tuyaux. Des rigoles en zinc couraient tout autour. Les deux hommes le traînèrent jusqu'à la troisième cuve, et lui rabaissèrent les bras, sans toutefois lâcher ses poignets. Malko put lire un panneau fixé à la paroi

de la cuve. Il s'agissait de vodka entrée le 14 février 2004, et la cuve contenait 9 800 litres.

Une échelle métallique permettait d'atteindre le haut de la cuve.

- Allez, enlève ça ! lança Anatoly.

Il tira violemment sur le col du peignoir de bain de Malko et, en un clin d'oeil, celui-ci se retrouva en slip. Le second bourreau lui lança alors :

- Ou tu montes l'échelle et cela se passera gentiment, ou on t'assomme.

Il avait sorti un gros pistolet automatique qu'il tenait par le canon. Mû par l'instinct de conservation, Malko se dit que quelques secondes de vie, c'était toujours bon à prendre. Il grelottait, la température n'excédant pas quelques degrés au-dessus de zéro. Il empoigna les montants de l'échelle et commença à s'élever le long de la cuve.

- *Dobre !* grommela Anatoly, prêt à monter derrière lui.

Malko se trouvait à peu près à mi-chemin lorsqu'une porte claqua violemment. Il se retourna et ce qu'il vit fit monter son pouls à 200 en une fraction de seconde.

Igor Baikal venait de pénétrer dans la pièce, marchant à reculons !

L'explication de cette étrange attitude était simple : Tatiana Mikhailova, le bras tendu, appuyait sur son front le canon d'un pistolet automatique, le forçant à reculer sans cesse.

* * *

Igor Baikal ravalait sa fureur, impuissant. Il s'était trouvé nez à nez avec Tatiana Mikhailova dans le couloir menant à sa chambre. Sans possibilité de lui échapper. Le chien extérieur relevé de l'arme et le regard glacial de la ravissante Russe n'incitaient pas à la contestation. Le cerveau en capilotade, il n'arrivait pas à comprendre comment elle était parvenue à pénétrer dans sa datcha...

Du coin de l'œil, il photographia la scène et retint un soupir de soulagement. Son «invité» était encore vivant ! Dans le cas contraire, il était certain que la femme qui le menaçait lui aurait fait exploser le crâne sur-le-champ. Pendant quelques secondes, personne ne bougea. Malko, accroché à l'échelle, les deux gardes du corps et l'étrange couple Igor Baikal-Tatiana, figés dans un ballet immobile. Puis la Russe lança sèchement :

- Dis à ces types de s'écarter et de s'allonger sur le ventre. *Bistro.*

D'une voix acre, Igor Baikal lança à la cantonade :

- Anatoly ! Niko ! Faites ce qu'elle dit.

Docilement, les deux hommes s'écartèrent de Malko

et allèrent s'allonger par terre. Malko redescendit l'échelle, remit son peignoir de bain et rejoignit Tatiana, qui pressait toujours le canon du pistolet contre le front d'Igor Baikal. Malko vit l'index de la Russe se crispier sur la détente de l'arme.

- Attends ! lança-t-il.

Tatiana tourna légèrement la tête vers lui.

- Tu veux le faire toi-même ?

Igor Baikal attendait, comme vissé au sol, livide, tétanisé.

- Non, dit Malko, on va seulement repartir.

Une lueur d'incompréhension passa dans les prunelles de Tatiana, mais elle ne discuta pas.

- Karacho.

Elle se déplaça, tournant autour d'Igor Baikal, et pointa le canon du pistolet contre sa nuque. Une très légère pression et l'Ukrainien se mit en marche comme un automate bien réglé. Allongés sur le sol, Anatoly et Niko n'osaient pas bouger une oreille, pour ne pas provoquer la mort de leur patron. Malko, arrivé dans le salon au Jacuzzi, se rhabilla prestement sous le regard noir d'Igor Baikal et récupéra le Glock dont il remit en place le chargeur. Il s'approcha ensuite de l'Ukrainien. Bizarrement, il n'éprouvait même pas de haine à son égard, alors qu'il aurait pu le forcer à plonger dans la cuve de vodka ou, simplement, lui tirer une balle dans la tête. Mais il n'en avait aucune envie.

- Igor, dit-il, continuant à le tutoyer, je te remercie

de ton accueil. Tu m'as donné l'information que je cherchais, et un excellent caviar. Igor Baikal lui jeta un regard en coin, incrédule.

- *Ne pizdi !* Tire-moi une balle dans la tête et cesse de jouer.

Visiblement, il ne croyait pas une seconde que Malko allait l'épargner. Bien campé sur ses grosses jambes, les épaules un peu tassées, mais la voix claire et le regard assuré, il attendait la mort.

- *Davai !* conclut Malko. Raccompagne-nous.

Docilement, l'Ukrainien se mit en route vers l'entrée de la datcha, Malko fermant cette fois la marche. Lorsqu'ils débouchèrent sur le parking, il aperçut un homme debout à côté de la guérite vitrée d'où on commandait l'ouverture du portail.

- Ouvre-leur, lui jeta Igor Baikal.

Le vigile fila dans la guérite et, quelques secondes plus tard, le

portail commença à coulisser silencieusement sur ses rails. Malko se mit au volant de la SLK et Tatiana le rejoignit, braquant toujours son arme sur Igor Baikal. Même installée dans la voiture, par la glace ouverte, elle continua à le menacer. Malko sortit en marche arrière. Igor Baikal, les mains dans les poches de son peignoir de bain, les regarda disparaître, impassible.



Ce n'est que plusieurs centaines de mètres plus loin que le cerveau de Malko recommença de fonctionner normalement. Il baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling. Presque neuf heures du soir. Il se sentait vidé.

- Comment es-tu parvenue à entrer ? demanda-t-il à Tatiana.

Elle le lui expliqua.

- Je dirai à Volodia que tu es formidable, dit-il, impressionné par l'audace de la jeune femme.

Enfin, il commençait à se dénouer.

Igor Baikal avait dû se ruer sur le téléphone dès son départ. Il allait avoir du mal à expliquer à Oleg Budy-nok pourquoi il avait livré son nom à la CIA. Il fallait à présent situer ce nouveau venu dans le complot contre Viktor Iouchtchenko.

Grâce aux écoutes mises en place par Donald Red-stone, il espérait obtenir l'identité de celui qui avait ordonné son meurtre. Bien qu'il se sente vidé, les nerfs à plat, Malko ne regrettait pas sa soirée. Laquelle, sans Tatiana, se serait très mal terminée.

- Tu es arrivée à temps, dit-il à la jeune femme.

- Si j'étais arrivée trop tard, fit-elle sans la moindre émotion, Volodia m'en aurait voulu.

Malko se dit qu'Oleg Budynok allait passer une très mauvaise nuit.

CHAPITRE XIV

- *Pajolsk ! Pajolsk !* Je ne veux pas mourir !

Accroché des deux mains au rebord de la cuve n° 3,

le corps entièrement plongé dans la vodka, l'homme qui avait ouvert à Tatiana suppliait Igor Baikal. Celui-ci, rhabillé, se tenait debout sur l'étroite passerelle cernant le haut de la cuve et venait, d'un coup de talon, d'écraser la main droite de sa victime. Déséquilibré, l'homme plongea sous la surface. Igor Baikal en profita pour faire lâcher prise à l'autre main, en grognant d'un ton furieux :

- Moudak !

D'un effort surhumain, sa victime réussit à ressortir la tête de la vodka. La bouche remplie d'alcool, il eut une quinte de toux, tâtonna pour trouver une prise, mais Igor Baikal se pencha et lui appuya sur la tête, la tenant solidement par les cheveux. L'autre eut quelques gestes spasmodiques puis cessa tout à coup de bouger.

Igor Baikal se redressa, regardant le corps couler lentement dans les neuf mille litres de vodka. Soulagé, il entreprit de redescendre l'échelle. Sachant bien, au fond de lui, que son portier n'avait commis qu'une faute vénielle. Hélas pour lui, Igor Baikal avait besoin de passer ses nerfs sur quelqu'un.

Après avoir regagner son salon, il se mit à réfléchir. Maudissant l'impulsion qui l'avait fait se moquer de l'agent de la CIA. Comme dit le proverbe arabe : «Le mot que tu ne prononces pas est ton esclave, celui que tu as prononcé devient ton maître. » Igor Baikal avait deux possibilités : ne rien dire ou avouer la vérité à Oleg Budynok. Ou plutôt, la *double* vérité. Car, en plus de trahir un secret bien gardé, il avait échoué dans la mission qui lui avait été confiée. Et cela risquait d'avoir des conséquences sérieuses...

Finalement, il prit son courage à deux mains et composa le numéro d'Oleg Budynok.

Ainsi, ils seraient deux à passer une mauvaise nuit.



Allongé sur son lit, Malko écoutait à la radio une lente mélodie ukrainienne chantée par des voix cristallines. Tatiana, après l'avoir déposé au *Premier Palace*, était partie retrouver des amis de Vladimir Sevchenko. Malko avait seulement laissé un message sur le répondeur de Donald Redstone, lui donnant rendez-vous pour le lendemain

matin.

À cause de la vodka et du Champagne bus en compagnie d'Igor Baikal, il avait la tête un peu lourde, mais ses pensées s'articulaient clairement. Plus les heures passaient, plus le danger couru devenait abstrait. Pourtant, sans l'intervention de Tatiana, il serait en ce moment en train de macérer dans une cuve de vodka.

De sa conversation avec Igor Baikal, il avait retiré une certitude : les comploteurs anti-Iouchtchenko étaient sûrs de l'impunité. Pas une seconde, un homme comme Igor Baikal n'aurait mis sa position et sa fortune en jeu s'il avait pensé courir un risque. Or, en cette fin décembre 2004, étant donné les sondages et la situation politique, tout donnait Viktor Iouchtchenko comme le prochain président de l'Ukraine. Qui ne manquerait pas de « faire le ménage » une fois élu, donc de se venger en utilisant la puissance de la loi. Visiblement, Igor Baikal n'envisageait pas cette éventualité ! Son attitude n'avait qu'une explication : il était certain que Viktor Iouchtchenko ne serait pas président.

Donc, un second attentat était prévu contre le candidat. Ce qui semblait impossible, vu les précautions prises par son service de sécurité. Il ne se déplaçait désormais qu'entouré d'une douzaine de gardes du corps, aucun de ses déplacements n'était révélé à l'avance, et il ne ferait pas l'erreur de goûter un plat non testé. Bien sûr, Malko savait qu'on ne peut pas protéger quelqu'un à 100%... Mais il s'agissait d'une période très courte, pendant laquelle sa garde rapprochée allait redoubler de vigilance.

La conclusion était évidente : les «tchékistes» n'avaient pas renoncé à l'éliminer. Or, tous ceux qui étaient impliqués jusque-là dans le complot - Roman Marchouk, Stephan Oswacim, les *cx-berkut* et même Igor Baikal - étaient des subalternes, pas des concepteurs. Ni Malko ni les Américains n'avaient identifié l'homme qui dirigeait la conspiration contre Iouchtchenko, celui qui avait déjà organisé la tentative d'empoisonnement et fait liquider, avec une férocité incroyable, tous les gens par qui on pouvait remonter jusqu'à lui. Cela rappelait à Malko les attentats de Moscou, en septembre 1999. Les deux attentats qui avaient causé plus de 300 morts en soufflant deux immeubles de la rue Gouranova avaient alors été attribués par Vladimir Poutine aux groupes armés tchéchènes, ce qui avait permis le déclenchement de la seconde guerre de Tchétchénie. Mais, au fil des jours, il était apparu que des membres du FSB avaient trempé dans ces attentats.

Une commission d'enquête de la Douma avait commencé son travail. Menée par deux députés, Serguei Iouchtchenko et Iouri Chtchekotchikine.

En avril 2003, le premier avait été abattu devant son domicile d'une rafale de Kalachnikov tirée par un inconnu, jamais retrouvé.

Trois mois plus tard, l'autre membre de la commission d'enquête était hospitalisé dans un hôpital moscovite où il décédait, selon les médecins, des suites d'une allergie foudroyante...

Une jeune femme, Allona Morezova, était persuadée de l'implication du FSB dans ces disparitions. Menacée par de mystérieux inconnus, elle était partie aux États-Unis en 2003, où elle avait été accueillie, fait exceptionnel, comme réfugiée politique. En octobre de la même année, son avocat Michel Trepaskhine, qui tentait de rassembler des preuves de l'implication du FSB dans ces attentats, avait été jeté en prison, et, après un procès à huis clos, condamné à quatre ans de prison pour « divulgation de secrets d'État ». Peu après son incarcération, il avait appris que certains de ses codétenus avaient reçu l'ordre de l'assassiner, et il l'avait fait savoir à l'extérieur.

C'étaient exactement les mêmes méthodes que celles pratiquées dans l'affaire louchtchenko. Donc, probablement, les mêmes «sponsors» qui semblaient certains d'arriver à leurs fins - empêcher Viktor louchtchenko de devenir président de l'Ukraine -, en dépit de leur premier échec. Ainsi, le combat de Malko était loin d'être terminé. Hélas, il ne voyait absolument pas d'où pouvait venir le prochain coup...

Il bascula dans le sommeil sur cette pensée déprimante.



- Oleg Budynok ! Vous êtes certain du nom ? Donald Redstone, tétanisé, fixait Malko avec une incrédulité tellement marquée qu'elle en était presque risible. Celui-ci ne put que répéter.

- C'est le nom que m'a donné Igor Baikal. À un moment où il était persuadé que je ne ressortirais pas vivant de sa datcha. Il n'avait donc *aucune* raison de mentir. Pourquoi êtes-vous si surpris ?

- Oleg Budynok est le chef de l'administration présidentielle de Leonid Koutchma, laissa tomber l'Américain, un des hommes les plus puissants d'Ukraine. On le dit très lié à la Russie.

Un ange passa, volant à tire-d'aile vers l'Est. Malko songea aussitôt aux écoutes.

- Je pense qu'Igor Baikal a dû appeler Oleg Budynok après mon départ.

- On va en savoir plus très vite, dit le chef de station. J'attends d'une minute à l'autre le compte-rendu des écoutes d'hier soir sur le portable d'Igor Baikal. Bien sûr, on ne connaîtra que les numéros

appelés, pas le contenu des conversations. Prenez un café en attendant.

Pendant presque une demi-heure, ils tuèrent le temps en devisant de banalités. Jusqu'au moment où John Muffin, l'adjoint gay de Donald Redstone, poussa la porte, arborant un sourire de triomphe. Il posa un dossier sur la table et annonça :

- Donald ! C'est très intéressant !

Il ouvrit son dossier, révélant une page couverte de numéros et d'annotations.

- Voilà. À 21 Il 42, hier, Igor Baikal a appelé le 0665 495 1106. La conversation a duré moins de 30 secondes. Il a probablement laissé un message. Une demi-heure plus tard, le 0665 495 1106 l'a rappelé. Cette fois, la conversation a duré 17 minutes et 34 secondes. Entre-temps, notre centre d'écoutes avait «branché» ce numéro, qui a appelé un numéro de portable *russe*, le 903 562 8734. Malheureusement, il est impossible de localiser ce dernier portable. Malko sentit son poulx grimper vertigineusement. Il avait l'impression d'avoir fait un pas de géant ! Le numéro russe devait être celui de l'organisateur de toute l'opération. Évidemment, le principal restait à faire : l'identifier.

- 11 faut absolument vérifier si le 0665 495 1106 est le portable d'Oleg Budynok, dit-il.

- Attendez ! Ce n'est pas tout, reprit John Muffin. Le 0665 495 1106, tout de suite après sa conversation avec Igor Baikal, a appelé un autre portable ukrainien : le 0445392109.

Donald Redstone semblait sur des charbons ardents.

- Il n'y a qu'Evgueni Tchervanienko qui peut nous dire, grâce à ses relations à Kievstar, à quoi correspondent ces numéros. Je lui envoie immédiatement un messenger.

- Bien, conclut Malko, je retourne à l'hôtel.

Tatiana Mikhailova devait se demander où il était passé.

* * *

Malko regardait tomber une pluie fine qui se transformait peu à peu en neige fondue quand son portable sonna. Il reconnut aussitôt la voix basse d'Evgueni Tchervanienko, le responsable de la sécurité de Viktor Iouchtchenko.

- Vous pouvez passer me voir ? demanda-t-il.

- Bien sûr, accepta Malko. Maintenant.

- Tak.

Il jeta un coup d'oeil à sa Breitling. Tchervanienko avait fait vite : il était à peine trois heures. Il appela Tatiana, qui attendait les instructions dans sa chambre. Elle ferait une excellente «baby-sitter». La veille, elle avait prouvé sa détermination. Ils se retrouvèrent dans le *lobby* et elle se mit au volant de la SLK.

Vingt minutes plus tard, ils entraient dans la permanence de la « révolution orange », qui grouillait toujours de bénévoles et de membres des « Fils de l'Ukraine libre », avec leurs brassards orange. Malko présenta Tatiana à Evgueni Tchervanienko et celui-ci ne perdit pas de temps, lisant une feuille de papier posée sur son bureau.

- Le premier numéro, dit-il, est celui d'Oleg Budynok, le chef de l'administration présidentielle. Il est effectivement lié à Igor Baikal, donc, ce n'est pas étonnant qu'il l'appelle.

Malko demeura muet : il n'avait pas encore envie, à ce stade, de parler du lien Baikal-Budynok-Oswacim.

- Et le second, celui appelé par Budynok ? demanda-t-il.

- Le 044 539 2109 ? C'est celui d'un certain Anatoly Girka. Un ancien membre des Forces spéciales du SBU, les Guépards. Il est depuis pas mal de temps un des gardes du corps d'Igor Baikal.

- Comment interprétez-vous cet appel ?

Evgueni Tchervanienko fit la moue.

- Je ne sais pas. Peut-être que cet Anatoly Girka doit son job à Budynok et lui sert d'informateur. On ne peut faire que des hypothèses. Budynok et Baikal sont liés de plusieurs façons, depuis longtemps.

- Merci, dit Malko. Je continue l'enquête et je vous tiens au courant.

Ce n'est que sur le chemin du retour vers l'ambassade américaine que Malko eut une illumination. Tout s'enclenchait parfaitement. Il sortit son portable et composa fébrilement le numéro d'Igor Baikal. L'Ukrainien répondit presque aussitôt.

- Igor, dit Malko, après s'être fait reconnaître, je ne suis pas rancunier. Je crois que je vais te rendre un grand service. Seulement, il faut que je te voie. Très vite, dans

ton intérêt. Igor Baikal poussa une sorte de barrissement résigné et sceptique.

- Pourquoi faire ?

- C'est dans *ton* intérêt, insista Malko. Une *razborka*, si tu veux...

- *Karacho*, soupira l'Ukrainien.

- Rendez-vous au *Premier Palace*, dans une heure, suggéra Malko.

- *Met.* Je ne sors pas de chez moi. Viens, si tu veux.

Le ton était définitif et Malko comprit qu'il ne le ferait pas changer d'avis.

- *Dobre*, conclut-il. Je viens à Osogorki.

Il annonça un peu plus tard à Tatiana :

- On retourne chez Igor Baikal.

Celle-ci ne se troubla pas.

- *Dobre !* On aurait dû le liquider hier, cela aurait évité un voyage inutile.

- Je ne vais pas le liquider, précisa Malko, mais il vaut mieux être prudent, en allant là-bas.

- D'autres gens viennent avec nous ? demanda la Russe.

- Non.

- *Dobre*.

Elle arrêta la voiture, descendit, ouvrit le coffre, puis revint avec un gros objet, enveloppé dans une couverture, qu'elle posa sur la banquette arrière.

- Qu'est-ce que c'est ? interrogea Malko.

- Un Poulimiot. On me l'a prêté.

Un fusil-mitrailleur de l'Armée rouge doté d'un chargeur de 52 cartouches. À côté, le Glock de Malko faisait un peu léger. Tandis qu'ils roulaient le long du Dniepr, Malko appela Donald Redstone, confirmant à mots couverts l'identité du portable appelé par Igor Baikal. Et annonçant à l'Américain qu'il était en route pour sa datcha, après l'en avoir averti.

- Pourquoi allez-vous encore vous jeter dans la gueule du loup ! s'insurgea le chef de station. Hier soir, ce type voulait vous tuer. Il n'a sûrement pas changé d'avis aujourd'hui.

- Aujourd'hui, dit Malko, je suis organisé. Et si j'y vais, c'est avec une raison sérieuse que je ne peux pas aborder au téléphone. En plus, Tatiana est avec moi.

- *Take care !* conseilla l'Américain.

* * *

Malko avait pris le volant de la SLK et ils n'étaient plus qu'à trois kilomètres de la datcha d'Igor Baikal. Tatiana se retourna et prit sur la

banquette arrière le Poulimiot avec son gros chargeur. Elle arma la culasse et, le fusil-mitrailleur en travers des genoux, attendit paisiblement. Malko, arrivé devant le portail bleu, stoppa et donna deux coups de klaxon. Par-delà le mur, on apercevait le toit plat et verdâtre de la datcha et le haut des murs ocre.

Le portail commença à coulisser. Aussitôt, Tatiana descendit, le Poulimiot coincé contre la hanche, et avança derrière la voiture. Malko se gara au milieu du parking. Personne en vue, sauf le vigile dans sa guérite vitrée. Ce n'était pas le même que la veille... Tatiana, l'arme toujours à la hanche, scrutait nerveusement les abords de la datcha. L'homme sortit de sa guérite et lança à Malko :

- *Dobredin. Pan Baikal* vous attend. Vous entrez et vous suivez le couloir.

Malko suivit ses instructions, refaisant le parcours de la veille. Tatiana marchait devant lui, le doigt sur la détente du Poulimiot. Au bout d'un long couloir, ils trouvèrent la pièce en rotonde. Le lustre pendant de l'atrium de quinze mètres était allumé, reflétant l'or des faux fauteuils Louis XV.

Malko poussa la porte donnant sur le salon. La pièce était vide. Soudain, une porte au fond s'ouvrit sur Anatoly, celui qui s'apprêtait, la veille, à noyer Malko dans la cuve de vodka. Il stoppa net. Tatiana venait de braquer le Poulimiot sur lui.

- Où est Igor Baikal ? demanda Malko. J'ai rendez-vous avec lui.

Anatoly regarda le Poulimiot, puis Malko, et encore le fusil-mitrailleur braqué sur lui.

- Dans sa chambre, dit-il d'une voix blanche. Il fait la sieste.

- On va l'interrompre. *Davai*.

Sans mot dire, Anatoly fit demi-tour et les précéda dans un couloir tendu de tissu mauve avec de très belles gravures du XVIII, vaguement érotiques. Il frappa ensuite à une porte rehaussée de boiseries. N'obtenant pas de réponse, au bout de quelques instants, il se retourna.

- Il ne répond pas. Il doit dormir.

Étonné, Malko l'écarta, tourna la poignée de la porte, qui s'ouvrit. Anatoly semblait terrifié. D'une voix mal assurée, il bredouilla :

- Il est furieux quand on le réveille.

- Je vais quand même le réveiller, assura Malko.

Tatiana pivota légèrement, braquant le Poulimiot sur le garde du corps.

- Recule un peu, fit-elle d'un ton sec.

L'autre, liquéfié, glissa le long du mur. Une toute petite rafale du Poulimiot l'aurait coupé en deux.

La chambre était plongée dans une semi-pénombre, mais Malko distingua très bien une forme allongée sur le Ut. U s'approcha et s'arrêta net. Personne ne risquait de réveiller Igor Baikal. Une balle tirée dans l'oreille droite lui avait traversé la tête de part en part, souillant l'oreiller de sang et de matière cervicale.

* * *

Malko se pencha et effleura de la main le visage du mort. Il était encore tiède. Il aperçut sur les draps un gros pistolet, probablement un Tokarev, qu'Igor Baikal tenait encore entre ses doigts. Son visage semblait très calme. Les morts sont toujours calmes, d'ailleurs.

Près de lui, posé sur la table de chevet, il vit un portable, plaqué or, qu'il empocha avant d'aller retrouver Tatiana. Celle-ci tenait toujours en respect Anatoly qui baissa les yeux devant Malko.

- Vous saviez qu'il s'était tué ? demanda ce dernier.

L'autre inclina silencieusement la tête et balbutia :

- J'ai voulu le prévenir de votre arrivée et je l'ai trouvé comme ça. Il s'est suicidé.

Malko était troublé. Igor Baikal n'avait pas le profil à se suicider.

- Venez dans la chambre, ordonna-t-il.

Anatoly l'y suivit, talonné par Tatiana.

Malko prit son portable, consulta son carnet et composa un numéro. Aussitôt une petite musique aigrette s'éleva d'Anatoly qui sursauta, mais ne sortit pas son portable.

- Répondez, Anatoly, conseilla gentiment Malko.

Le garde du corps saisit son portable et le porta à son oreille. Juste pour entendre la voix de Malko, planté à deux mètres de lui...

- Vous vous appelez bien Anatoly Girka ?

- *Tak, tak*, répondit le garde du corps.

- Vous avez une arme ?

- *Tak*.

- Sortez-la doucement.

Le garde du corps obéit, sortant un Makarov de sa ceinture. Ils le posa sur la moquette, sans quitter Malko des yeux.

- *Karacho*, Anatoly, approuva ce dernier. Maintenant, donnez-moi votre portable.

Le garde du corps le lui tendît et Malko l'empocha et se rapprocha de lui.

- Anatoly, dit-il, c'est vous qui avez « suicidé » votre

patron, Igor Baikal. Sur l'ordre d'Oleg Budynok. J'avais prévenu Igor que je venais le voir. Je pense qu'il a eu le tort de téléphoner à Budynok, qui vous a appelé immédiatement. Comme il l'a fait hier soir. Il a compris qu'Igor Baikal représentait un risque, il vous a donc donné l'ordre de l'abattre. Ce que vous avez fait, probablement avec son propre pistolet. U ne se méfiait pas de vous.

Anatoly Girka avait repris un peu d'assurance. Il jeta à Malko un regard mauvais.

- Tout ça, c'est des conneries. Je n'ai rien fait.

- Tatiana, lança Malo, abats-le !

Le canon du Poulimiot pivota légèrement. En une fraction de seconde, les traits d'Anatoly Girka se défirent et il balbutia :

- Niet ! Niet ! Pajolsk !

- Alors, dit Malko, vous allez appeler Budynok et lui dire que son ordre a été exécuté.

Il lui tendit son portable. Terrifié, Anatoly Girka composa un numéro d'un doigt mal assuré. Dès que la communication fut établie, il répéta la phrase dictée par Malko et coupa la communication.

- Vous voyez, remarqua Malko, vous connaissez par cœur le numéro de Budynok.

Anatoly Girka se décomposa, comprenant qu'il s'était fait piéger. Malko tendit la main.

- Rendez-moi ce portable.

L'autre le lui tendit sans résister. Malko lui fit face à nouveau.

- *Dobre*. Anatoly, vous avez le choix entre deux solutions : je repars et vous restez ici. Vous prévenez la *Milicija* du suicide de votre patron. Mais je ne parierai pas un kopeck sur vous. Quelqu'un va vous « suicider » très vite. Désormais, Olèg Budynok sait que vous avez été imprudent. Mais c'est *votre* problème. Ce sera peut-être votre meilleur ami qui vous tirera une balle dans la nuque.

Médusé, Anatoly Girka semblait transformé en statue de sel.

- Il y a une autre solution, continua Malko : vous venez avec moi et vous coopérez. C'est, à mon sens, la seule façon de sauver votre vie.

Il fit signe à Tatiana et ils quittèrent la chambre où gisait Igor Baikal, victime de son imprudence. Ils n'étaient pas encore au milieu du couloir qu'ils entendirent des pas. Anatoly Girka courait derrière eux.

Malko jubilait intérieurement. Pour la première fois depuis son arrivée à Kiev, il marquait un point. La contre-attaque commençait enfin. Il tenait, vivant, un des maillons de la chaîne du Diable.

Ils s'installèrent tous les trois dans la SLK, Anatoly Girka à l'arrière, et ne dirent plus un mot jusqu'à l'ambassade américaine où ils gagnèrent directement le bureau de Donald Redstone. Le chef de station, surpris, dévisagea Anatoly Girka.

- Qui est-ce ?

- Anatoly Girka était un des gardes du corps d'Igor Baikal. Il lui a tiré une balle dans la tête, il y a une heure environ. Sur l'ordre d'Oleg Budynok. Il va vous expliquer tout cela.

Il se pencha et prit sur le bureau de l'Américain un *Yellow Pad* et un stylo à bille qu'il posa devant l'Ukrainien.

- Anatoly, vous allez raconter tout cela par écrit.

Comme le garde du corps hésitait à se mettre au travail, Malko l'apostropha :

- Si vous avez changé d'avis, vous êtes libre de sortir de ce bureau, mais vous savez ce qui vous attend.

Après un long soupir, Anatoly Girka commença à écrire d'une écriture appliquée.

CHAPITRE XV

Nikolaï Zabotine n'avait même pas dîné et avait très mal dormi. Plus la date du 26 décembre se rapprochait, plus les difficultés s'amoncelaient. Il se demandait encore comment l'agent de la CIA était remonté jusqu'à Igor Baikal. Surtout, *comment* il avait pu échapper au piège qui lui avait été tendu. Certes, Igor Baikal ignorait tout de Nikolaï Zabotine, l'hébergement de Stephan Oswacim lui ayant été demandé par Oleg Budynok, un des membres les plus actifs du «réseau» Zabotine. Cependant, le seul fait que les Américains remontent jusqu'à Igor Baikal était inquiétant. La sonnerie d'un des portables posés sur le bureau dérangerait la réflexion de Nikolaï Zabotine. Le Russe répondit de son habituel ton neutre. Agressé aussitôt par la voix tendue d'Oleg Budynok.

- J'ai été obligé de faire éliminer cet imbécile d'Igor !

annonça le chef de l'administration présidentielle.

Le Russe sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Cette ligne-là n'était pas sécurisée. Il coupa son interlocuteur.

- Je pense qu'il vaudrait mieux nous voir, suggéra- t-il. À l'endroit habituel. Dans une heure.

- Dans une heure, approuva Oleg Budynok.

L'endroit habituel était un parking dans le quartier de Pokol, toujours désert et facile à surveiller. Nikolaï Zabotine se dit qu'il était obligé désormais de changer tous ses portables. Les Américains avaient toujours excellé dans les écoutes. Comme les Russes. Mentalement, il fit le point. Sa force de frappe diminuait à vue d'œil. Il lui restait trois des anciens *berkut* recrutés par le colonel Gorodnaya, qui, eux, obéissaient au doigt et à l'œil. Hélas, Stephan Oswacim n'était plus là pour leur transmettre les ordres. Nikolaï Zabotine, en réalité, n'avait plus besoin de ses soutiens ukrainiens pour la dernière phase de son opération, sauf pour un objectif précis : éliminer cet agent de la CIA qui rôdait de trop près, à son goût, autour de ses opérations.

Or, deux tentatives avaient déjà échoué, d'abord avec le Polonais, ensuite avec Igor Baikal. Pour cette dernière, qui n'était pas prévue, Nikolaï Zabotine avait simplement réagi à la pénétration de son réseau. C'était peu de chose en comparaison de ce qu'il avait réalisé à Kiev au temps heureux de l'Union soviétique...

Nikolaï Zabotine éteignit son bureau, en ferma soigneusement la

porte à clef et descendit prendre dans le parking de l'ambassade une Lada anonyme, au nom d'une société de construction où les Russes avaient des intérêts. Tout en roulant dans les rues mal éclairées de Kiev, il se demanda *pourquoi* Oleg Budynok avait décidé de faire liquider son vieux copain Igor Baikal, en dépit des multiples liens, politiques, financiers et personnels, qui les unissaient. En tout cas, l'action de l'agent de la CIA, Malko Linge, en était la cause.

* * *

Anatoly Girka était épuisé. La tête dans ses bras, il somnolait sur la table où il venait de rédiger sa confession, aussitôt enfermée dans un coffre par Donald Red-stone, qui en avait fait une copie pour Malko. Celui-ci hésitait encore sur la façon d'utiliser ces aveux. C'était de la dynamite. S'en servir risquait de déclencher une réaction en chaîne incontrôlable.

Anatoly Girka se redressa en sursaut et demanda d'une voix pâteuse :

- Qu'est-ce que je fais ?

- Je vais mettre à votre disposition une chambre où vous pourrez rester aussi longtemps que vous voudrez, répliqua aussitôt le chef de station. Demain, je vous ferai signer un formulaire de demande d'asile politique aux États-Unis que je transmettrai au State Department, avec un avis favorable. En attendant, vous bénéficiez du programme de protection des témoins en danger. Cela concerne la tentative de meurtre sur la personne de M. Malko Linge.

L'Ukrainien ne parut comprendre que le mot «chambre». Il titubait, ahuri. Donald Redstone appela sa secrétaire pour qu'on conduise l'assassin d'Igor Baikal dans la partie de l'ambassade réservée aux diplomates de passage et se tourna vers Malko.

- Vous avez une idée de ce qu'on peut faire de ces aveux ?

- Oui, dit aussitôt Malko. Je vais essayer de retourner Oleg Budynok. En lui apprenant, preuve à l'appui, l'existence de cette confession qui le charge. C'est le point de départ, sinon je n'arriverai même pas à entrer en contact avec lui.

- Comment allez-vous la lui faire parvenir ? C'est délicat...

- Je pense qu'Irma Murray pourrait la lui remettre en mains propres... Il faut quelqu'un d'absolument sûr.

L'Américain eut un haut-le-corps.

- Et si...?

Malko le rassura d'un sourire.

- Je ne pense pas qu'Oleg Budynok s'attaque à elle dans les locaux de l'administration présidentielle.

Ensuite, quand il aura lu le témoignage d'Anatoly Girka, il sera beaucoup plus circonspect. Je vais proposer cette mission ce soir à Irina. Sans lui forcer la main, bien entendu.

- Ne lui faites courir *aucun* risque, recommanda Donald Redstone. Je lui en parlerai moi-même.

Séance tenante, il appela Irina Murray sur son portable. Malko assista à la conversation. Le chef de station parla d'une proposition que Malko allait lui faire, mais qu'elle n'était, en aucune façon, obligée d'accepter...

- Elle vous attend à neuf heures au *Premier Palace*, conclut l'Américain.

* * *

Malko s'arrêta net à l'entrée du petit hall. Comme deux tigresses prêtes à s'entre-déchirer, Irina Murray et Tatiana Mikhailova, drapée dans la zibeline de Revillon, se faisaient face, de part et d'autre d'une table basse ! Irina, modestement, portait son éternel manteau de cuir noir, laissant apparaître un pull bleu bien rempli et une jupe noire fendue sur le côté. Avec, bien entendu, des bas noirs brillants et ses bottes à talons aiguilles. En apercevant Malko, Tatiana se leva et vint vers lui, arborant un sourire carnassier.

- Je descendais quand je l'ai entendue te demander à la réception. Alors, j'ai voulu me renseigner...

Visiblement, si elle avait pu clouer Irina Murray à la table comme une chouette sur une porte de ferme, elle en eût été ravie. Simple réflexe possessif de femelle, d'ailleurs. Car elle n'éprouvait aucun sentiment pour Malko. Celui-ci la rassura.

- Irina est une collaboratrice de l'ambassade. Elle travaille *aussi* sur notre affaire. D'ailleurs, j'ai un rendez-vous de travail avec elle, maintenant.

Tatiana Mikhailova adressa un sourire glacial à la jeune Ukrainienne.

- *Dobrevece*. Je vous laisse.

Elle s'éloigna en direction de l'ascenseur et Irina rejoignit Malko, demandant d'une voix égale :

- Elle est charmante et très sexy. C'est une vieille amie à toi ?

Pas un mot plus haut que l'autre... Belle tenue.

- L'assistante de mon ami Vladimir Sevchenko, qui me l'a dépêchée. Hier, elle m'a sauvé la vie. Sans elle, je macérerais en ce moment dans une cuve de vodka.

- Je sais, dit Irina, Donald m'a mise au courant, mais j'ignorais qu'elle était intervenue.

- Bien, conclut Malko, avant d'aller dîner, je voudrais te montrer quelque chose.

Elle le suivit dans l'ascenseur.

À peine dans la chambre, Irina retira son manteau. Malko eut l'impression que ses seins lui sautaient à la figure. Brutalement, il n'eut plus envie d'ouvrir le petit coffre électronique dissimulé dans la penderie pour y prendre la confession d'Anatoly Girka. Il eut l'impression d'être inondé par un très chaud rayon de soleil. Il s'approcha d'Irina et posa les mains sur ses hanches, sentant aussitôt sous ses doigts les serpents de jarretelles. Ce simple contact lui fit exploser les neurones. Toute la volonté qu'il avait mise à ne pas s'effondrer la veille se transformait en une boule d'énergie nichée au creux de son ventre.

Presque brutalement, il poussa Irina contre le bureau, souleva son pull bleu et empoigna à pleines mains ses seins emprisonnés dans un soutien-gorge de dentelle noire. Il se sentait littéralement en fusion.

Irina réagit dans la seconde, déboutonnant la chemise de Malko, faisant courir ses doigts sur lui, de la poitrine au ventre. Sans même le déshabiller, elle insinua une main dans une poche de son pantalon pour la refermer autour de son sexe encore enfermé. Elle ronronna en sentant l'érection grandir sous ses doigts.

- Humm, c'est bon !

Malko était en train de faire glisser le string le long des bas noirs enserrant les cuisses pleines. En sentant le sexe d'Irina inondé sous ses doigts, il faillit crier d'excitation. C'était du désir à l'état pur, une pulsion réciproque qui balayait tout. Irma libéra le membre bandé, se retournant aussitôt, les mains appuyées sur le bureau.

- Baise-moi comme ça, demanda-t-elle, avec ma jupe.

Malko remonta la jupe noire sur ses hanches, découvrant les jarretelles et le haut des bas, puis la chair blanche des cuisses. D'un seul élan, il s'enfonça dans son ventre. Irina eut un sursaut de tout le corps en se sentant envahie d'un coup.

Elle se mit à gémir, tandis que Malko la prenait lentement, se retirant et s'enfonçant chaque fois le plus loin possible. Et puis, elle se retourna avec prestesse, l'arrachant de son ventre. Malko n'eut pas le

temps de protester : elle était déjà à genoux devant lui et engoulait son sexe avec fureur, les mains levées vers sa poitrine comme pour une offrande au dieu de l'érotisme.

Malko lui saisit la nuque, ce qui était bien inutile, mais arracha à Irina un grognement ravi. Visiblement, elle adorait se sentir forcée, même si c'était totalement factice. Déjà, elle avait envie de changer de jeu. Elle se remit debout et s'assit sur le coin du bureau, face à Malko.

Celui-ci l'embrocha aussitôt, lui écartant les cuisses largement

- Ah, c'est bon ! délira Irina, les cuisses écartelées

comme ça, avec ma jupe.

La position était inconfortable et, de nouveau, elle se dégagea, poussant Malko vers un des deux fauteuils. Dès qu'il fut assis, elle se plaça au-dessus de lui et se laissa tomber sur le sexe dressé, s'emplantant d'un coup jusqu'au fond de son ventre. Malko lui prit aussitôt les seins à pleines mains, tordant leurs pointes, lui arrachant des gémissements haletants. Elle le chevauchait avec frénésie, se balançant d'avant en arrière, les traits crispés par le plaisir.

Quand Malko sentit la sève jaillir de ses reins, il ne put retenir un cri rauque auquel fit écho la plainte ravie d'Irina. Ensuite, ils demeurèrent immobiles, figés, comme des automates cassés. Jusqu'à ce qu'Irina éclate d'un rire joyeux et l'embrasse avec tendresse.

- *Oh ! My God !* C'était si bon ! Je suis inondée, j'en ai partout !

La jupe enroulée autour des hanches, les jambes moulées par les longs bas noirs, la poitrine offerte, échappée du soutien-gorge, elle était l'incarnation même du plaisir. Elle s'arracha enfin au sexe encore planté dans son ventre, tituba, remonta son string et rabaissa sa jupe et son pull. Appuyée au bureau, le regard brillant, elle sourit à Malko.

- C'est follement excitant ! J'ai l'impression de m'être fait violer par un inconnu... Comme une vraie salope. Je ne tiens plus debout. À propos, tu voulais me montrer quelque chose ?

* * *

Ils n'y avait qu'une demi-douzaine de voitures dans le parking de Pokol où Nikolai Zabotine avait donné rendez-vous à Oleg Budynok. Celui-ci arriva à pied, visiblement nerveux, et se glissa dans la Lada. Le Russe démarra aussitôt, commençant à rouler lentement dans les rues désertes et mal éclairées, jetant fréquemment des coups d'oeil dans le rétroviseur.

- *Dobre*, dit-il, que s'est-il passé ?

- *UAmeriki* a rappelé Igor aujourd'hui. Il voulait le voir. Igor m'a

prévenu aussitôt. Il était mal à l'aise. J'ai eu peur qu'il se fasse retourner, ou qu'il parle encore. Parce que la veille, il a donné mon nom à ce type.

- Quoi ! Votre nom !

Nikolaï n'en croyait pas ses oreilles. C'était encore plus grave que ce qu'il avait pensé. Oleg Budynok lui répéta ce que lui avait avoué Igor Baikal. Ce dernier, ayant bu pas mal, s'était laissé aller, certain que son visiteur ne ressortirait pas vivant de sa datcha. Il conclut :

- Quand Igor m'a dit que cet *Ameriki* revenait, j'ai eu peur. Un des gardes du corps travaille pour moi depuis longtemps. Je lui ai donné l'ordre de liquider son patron.

- Vous avez bien fait, approuva Nikolaï Zabotine, mais il faut prévoir l'avenir. D'abord, vous êtes sûr de cet Anatoly Girka ?

- Il me doit beaucoup...

- Ce n'est pas suffisant, trancha le Russe, il faut vous arranger pour l'éliminer le plus vite possible. Convoquez-le dans un endroit sûr pour le remercier. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il après un silence. Désormais, les *Ameriki* savent que vous êtes impliqué dans cette histoire. Ils vont faire quelque chose.

- Quoi ?

- Je n'en sais rien, avoua le Russe, mais il faut s'attendre au pire. Pour l'instant, ne bougez surtout pas. Igor Baikal est mort, c'est une bonne chose. Demain, faites ce qu'il faut pour Anatoly. Ensuite, tenez-moi au courant. Mais ne parlez plus *jamais* au téléphone.

Il ralentit et s'arrêta le long du trottoir, après s'être assuré d'un coup d'œil dans le rétroviseur que la rue était vide.

- À bientôt, dit-il simplement.

Oleg Budynok s'éloigna, cherchant à se repérer. Il n'avait pas fait attention à leur itinéraire. Il était soulagé d'avoir parlé à Nikolaï Zabotine. Si, un jour, les choses tournaient mal, le Russe l'accueillerait dans son pays.

* * *

De nouveau, Irina et Malko s'étaient retrouvés au *Tchaïkovski*, place Bessarabiaska. La salle était presque vide, à l'exception d'un groupe d'Italiens bruyants. Irina Murray rendit à Malko la confession d'Anatoly Girka.

- C'est sidérant ! conclut-elle. Si un journal publie cela, le procureur général sera obligé d'ouvrir une enquête.

- Ce n'est pas le but, observa Malko. Je veux communiquer ce document à Oleg Budynok. Pour le faire réagir.

- Il essayera de te tuer...

- Peut-être pas. Il se doute bien que l'original est en lieu sûr, ainsi que l'auteur de ce texte. Et peut-être n'est-il pas sûr à 100 % de la défaite de Viktor Iouchtchenko... Il y a donc une carte à jouer. Pourras-tu lui remettre ce texte en mains propres, demain matin, à la présidence ?

Irina Murray resta silencieuse quelques instants, avant de dire, mi-figue mi-raisin :

- C'est pour cela que tu m'as si bien fait l'amour...

- Non, jura Malko. Il n'y a aucun risque à effectuer cette démarche. Et je ne pensais pas à cela tout à l'heure. Mais j'ai besoin de quelqu'un d'absolument fiable pour remettre ce document à Oleg Budynok. Je le préviendrai *avant*, en lui laissant un message sur son portable.

- Bien, j'irai demain matin, promit la jeune femme en mettant la confession dans son sac.

* * *

Nikolaï Zabolotne, après avoir déposé Oleg Budynok, était retourné à l'ambassade où il avait commencé à cribler les noms de son ancien réseau, du temps où il était affecté à Kiev. Le dernier incident avec Igor Baïkal l'avait convaincu d'une chose : à quatre jours de la dernière partie de son opération, il ne pouvait pas se permettre de laisser l'agent de la CIA continuer à fouiner. Hélas, il ne pouvait pas confier son élimination à un des *ex-berkut*. Pas assez sophistiqués. Quant au colonel Gorodnaya, il avait fait toute sa carrière dans les bureaux... Il avait donc passé soigneusement en revue tous les noms de ses anciens collaborateurs, en retenant finalement un : Alexandre Peremogy. Il avait justement le profil qu'il cherchait. Seulement, était-il encore vivant ? Nikolaï Zabolotne l'ignorait. Le seul moyen de le savoir était de se rendre à son domicile, s'il n'avait pas déménagé.

Reprenant sa Lada anonyme, il repartit et se gara en face d'un petit square. L'immeuble était toujours là. Il vérifia sur sa fiche le code de la porte d'entrée et le composa. Miracle : après huit ans, il n'avait pas changé ! Ce qui était bien avec le matériel soviétique, c'est qu'il était construit pour l'éternité ! L'escalier puait le chou, la saleté et l'urine. Au premier étage, il alluma une minitorche pour repérer la bonne porte et sonna. Il y eut un remue-ménage à l'intérieur, puis une voix demanda à travers le battant :

- Sto ?

- C'est Nikolaï, fit le Russe.

- Nikolaï Zabotine !

Il y eut un long silence stupéfait, puis un bruit de verrou, et Nikolaï Zabotine vit surgir une tête hirsute, un visage mal rasé, des yeux qui clignotaient derrière de grosses lunettes. Interloqué, Alexandre Peremogy contemplait l'homme surgi de son passé. Comme pour lui-même, il murmura :

- Nikolaï ! Tu es revenu !

Machinalement, il entrouvrit la porte et le Russe se glissa à l'intérieur du petit appartement encombré de livres, de gravures, d'un bric-à-brac indescriptible, puis gagna un petit salon donnant directement sur une cuisine minuscule, meublé d'un divan défoncé recouvert d'un tissu bariolé, d'une table en bois et de quelques chaises. Cela sentait la pauvreté : l'ancien agent du SBU ne devait pas avoir une grosse retraite.

- Tu veux du thé, Nikolaï ?

Alexandre Peremogy s'affairait déjà dans la cuisine. Nikolaï Zabotine s'assit sur une chaise en plastique, un peu triste. Alexandre Peremogy avait rendu de *grands* services à l'Union soviétique. Aujourd'hui, il était oublié, rayé...

L'ancien agent du SBU revint avec une théière et deux tasses à la propreté douteuse, s'excusant avec un sourire.

- Je n'ai même pas de vodka pour trinquer... Nikolaï Zabotine leva sa tasse de thé.

- *Nitchevo* ! À notre amitié.

Ils burent un peu de thé tiédasse et pâle. Le Russe plongea son regard dans celui de son ancien compagnon de lutte et demanda :

- Tu n'as pas changé d'opinion, depuis le temps ? Tu es toujours notre ami ? L'ami de la Russie ?

- *Da ! Da !* répondit aussitôt Alexandre Peremogy. Quand je vois ce salaud de Iouchtchenko qui essaie de prendre le pays pour le revendre aux *Ameriki*, cela me fait mal au cœur.

Alexandre Peremogy était originaire de Dniepropetrovsk, la grande ville minière russophone de l'Est. Sa famille venait de la mine et lui seul avait pu étudier et entrer ensuite au SBU. Son bâton de maréchal. Ses paroles allèrent droit au cœur de Nikolaï Zabotine. C'était fascinant de réactiver ainsi une vieille mécanique, qui se remettait à tourner sans à-coup. Brusquement, il fut fier de ce qu'il faisait : lutter pour que la Russie de Vladimir Poutine soit toujours grande et forte. Le communisme n'avait été qu'un moyen d'étendre son pouvoir. Le

régime disparu, la lutte continuait.

- Alexandre, demanda Nikolai Zabolotnikov, aimerais-tu m'aider à lutter contre les *Ameriki* ?

L'autre sursauta, vexé.

- Évidemment ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

- Ce que tu faisais avant, fit placidement le Russe. Seulement maintenant, c'est plus risqué. Mais tu participes à l'Histoire. C'est pour la *rodina*.

Alexandre Peremogov leva son regard fatigué, avec une détermination qui réchauffa le Russe.

- Dis-moi qui et où, et fournis-moi le matériel. Je n'ai plus rien.

Nikolai Zabolotnikov but un peu de son thé, qui lui parut délicieux.

Il venait de trouver quelqu'un de sûr pour éliminer le grain de sable qui grippait son opération. Ce Malko Linge qui lui avait déjà tellement nui en quelques jours.

CHAPITRE XVI

Oleg Budynok relut pour la troisième fois le texte qu'une ravissante jeune femme blonde venait de lui remettre. Grâce à son insistance souriante, elle avait réussi à franchir tous les filtres qui protégeaient son somptueux bureau de l'administration présidentielle du public. À peine avait-elle rempli sa mission qu'elle s'était éclipcée. Il avait lu la déposition d'Anatoly Girka avec une fureur croissante, puis l'incrédulité avait pris le dessus.

Comment ce type plutôt fruste, flatté d'être rétribué en secret par le puissant chef de l'administration présidentielle, avait-il pu retourner sa veste ? Il avait failli appeler l'homme qui l'avait prévenu de la visite de la blonde et qui possédait son numéro de portable, mais s'était retenu. Que lui dire ?

Si elle était publiée, la confession d'Anatoly Girka était dévastatrice. Oleg Budynok aurait beau nier, les partisans de Viktor Iouchtchenko se déchaîneraient. Ainsi que les amis d'Igor Baikal. Il fallait coûte que coûte prendre conseil auprès de son mentor. Il composa le numéro de Nikolai Zabotine. Sans succès. Il obtenait un disque annonçant que le numéro était déconnecté... Après s'être acharné, il comprit d'un coup la vérité : le Russe avait mis son portable hors circuit. Il n'eut pas le temps de s'affoler. Une minute plus tard, le sien sonna et la voix du Russe demanda :

- Vous avez tenté de me joindre ? Oleg Budynok l'aurait embrassé.

- Oui. Il y a du nouveau.

- Parfait, je vous rappellerai avant ce soir. Malgré sa concision, le message lui remonta le moral.

Au moins, Zabotine ne le laissait pas tomber. Il était encore plongé dans une sombre méditation quand un numéro inconnu s'afficha sur son portable.

- Oleg Budynok ?

- Tak.

- C'est moi qui vous ai envoyé la jeune femme, ce matin. Je pense que vous avez eu le temps de lire le document qu'elle vous a remis...

- C'est un faux ! Un faux grossier ! éructa l'Ukrainien. D'abord, qui êtes-vous ?

- Je vous le dirai quand nous nous rencontrerons. Mais vous savez bien qu'il ne s'agit pas d'un faux. Avant-hier, vous avez appelé Anatoly

Girka, tard dans la soirée. Vous lui avez promis une récompense de 100000 hrivnas pour abattre son patron avant mon arrivée. Il a obéi.

Après un silence tendu, Oleg Budynok demanda :

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- Vous venir en aide. Si vous avez envie de me voir, appelez-moi.

Do svidania.

Oleg Budynok écrasa son poing sur le bureau, faisant voler les papiers qui s'y trouvaient. Ensuite, il alla prendre une bouteille de Defender «5 ans d'âge» dans son bar, s'en versa une solide rasade et la but d'un trait. L'alcool fit fondre en partie la boule qui lui nouait la gorge, mais ne calma pas sa fureur.

Tant qu'il n'avait pas parlé à Nikolai Zabotine, il ne pouvait pas lever le petit doigt.

* * *

On parlait beaucoup de la mort d'Igor Baikal dans les journaux ukrainiens. Un de ses employés racontait qu'il avait entendu un coup de feu provenant de sa chambre, mais qu'il ne s'était pas alarmé. Personne ne croyait au suicide. Les journalistes évoquaient d'obscures histoires d'argent, de guerre entre producteurs de vodka. Le médecin légiste n'avait fait aucune difficulté pour délivrer le permis d'inhumer et la veuve d'Igor Baikal avait demandé à conserver en souvenir le pistolet avec lequel il s'était donné la mort.

Donald Redstone regarda Malko, soucieux.

- Vous pensez qu'il va accepter ? demanda-t-il, en songeant à Oleg Budynok.

- Tant que Vassiliev reste le procureur général d'Ukraine, répliqua Malko, il n'ouvrira pas d'instruction, mais si louchtchenko gagne, il y a un dossier solide contre Budynok avec le témoignage d'Anatoly Girka.

- Il vous a fixé rendez-vous ?

- Pas encore, mais je suis sûr qu'il appellera.

Donald Redstone regarda le calendrier posé sur son bureau.

- Nous sommes le 23. Il ne reste pas beaucoup de temps pour démasquer un nouveau complot. Le 26 sera le jour le plus dangereux. Viktor louchtchenko sera obligé de se montrer en public, de côtoyer des tas de gens.

- Je sais, admit Malko. J'espère qu'Oleg Budynok va flancher vite, mais je ne peux pas l'y forcer. C'est l'inconvénient du chantage. Si on abat ses cartes, c'est terminé. Or, nous ne cherchons pas à faire

inculper Oleg Budynok, mais à le retourner.

- O.K., conclut Donald Redstone. Croisons les doigts.

Malko décida d'aller rendre visite à Evgueni Tcher-vanienko, le responsable de la sécurité de Viktor Iouchtchenko. Lui aussi devait être intrigué par la mort d'Igor Baikal. Malko n'avait pas l'intention de lui parler de la manip' montée contre Oleg Budynok. L'Ukrainien serait trop tenté d'attaquer publiquement ce dernier.

* * *

- Oleg, c'est moi. Retrouvons-nous au «bâtiment vert» à six heures.
Karacho ?

- *Karacho !* approuva le chef de l'administration présidentielle, soulagé.

Le «bâtiment vert», c'était le parc entre le bâtiment rouge et le bâtiment jaune de l'université Tarass-Sevchenko. Son nom lui avait été donné par des élèves de l'université, qui, pour sécher les cours, se retrouvaient dans le parc, surnommé « le bâtiment vert ». Le soir, avec le froid, il n'y aurait pas un chat. Oleg Budynok regarda sa montre : cinq heures et demie. Il avait juste le temps d'y aller. Glissant dans la poche de son manteau de cuir un gros Tokarev, il dit à sa secrétaire :

- À demain. Dis à Piotr que je n'ai plus besoin de lui.

Il se glissa au volant de sa Mercedes 500 et se fondit dans la circulation. Par précaution, il gara la voiture assez loin sur Volodymyrskaya et revint sur ses pas à pied. Le parc était désert. Même pas un promeneur avec son chien. Oleg Budynok s'immobilisa au pied de la statue de Tarass Sevchenko. À part le lointain grondement des voitures, le silence était absolu. Au bout de vingt minutes, il était frigorifié et furieux. La voix derrière lui le fit sursauter.

- Oleg ! Tu n'as pas trop froid ?

Il se retourna d'un bloc. Nikolaï Zabolotne lui souriait, emmitoufflé dans un manteau noir. Le Russe s'excusa aussitôt de son retard.

- J'ai vérifié que personne ne t'avait suivi. Cela a pris un peu de temps. Alors, quelles sont les dernières nouvelles ? Marchons, on nous remarquera moins.

Oleg Budynok raconta la visite de la femme blonde et ce qui avait suivi. Il avait du mal à avouer s'être fait avoir par Anatoly Girka.

- Qu'est-ce que je fais ? demanda-t-il. Si cette confession est rendue publique, les dégâts seront immenses. Même si je nie tout.

- C'était peut-être une erreur de liquider Igor Baikal, fit

pensivement Nikolaï Zabotine. Même après son échec. Je pense qu'il n'aurait pas parlé.

Il commençait à neiger et un vent glacial leur cinglait le visage.

- Mais qu'est-ce que je fais, maintenant ? demanda

d'un ton presque implorant Oleg Budynok. Ce type veut me voir.

- Eh bien, je crois que c'est une excellente chose.

Les yeux de Zabotine pétillèrent de satisfaction. Il venait, en quelques secondes, de mesurer le profit qu'il pouvait tirer de ce nouvel écueil, en apparence catastrophique. Oleg Budynok le regarda, stupéfait.

- Tu trouves cela bien ?

Le Russe sourit.

- Tu joues aux échec, Oleg ? Nous allons faire un superbe coup d'échec. Qu'as-tu dit à cet *Amerikii*

- Rien. Il faut que je le rappelle.

- C'est ce que tu vas faire...

Le temps qu'il lui explique son plan, ils étaient arrivés sur Volodymyrkaia. Nikolaï Zabotine fit face au chef de l'administration présidentielle.

- Tu as compris ?

- Tak.

- Retrouvons-nous après-demain, ici. Le soir de Noël. À la même heure. Après, tu pourras réveillonner en famille.

En Ukraine, on fêtait Noël car la moitié du pays était catholique : les vitrines regorgeaient de jouets et de guirlandes. Le Russe serra longuement la main d'Oleg Budynok.

- Nous allons gagner ! dit-il, encore un petit effort. Mais ce que tu vas faire est *très* important.

Ils se séparèrent et Oleg Budynok courut presque jusqu'à sa voiture. Ce temps lui rappelait la Sibérie, où il avait passé quelques années, et où la température descendait parfois à -45 °C.

* * *

Alexandre Peremogy, installé au bar du premier étage du *Premier Palace*, but une gorgée de son thé et reprit son journal. La visite de Nikolaï Zabotine lui avait redonné goût à la vie. En partant, le Russe lui avait laissé une enveloppe avec 10000 hrivnas, une somme importante pour le retraité du SBU, afin de couvrir ses premiers frais.

Alexandre Peremogy avait aussitôt acheté en solde une veste de cuir, des bottes, une casquette, de quoi être présentable. Ensuite, il s'était lancé dans la reconnaissance de sa cible. Le *Premier Palace* présentait beaucoup d'inconvénients : c'était un petit hôtel où on se faisait repérer facilement. Le *lobby* était minuscule, sous le regard constant des employés de la réception. Seule, l'ambassade de Malaisie, située au cinquième étage, permettait d'accéder aux étages si on ne résidait pas à l'hôtel.

Ce qui était le cas d'Alexandre Peremogy.

Il avait donc décidé d'une méthode très simple : se montrer le plus souvent possible, afin que les gens de l'hôtel soient accoutumés à sa présence. D'abord, au bar du premier. Avantage : juste de l'autre côté du palier se trouvait le fitness club. Les étrangers à l'hôtel y avaient accès, moyennant un droit d'entrée.

En vingt-quatre heures, Alexandre Peremogy n'avait pas encore aperçu sa cible, mais il ne se pressait pas. Déjà, il se sentait à l'aise dans cet hôtel de luxe. Un paisible retraité avec un peu d'argent, qui vient lire les journaux en dégustant un thé. Inoffensif. Il régla, reprit sa veste en cuir et sortit du bar, après avoir salué poliment le barman. Il se heurta presque à une splendide blonde au regard dur, qui le toisa rapidement. « Tiens, se dit-il, ici aussi, il y a des putes. » Avant de partir, il poussa la porte menant au fitness club et adressa un sourire à l'employée.

- Combien cela coûte-t-il de venir prendre un sauna ? demanda-t-il. Une fois par semaine. Cela a l'air bien ici.

- 50 hrivnas, annonça l'employée. Le mieux, c'est le soir. Il n'y a jamais beaucoup de monde.

Alexandre Peremogy remercia et sortit. Désormais, la fille le connaissait. Cela pourrait peut-être servir. Il restait encore beaucoup de choses à explorer avant d'être prêt à frapper. Il n'aurait pas une seconde chance et son temps était compté.

* * *

Le portable avait sonné à 10h10. C'était l'homme qui avait envoyé la confession. Oleg Budynok lança, bougon :

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- Je vous l'ai dit. Vous rencontrer.

L'Ukrainien fit mine d'hésiter et, finalement, répondit :

- *Karacho*. À l'entrée du musée de la Guerre, dans Pecherska Ulitza. Aujourd'hui, à cinq heures.

- *Karacho*, approuva Malko. Oleg, attention, je ne viens pas en ennemi, c'est une *razborka*.

Surpris qu'il connaisse ce terme, typiquement ukrainien, Oleg Budynok demanda :

- Vous êtes ukrainien ?

- Non, mais je connais votre pays. Donc, à cinq heures. J'espère que cette rencontre permettra d'aplanir nos difficultés.

Oleg Budynok grommela une réponse inintelligible. Les *razborka* se terminaient plus souvent dans un bain de sang que dans un bain de vodka et des embrassades.

CHAPITRE XVII

Malko s'engagea dans la file de droite et ralentit en apercevant le panneau indiquant : National Muséum of the Great Patriotic War History. La circulation sur le boulevard Drushby-Narodiv en direction du pont Patona était si dense en cette veille de Noël qu'il faillit manquer l'embranchement. Il faisait déjà presque nuit et les gens se hâtaient de regagner leurs clapiers, de l'autre côté du fleuve. À côté de lui, Tatiana Mikhailova, le Poulimiot sur les genoux, restait muette. C'est elle qui avait insisté pour accompagner Malko.

- Ce salopard de Budynok a sûrement manigancé quelque chose, avait-elle affirmé.

Difficile de penser le contraire. Lors de sa dernière *razborka*, des années plus tôt, au cœur de la forêt de Tchernobyl, Malko avait bien failli y laisser sa peau. Les Ukrainiens étaient des brutaux.

En sortant de la rampe, il se retrouva dans un chemin serpentant dans le parc Pechersk, au bord du Dniepr. Ensuite, cela montait vers le musée, installé partiellement en plein air. En haut de la pente, Malko aperçut une voiture, tous feux éteints, garée en face de l'entrée, sur une petite esplanade. Une grosse Mercedes 500. Il ralentit et, aussitôt, le conducteur de l'autre véhicule donna un bref appel de phares.

- C'est lui, dit Malko.

L'endroit était totalement désert, le musée fermé à cette heure tardive. Tout Kiev préparait le réveillon de Noël. Malko stoppa à une vingtaine de mètres de l'autre véhicule. Il faisait trop sombre pour distinguer l'intérieur. Son portable sonna et il reconnut immédiatement le ton rogomme du directeur de l'administration présidentielle.

- C'est vous, dans la voiture ? demanda Oleg Budynok.

- *Da*.

- Vous êtes seul ?

- *Niet*. Et vous ?

- Moi, je suis seul. Venez me rejoindre.

- *Dobre*.

Après avoir coupé la communication, Malko se tourna vers Tatiana.

- Je vais le retrouver. Vous me couvrez ?

Les traits tendus, la jeune femme essaya de percer l'obscurité.

- C'est dangereux, dit-elle. Il veut probablement vous tuer.
- C'est possible, reconnu Malko.
- Attendez !

Elle arma le Poulimiot et se tourna vers lui.

- Dites-lui que j'ai un Poulimiot. Qu'au moindre problème, j'arrose sa voiture.

Elle ouvrit la portière et plongea dans l'obscurité. Malko la vit se mettre en position derrière un muret, le Poulimiot pointé sur la Mercedes 500.

L'estomac noué, il sortit à son tour de la SLK, le Glock dans sa ceinture, et se dirigea vers l'autre véhicule, priant pour que ce rendez-vous ne soit pas un piège. Il faisait froid, avec un affreux vent coulis. Le bruit de ses pas résonnait sur la chaussée. Il atteignit la Mercedes 500 et ouvrit la portière de droite.

Il n'y avait qu'une seule personne dans la voiture, un homme aux cheveux gris, aux traits épais, dans un costume sombre, en train de fumer une cigarette. Il enveloppa Malko d'un long regard curieux.

- C'est vous, Malko Linge ?

- Oui.

- Pourquoi vouliez-vous me voir ?

- Je veux savoir *pourquoi* vous avez demandé à votre ami Igor Baikal de me tuer. Et *qui* vous a réclamé ce service. Comme nous ne nous connaissions pas, nous ne pouvions avoir de contentieux.

- Et si je refuse, qu'arrivera-t-il ?

- Je communiquerai aux médias la confession d'Anatoly Girka qui pourra la confirmer par un témoignage direct.

- Je n'en ai rien à foutre, grommela l'Ukrainien. Personne ne le croira...

- Peut-être, répliqua Malko, mais ceux qui ont commandité mon élimination peuvent prendre peur et vous faire subir le sort d'Igor Baikal.

- Vous oubliez *qui* je suis ! cracha Oleg Budynok. Je dispose d'une protection rapprochée qui me met à l'abri de ce genre de chose.

Malko lui adressa un sourire froid.

- Igor Baikal, lui aussi, avait des gardes du corps.

Qui vous dit que parmi les vôtres, il n'y en a pas un disposé à trahir ? De toute façon, dès que cette affaire sera rendue publique, aussi puissant que vous soyez, vos amis vous lâcheront. Y compris le

président Koutchma.

Et là, il peut vous arriver beaucoup de choses.

Oleg Budynok demeura silencieux, tirant sur sa cigarette. Malko le sentait moins assuré que son discours.

- Bien, dit-il, en posant la main sur la poignée de la portière. C'est votre choix, mais je pense que c'est un *mauvais* choix.

Il ouvrit la portière et avait déjà un pied sur le sol quand Oleg Budynok le rappela.

- Attendez !

- Oui ?

- Si je vous communique une information cruciale, vous me foutez la paix ?

Malko sentit son poulx s'emballer. Comme s'il avait tiré le 9 à une table de baccara. Il s'efforça de ne pas montrer son intérêt et demanda d'une voix neutre :

- Quelle information ?

- Vous êtes d'accord avec ma proposition ? insista Oleg Budynok, qui semblait beaucoup moins sûr de lui.

- Il faudrait que cette information soit vraiment *cruciale*.

- Elle l'est.

- Alors, donnez-la-moi.

- Ensuite, vous n'aurez plus besoin de moi. Et vous me balancerez.

- Non. Mais dépêchez-vous.

D'une seule traite, Oleg Budynok lâcha :

- Il va y avoir une seconde tentative pour empêcher

Viktor Iouchtchenko d'accéder à la présidence.

Malko dissimula sa joie. C'est ce qu'il pensait depuis plusieurs jours. L'aveu d'Oleg Budynok confirmait son hypothèse de travail.

- Organisé par qui ? demanda-t-il.

- Certains membres du SBU aux ordres de Vladimir Satsyuk.

- C'est sûr ?

- Oui.

- Pourquoi me dites-vous cela ? s'étonna Malko. Si Ianoukovitch gagne, vous serez à l'abri de toutes poursuites.

Oleg Budynok sembla hésiter. Puis, après un long silence, il avoua :

- Ça n'a rien à voir avec Ianoukovitch, marmonna-t-il. Je vais vous faire une proposition. Je vous aide à empêcher cet attentat, mais vous me livrez Anatoly Girka et sa confession.

- Si Ianoukovitch gagnait, insista Malko, vous n'auriez plus rien à craindre...

Oleg Budynok tourna vers lui un visage aux traits tirés.

- Les politiques, je m'en fous. Mais personne ne doit jamais savoir ce que j'ai fait à Igor Baikal. Il a deux frères. S'ils apprennent que c'est moi, ils me tueront, où que je me trouve.

Malko ne réfléchit pas longtemps. Même les plus fanatiques « droits de l'hommes » n'auraient pas défendu l'assassin d'Igor Baikal.

- D'accord, dit-il, à condition que vous m'aidiez à déjouer cet attentat.

- *Karacho*, admit l'Ukrainien. Vous allez être contacté par un certain Alexei Danilovitch. Un faux nom. C'est un membre important du SBU. Il est au courant de l'opération montée contre Viktor Iouchtchenko. Il vous aidera à la déjouer.

- Pourquoi parlerait-il ?

- Il n'approuve pas ce plan, mais ne savait pas à qui parler. En plus, il me doit un service.

- Très bien, conclut Malko. J'attends des nouvelles d'Alexei Danilovitch. Si tout se passe bien, personne ne saura jamais que vous avez fait liquider votre ami Igor Baikal.

Oleg Budynok lui jeta un regard en coin.

- Si Iouchtchenko est élu, vous direz à vos amis que j'ai un peu aidé...

Oleg Budynok ménageait l'avenir... Malko ne répondit pas. Il ouvrit la portière et repartit en direction de sa voiture. Plus détendu. C'était une vraie *razborka*, de celles où on conclut la paix. La Mercedes 500 d'Oleg Budynok passa devant lui et disparut. Le dernier round était entamé.

Tatiana Mikhailova surgit, frigorifiée en dépit de sa zibeline, et se jeta dans la voiture, lançant le Poulimiot sur la banquette arrière.

- Tout s'est bien passé ? demanda-t-elle.

- Pour l'instant, répondit Malko, prudent.

* * *

- Il faudrait prévenir Evgueni Tchervanienko, conseilla Donald Redstone. Si on ne le fait pas et qu'il arrive quelque chose à Viktor

louchtchenko, il ne nous le pardonnera jamais. Et Langley non plus.

- Le prévenir pour lui dire quoi ? objecta Malko. louchtchenko porte déjà un gilet pare-balles en Kevlar et céramique quand il est en public... Il a douze gardes du corps, qui ne le lâchent pas d'une semelle. Tant que je n'ai rien à lui apprendre de précis, c'est inutile.

- Demain, c'est le 25, remarqua l'Américain. Il reste deux jours.

- Pas forcément, objecta Malko. Même si louchtchenko est élu le 26 décembre, il peut être assassiné *après* son élection. C'est déjà arrivé au Liban. Si je n'ai rien appris demain soir, j'avertirai Tchervanienko.

* * *

Tatiana Mikhailova et Irina Murray se regardaient en chiennes de faïence, si on peut dire. Ne voulant pas laisser la Russe seule, Malko avait décidé de dîner avec les deux femmes, choisissant un restaurant marocain, le *Marocano*, insolite en Ukraine, avec un narguileh posé sur chaque table. Assises côte à côte sur la banquette, les deux femmes tâchaient de faire bonne contenance, faisant assaut de séduction. Tatiana arborait une robe de cuir beige souple comme un gant, un maquillage très sombre, qui mettait en valeur ses yeux bleus, et Irina était, comme toujours, hyper sexy. Des cuissardes, un pull moulant sa magnifique poitrine et une mini orange qui donnait envie de regarder dessous.

Après son entrevue avec Oleg Budynok, Malko était presque euphorique, mais il avait besoin d'une soirée de détente.

- Si on allait au fitness club après le dîner ? suggéra tout à coup Tatiana. J'ai eu tellement froid tout à l'heure...

- Pourquoi pas ? renchérit Irina. J'aime bien le Jacuzzi.

Visiblement, elle n'avait pas envie de laisser Malko en tête à tête avec Tatiana. C'était une idée un peu bizarre, après le dîner, mais Malko s'y rallia.

Une heure plus tard, ils débarquaient tous les trois au fitness club, en peignoir. Désert en ce jour de Noël. Malko mit le Jacuzzi en route, puis se détendit sous les jets d'eau délicieusement chaude. À côté de lui, Irina défit son soutien-gorge et ses seins parurent flotter sur l'eau. Tatiana était fascinée.

- Ce que vous avez de beaux seins ! soupira-t-elle.

À son tour, elle ôta le haut et Malko put admirer les siens, pointus et fermes, beaucoup moins importants que ceux d'Irina. La tête renversée en arrière, celle-ci prit discrètement la main de Malko et la posa en haut de ses cuisses ouvertes, dissimulée par les

bouillonnements des jets. Tatiana, les yeux mi-clos, allongée presque à l'horizontale, fit semblant de ne rien voir. Mais soudain, Malko sentit un pied se poser sur son maillot...

Chacune des deux femmes faisait semblant d'ignorer ce que trafiquait l'autre... Malko s'amusait, plutôt excité, mais la présence d'Irina l'inhibait. Tatiana comprit qu'elle ne parviendrait pas à ses fins. Brusquement, Malko sentit son pied s'éloigner de lui.

Elle se remit debout, attrapa son soutien-gorge et dit à la cantonade :

- Je vais faire un peu de sauna.

Irina Murray la suivit des yeux et dit gentiment :

- Je crois qu'elle aurait aimé que tu la baisses. Juste pour m'embêter. Tu veux la rejoindre au sauna ?

- Non, j'ai envie de toi, et ce n'est pas pour embêter Tatiana.

Ils partirent vers les ascenseurs, enveloppés pudiquement dans leurs peignoirs. Dans la cabine, Irina écarta le peignoir de Malko, et commença à le caresser puis s'accroupit et le prit dans sa bouche. Elle était dans cette position quand l'ascenseur s'arrêta au quatrième étage. Irina n'eut pas le temps de se relever. Or, un couple âgé attendait l'ascenseur. La femme écarquilla les yeux avec un « Oh ! » horrifié. Tranquillement, Irina se redressa, leur sourit et sortit de la cabine en leur lançant un « *Good evening* » extrêmement poli.



Alexandre Peremogy s'imprégnait de plus en plus de sa cible. Désormais, il savait à quel étage il se trouvait et pouvait l'identifier, même d'assez loin. Il l'avait d'abord observée en sirotant un Defender au bar du *Marocano*, un peu en contrebas de la salle, puis avait retrouvé le trio au *Premier Palace*, partant avant eux du restaurant. Peu à peu, il mettait son plan au point, avec plusieurs variantes. De toute façon, pour une raison qu'il ignorait, Nikolai Zabotine lui avait dit de ne pas frapper avant le surlendemain, le 26. Il commençait à se faire une idée précise de la façon dont il allait accomplir sa mission. Nikolai Zabotine lui avait fourni une petite merveille fabriquée dans les laboratoires de Moscou, qu'Alexandre Peremogy avait déjà eu l'occasion d'expérimenter sur un chien errant.

Le résultat était extrêmement satisfaisant. La personne atteinte perdait connaissance en quelques secondes et son cœur s'arrêtait de battre en moins de dix minutes. Sans aucun signe extérieur d'agression.

L'idéal.

Il sortit du *Premier Palace* et remonta le boulevard Tarass-Sevchenko pour aller chercher un bus. Même s'il disposait d'une somme importante, il ne se sentait pas le droit de prélever de quoi prendre un taxi. Luxe qu'il ne s'offrait que le jour où il touchait sa pension, et encore, pas toujours.

* * *

On était le 25 décembre. Malko se réveilla et regarda le ciel gris et bas. Il ne neigeait pas, pas encore. Il avait mal dormi. La souplesse d'Oleg Budynok - un des hommes les plus puissants d'Ukraine - l'intriguait. La crainte d'être découvert n'expliquait pas tout. Il rejoignit à la salle à manger du huitième Tatiana Mikhai-lova, en train de s'empiffrer de charcuteries, de fromage et d'œufs. Comment pouvait-elle rester aussi mince en mangeant de cette façon ?

- Qu'as-tu pensé de la *razborkal* demanda-t-il.

- On aurait dû le tuer, laissa-t-elle tomber, la bouche pleine.

Elle tenait toujours aux bonnes vieilles méthodes expéditives de son patron.

- Mort, il ne m'intéresse pas, remarqua Malko. Je vais voir s'il tient sa promesse. Anatoly Girka est toujours à l'ambassade, en sûreté, et on peut déclencher le scandale quand on veut... Mais si Iouchtchenko est élu demain, tout deviendra inutile.

- Sauf s'ils le tuent après..., objecta Tatiana. Je connais les *siloviki*. Ils sont teigneux et patients. *Nit-chevo*. On verra bien.

Le portable de Malko sonna, tandis qu'il redescendait.

- Vous me reconnaissez ? demanda Oleg Budynok.

- Oui.

-*Dobre*. Ce soir, vers six heures, promenez-vous devant l'hôtel *Dniepro*, place de l'Europe. Vous y rencontrerez Alexei Danilovitch.

CHAPITRE XVIII

À la nuit tombée, la place de l'Europe était un peu moins sinistre que sous la lumière du jour, avec l'énorme cube blanc de la Maison de l'Ukraine, face à l'austère façade de l'hôtel *Dniepro*. Un flot de véhicules surgissait sans discontinuer de Volodyskyi Uzviz, montant du quai du Dniepr à travers la colline du parc Khreschatik, et tournait autour de la place avant de repartir dans diverses directions.

Immobile sur le trottoir en face du *Dniepro*, Malko, frigorifié, fixait distraitemment, de l'autre côté de la place, la coupole surmontant le hideux bâtiment blanc de l'ex-musée Lénine, devenu Maison de l'Ukraine. Tatiana Mikhailova se trouvait dans la Mercedes SLK, garée en épi devant l'hôtel, au milieu des taxis et des Mercedes avec chauffeur.

Son Poulimiot sur les genoux, prête à intervenir. Car rien ne garantissait la sécurité du rendez-vous fixé par Oleg Budynok. Debout au bord du trottoir, Malko constituait une cible magnifique pour des malfaisants. Même si la grande avenue Khreschatik était barrée cinq cents mètres plus loin, place de l'Indépendance, par le rassemblement pro-Iouchtchenko, il y avait encore trois voies de repli possibles... Au fond de la poche de son manteau, Malko serrait la crosse du Glock, une balle dans le canon. Chaque fois qu'une voiture ralentissait et s'arrêtait en face du *Dniepro*, son poulx grimpait d'un coup.

- *Pan* Malko ?

Il se retourna d'un bloc. Deux hommes lui faisaient face, engoncés dans de longs manteaux de cuir, coiffés de chapkas, ce qui était plutôt rare à Kiev. Des visages passe-partout, mais des regards vifs. Les mains dans les poches.

- *Da*.

Celui qui avait parlé annonça simplement :

- Je suis Alexei Danilovitch. Je viens de la part d'Oleg.

- Voulez-vous venir à l'intérieur du *Dniepro* ? suggéra Malko.

- *Niet*. Nous préférons marcher avec vous.

Ils l'encadrèrent et ils s'engagèrent dans Khreschatik. De la place, on entendait les flonflons des haut-parleurs installés sur Maidan, crachant de la musique et des slogans. Malko se tourna vers son interlocuteur.

- Vous appartenez au SBU ?

- Tak.

- Pouvez-vous me le prouver ?

Sans mot dire, Alexei Danilovitch sortit de son portefeuille un petit livret à la couverture bleue qu'il ouvrit et mit sous le nez de Malko, son pouce dissimulant le nom. C'était bien une carte du SBU, calquée sur celles du KGB, à part la couleur - celles du KGB étaient rouges. Le second homme exhiba lui aussi le même livret qu'il rempocha prestement.

- Qu'avez-vous donc à me dire ? demanda Malko.

Ils continuaient à avancer en direction de Maidan, et

on apercevait désormais l'énorme arbre de Noël lumineux dressé au milieu de la place.

- Nous avons été chargés d'organiser un attentat contre le candidat Viktor Iouchtchenko, annonça calmement l'interlocuteur de Malko.

- Par qui ?

- Cela, je ne suis pas autorisé à vous le dire. Mais ce travail nous déplaît. Nous ne savions pas à qui nous adresser pour saboter notre mission, car nous n'avons confiance en personne chez les Ukrainiens.

- Vous auriez pu prévenir l'entourage de Iouchtchenko, remarqua Malko. Evgueni Tchervanienko est là pour protéger le candidat...

- Nous aurions été obligés de nous découvrir et cela aurait rejailli sur le Service, objecta Alexei Danilovitch. Or, nous voulons le protéger pour l'avenir. C'est la raison pour laquelle nous demeurons anonymes.

- Qu'avez-vous à me dire ?

- Une équipe d'hommes sélectionnés parmi les Guépards, une unité spéciale de chez nous, a été chargée d'attenter à la vie du candidat demain, le sonde son élection, exposa Alexei Danilovitch. Ils se feront passer pour des militants du Donetsk envoyés par Ianoukovitch.

- Viktor Ianoukpvitch est au courant ?

- Non, bien sûr, puisque ces gens viennent d'ici.

- Quel est leur plan ?

- Viktor Iouchtchenko doit prononcer un discours pour ses partisans et la presse, au siège de son parti, le soir de l'élection, demain, dimanche 26 décembre. Ils s'introduiront dans ces locaux et, lorsqu'il montera sur l'estrade, ils l'attaqueront. À ce moment, il ne sera plus sous la protection de ses gardes du corps qui ne monteront pas avec lui sur le podium.

Malko dissimula mal son scepticisme.

- Je suppose que cet endroit sera gardé et qu'on n'y entrera pas facilement, objecta-t-il.

- Ils ont un complice à l'intérieur, répliqua Alexei Danilovitch, et ils se feront passer pour des partisans de Iouchtchenko.

- C'est une mission suicide...

- Pas sûr. Ils ont prévu une voie de repli. C'est une opération très bien organisée. Avec des hommes aussi bien entraînés que les *spetnatz*. Ils peuvent égorger Iouchtchenko en quelques secondes et se fondre dans la foule, en profitant de la pagaille provoquée par cet attentat.

Ils étaient pratiquement arrivés place de l'Indépendance. Malko, perplexe, s'arrêta et demanda :

- C'est tout ce que vous avez à me dire ?

- Pour le moment. Mais si vous me donnez un numéro de portable, je vous dévoilerai d'autres informations, au fur et à mesure, afin que vous puissiez réagir.

- Et que demandez-vous pour cela ?

- Rien. Que vous vous souveniez de notre intervention et que vous le fassiez savoir à qui de droit, précisa celui qui était resté muet jusque-là. Nous souhaitons protéger le Service.

Ils s'arrêtèrent cinquante mètres après la place, là où les voitures, coincées dans les embouteillages, faisaient demi-tour.

- Très bien, dit Malko, voici mon portable : 80442023693. Comment vais-je vous identifier ?

- Donnez-moi un chiffre au hasard, répondit l'homme du SBU.

- 29, fit Malko.

- Très bien, quand je vous appellerai, en plus de mon nom, je vous demanderai le chiffre. À la fin de la conversation, vous me communiquerez un autre chiffre pour la liaison suivante. *Karacho* ?

- Karacho.

- Do svidania.

Sans lui serrer la main, ils s'éloignèrent, montant le long de la place, en direction de l'hôtel *Ukrainia*, qui dominait le paysage de sa masse grise. Il manquait une lettre à son enseigne lumineuse. Malko se préparait à regagner la place de l'Europe quand il se heurta à Tatiana Mikhailova qui lui jeta au passage :

- Je les suis.

Elle le dépassa et se perdit dans la foule. Malko, une fois revenu place de l'Europe, héla un taxi pour se faire conduire à l'ambassade

américaine où, exceptionnellement, Donald Redstone se trouvait en ce jour de Noël en principe férié.

* * *

- Cette fois, il faut prévenir Evgueni Tchervanienko, insista Donald Redstone. Il nous dira si cette histoire est vraisemblable.

- Attendons le retour de Tatiana, suggéra Malko. Pour en savoir plus sur ces deux hommes.

Pour patienter, ils burent du café infâme. Dans ce pays voué au thé, Malko était frustré... Tatiana Mikhailova arriva à l'ambassade une heure plus tard.

- Ils sont bien allés à Volodymyrskaya Ulitza, annonça-t-elle. Ils ont fait le tour de Maidan et sont repartis à pied. Ils sont entrés par la porte de côté qui donne sur Sofiska Ulitza.

C'étaient donc bien des agents du SBU. Qui n'avaient même pas cherché à savoir s'ils étaient suivis. Bizarre. Pourtant, les informations qu'ils avaient communiquées étaient explosives... Cette fois, Malko n'hésita pas.

- Je vais voir Evgueni Tchervanienko.

Le taxi le déposa dans le quartier de Podol, au *Stab'*, place Muskuya. Un grand bâtiment blanc de deux étages. Tout autour, veillaient des jeunes gens arborant des écharpes et des bonnets orange : les Fils de l'Ukraine libre, chargés du service d'ordre. Amateurs bien intentionnés, ils ne servaient pas à grand-chose. Au lieu de s'annoncer auprès de Tchervanienko, Malko voulut faire un test. Il se présenta à l'entrée gardée par des permanents du parti de la «révolution orange».

- Je suis journaliste, dit-il, je voudrais un badge pour la soirée de demain.

- Allez voir la fille là-bas, répondit le vigile, en désignant une table où étaient installées trois jeunes filles devant des monceaux d'objets orange.

Malko dut passer sous un portail magnétique et gagna la table, expliquant en anglais - volontairement - à une des filles qu'il était journaliste autrichien et qu'il souhaitait assister à la soirée de la victoire, le lendemain...

- Vous avez une carte de presse ?

Il sortit une vieille carte du *Kurier* de Vienne qui avait déjà beaucoup servi et datait de six ans. La fille y jeta à peine un coup d'oeil, écrivit son nom sur un registre et lui tendit un badge orange portant l'inscription press. Malko remarqua une pile de badges

différents, ronds, portant seulement Tak ! Iouchtchenko ! sur fond orange, évidemment.

- Et ceux-là ?

- C'est pour nos militants, expliqua-t-elle. Avec celui de la presse, vous n'en avez pas besoin.

Il s'éloigna, son badge bien visible, accroché à son manteau. Partout, des jeunes gens arboraient des badges ronds... Il monta ensuite au premier, jeta un coup d'œil rapide dans la salle où Iouchtchenko devait venir annoncer sa victoire. Un grand podium devant un parterre de fauteuils, et une estrade pour les caméras. Il redescendit à mi-étage et frappa à la porte d'Evgueni Tchervanienko.

Une secrétaire leva la tête et sourit en voyant son badge.

- Vous avez rendez-vous ?

- Je suis Malko Linge. Dites à votre patron que je suis là.

* * *

Evgueni Tchervanienko, en manches de chemise, mâchonnait un cigare en écoutant Malko lui détailler le plan de l'attentat. Lorsqu'il eut terminé, l'Ukrainien demeura silencieux quelques instants avant de laisser tomber :

- C'est vraisemblable ! Nous disposons de deux niveaux de sécurité. D'abord, les hommes du commandant Ivan, les Fils de l'Ukraine libre, qui gèrent le service d'ordre, à l'extérieur, et puis la garde rapprochée, dont je suis le responsable. Des hommes entraînés, mais qui restent en retrait à certains moments, entre autres lorsque Viktor Iouchtchenko prononce un discours. Or, il faut très peu de temps pour assassiner quelqu'un, pour un spécialiste. Et les chefs d'État les mieux gardés ont eu des problèmes. Souvenez-vous de Ronald Reagan...

- Est-ce que ces tueurs ne se feraient pas repérer ?

- Pas forcément, rétorqua Evgueni Tchervanienko. Il y aura beaucoup de monde demain. Les journalistes, les sympathisants, les observateurs. Bien sûr, il n'y a, en principe, qu'une entrée. Mais nos gens utilisent plusieurs portes de service. Si ces criminels ont un complice ici, ils peuvent facilement entrer et se mêler à la foule. Ensuite... Maintenant que nous sommes prévenus, je vais prévoir de nouvelles mesures de sécurité. Mais il faudrait en savoir plus.

- À quelle heure Iouchtchenko doit-il venir demain ?

- Cela dépend de beaucoup de choses ; vers une heure du matin, normalement, lorsqu'on aura les résultats. Avant, il sera en sécurité dans l'autre QG, où personne n'a accès.

- Bien, conclut Malko, j'espère que mon interlocuteur me recontactera. Je serai ici en fin d'après-midi, demain, armé.

- Lorsque vous arriverez, appelez-moi. Vous avez le numéro du portable auquel je réponds toujours.

Lorsqu'il ressortit du bâtiment, Malko éprouvait un sentiment de malaise. Tout cela semblait trop facile.



Le « bâtiment vert » était toujours aussi désert... En ce 25 décembre glacial, les habitants de Kiev restaient chez eux. Comme deux jours plus tôt, Nikolaï Zabotine surgit de l'obscurité sans que Oleg Budynok l'ait vu arriver. Les deux hommes se dirigèrent vers le croisement de Tarass-Sevchenko et de Volodymyrskaya.

- Les choses se sont déroulées comme prévu ? demanda le Russe.

- Tout à fait. Il a pris contact tout à l'heure avec Alexei Danilovitch. Je pense qu'il a dû rendre compte aussitôt aux autres.

- Il l'a fait, affirma le Russe, qui maintenait une surveillance continue sur l'agent de la CIA. Il est resté un bon moment avec ce gros porc de Tchervanienko, qui a dû avaler tout ça comme un hareng bien gras. Bravo ! C'est du beau travail. Désormais, ce n'est plus la peine de nous revoir. De votre côté, tout est programmé ?

- Oui.

- Dobre.

Il allait s'écarter lorsque Oleg Budynok ne put s'empêcher de demander :

- Dites-moi. Qu'est-ce qui est vraiment prévu ?

Nikolaï Zabotine lui jeta un regard aigu.

- Oleg, fit-il, c'est une question idiote. Vous savez bien que *rien* n'est prévu, sinon notre petite manip'...

Sans laisser à l'autre le temps de répondre, il s'éloigna à grands pas, chantonnant un air d'opéra. Il n'avait plus qu'à lancer la dernière étape de sa manip'. C'est-à-dire l'élimination de celui qui avait pourri son opération et qui allait quand même lui rendre un dernier service.

CHAPITRE XIX

Alexandre Peremogy marcha d'un pas rapide jusqu'à la rue Frunze où il savait pouvoir trouver un taxi. En ce dimanche, lendemain de Noël, les rues étaient désertes et il dut attendre plusieurs minutes avant qu'une voiture s'arrête, puis discuter le prix de la course. Il se sentait parfaitement calme, bien que ce soit le jour J. Et même revigoré de reprendre une activité, à son âge. Surtout pour une cause qu'il épousait. Et puis, cela lui avait fait tellement plaisir de revoir Nikolai Zabotine !

Son euphorie ne s'était pas dissipée lorsqu'il débarqua au *Premier Palace*. Habitué à son visage, le portier lui adressa un petit signe de tête et Alexandre Peremogy fila directement au premier. Son plan était simple : se rendre, comme tous les jours, au fitness club, puis traîner au restaurant du huitième, au bar du premier et autour de la petite réception. Désormais, les employés de la réception ne faisaient aucune difficulté pour lui débloquent l'ascenseur afin qu'il puisse gagner le restaurant-bar du huitième. S'il le désirait, une fois dans la cabine, il lui suffisait d'appuyer sur le bouton d'un étage pour modifier sa destination.

Après, c'était facile. Il sonnait à la porte de la chambre de sa cible. Si on ne répondait pas, il n'avait plus qu'à planquer et à attendre son retour. Si on lui ouvrait, en quelques secondes ce serait fini. Il n'aurait plus qu'à redescendre et à quitter l'hôtel. Où on ne le reverrait jamais...

L'employée du fitness club lui donna des serviettes en échangeant avec lui quelques mots aimables : il était le premier client de la journée. Alexandre Peremogy alla s'installer au bord de la grande piscine, après avoir laissé son matériel dans le casier destiné aux affaires personnelles. Il réprima une fugitive envie de se mettre dans le Jacuzzi, mais cet appareil l'intimidait. Il préféra aller nager dans la piscine.

Se disant qu'il ne reverrait pas un tel luxe de si tôt...



Malko avait dîné la veille avec Irina Murray dans un restaurant ukrainien bruyant et chaleureux, descente Saint-André, et ils s'étaient couchés très tard, sans même faire l'amour. Il se réveilla le premier et devina dans la pénombre la silhouette de la jeune femme encore endormie. Elle lui tournait le dos. Il lui caressa la hanche et elle

bougea un peu, sans se réveiller. Pour s'amuser, il se colla contre elle et très vite sentit son désir s'éveiller. Il n'avait aucune contrainte jusque tard dans l'après-midi, ce qui lui détendait les nerfs. Peu à peu, il eut vraiment envie de faire l'amour et Irina s'en rendit compte. Languissamment, à demi endormie, elle se retourna et prit avec douceur son érection dans sa bouche, comme un bébé s'empare d'un biberon. Presque sans bouger la tête, elle se mit à jouer de sa langue, faisant très vite gémir Malko qui, bientôt, n'eut plus qu'une envie : la prendre. Lorsqu'il se dégagea, elle s'agenouilla d'elle-même sur les draps, la croupe haute, indiquant clairement son désir.

Lorsqu'il entra en elle, Malko eut l'impression de plonger dans du miel brûlant. Il s'enfonça d'un trait jusqu'au fond du ventre d'Irina et, la saisissant par les hanches, il la pilonna à grands coups de reins. Jusqu'à ce qu'il jouisse avec un cri qu'il ne put réprimer, avançant de peu la jeune femme.

- Si on allait prendre le *breakfast* en haut et ensuite faire un coup de Jacuzzi ? suggéra Irina. Tu n'as rien à faire, aujourd'hui ?

- Pas ce matin, précisa Malko.

Il espérait encore des précisions de son informateur sur le *modus operandi* des tueurs, mais cela ne nécessitait aucun déplacement. La *breakfast-room* était quasi déserte et ils eurent vite terminé. Arrivé au fitness club, Malko gagna directement la grande salle où se trouvaient la piscine et le Jacuzzi, qu'il mit en marche, tandis qu'Irina passait par le vestiaire des femmes pour mettre son maillot. Le club était vide, à l'exception d'un homme assez âgé, en train de barboter dans la grande piscine. Malko s'étendit voluptueusement dans l'eau chaude, massé par les jets du Jacuzzi, et ferma les yeux, son portable posé au sec près de lui.



Alexandre Peremogy avait senti son pouls s'accélérer en voyant l'homme qu'il était venu tuer débarquer à la piscine. Jamais il n'aurait pensé avoir autant de chance ! Il demeura immobile, guettant sa cible du coin de l'œil. L'agent de la CIA lui tournait le dos, enfoncé dans le Jacuzzi, la tête dépassant tout juste.

Jamais il ne retrouverait une occasion pareille ! Il sortit sans se presser de l'eau, s'enroula dans une serviette et partit d'un pas tranquille vers le vestiaire des hommes. Sa future victime ne le remarqua même pas. Arrivé à son casier, Alexandre Peremogy ouvrit sa petite sacoche et en sortit l'engin offert par Nikolaï Zabotine. Un gros stylo, un faux Montblanc, modèle choisi à cause de son renflement. Soigneusement, l'Ukrainien dévissa l'embout, découvrant

un petit trou d'environ quatre millimètres de diamètre.

Il lui suffisait désormais d'appuyer sur l'agrafe pour que le gaz contenu dans le réservoir dissimulé dans le corps du stylo projette violemment de l'acide cyani-drique pulvérisé. Celui-ci pénétrait instantanément dans les pores de la peau, provoquant presque instantanément une paralysie respiratoire mortelle. Bien sûr, la distance avec la cible ne devait pas excéder quelques centimètres. Les Services soviétiques avaient souvent utilisé ce poison, dont les chefs nazis s'étaient servis pour se suicider en 1945.

Comme cela faisait bizarre d'arriver à la piscine un stylo à la main, Alexandre Peremogy prit un livre auquel il accrocha le stylo trafiqué et ressortit du vestiaire des hommes.

Tendu, cette fois.

L'homme qu'il devait tuer se trouvait toujours dans le Jacuzzi, cette fois face à lui.

Il avançait dans sa direction, comme s'il retournait à sa place, au bord de la piscine. L'homme dans le bain bouillonnant ne prêtait absolument aucune attention à lui. Alexandre Peremogy fit passer son livre de la main droite à la gauche, gardant le stylo dans la main droite. Il ne se trouvait plus qu'à quelques mètres du Jacuzzi et fit un léger crochet pour le contourner par la gauche, de façon qu'en tendant le bras droit, le stylo se trouve à quelques centimètres du visage de sa victime.

- Tu as la clef ?

Une voix de femme venait d'éclater dans ses oreilles ! Alexandre Peremogy était si concentré qu'il sursauta, comme un cheval effrayé. Il tourna la tête. La femme aux longs cheveux blonds était juste derrière lui, arborant un deux-pièces turquoise qui ne cachait pas grand-chose de son corps magnifique.

Alexandre Peremogy ne l'avait pas entendue sortir du vestiaire des dames. Pendant une fraction de seconde, il garda le regard rivé sur elle, puis se retourna. L'homme dans le Jacuzzi souriait à la femme sans se préoccuper de lui.

- Elle est dans mon peignoir ! répondit-il.

Tétanisé, Alexandre Peremogy continua son chemin, passant à côté du Jacuzzi, sans même penser à reprendre le livre dans sa main droite. Il regagna sa place sans se retourner, le poulx en folie. Son arme était parfaite mais elle avait un gros défaut : elle ne pouvait tuer qu'une seule personne... Il s'assit sur sa chaise longue, les jambes coupées, furieux. Il l'avait échappé belle : à quelques secondes près, il liquidait sa victime en présence d'un témoin ! Sans avoir d'arme pour éliminer

celui-ci.

Il s'allongea sur la chaise longue pour laisser se calmer les battements de son cœur.

* * *

Irina Murray se laissa glisser dans le Jacuzzi, face à Malko, entremêlant ses jambes aux siennes.

- Tu as vu ce drôle de bonhomme ? dit-elle. Quand je t'ai appelé, il a fait un bond comme s'il avait été piqué par un insecte.

- Ah bon ! Tu es sûre ? fit Malko.

- Oui, d'ailleurs il a eu l'air gêné en me voyant. J'ai eu l'impression qu'il essayait de dissimuler un objet qu'il avait dans la main. On aurait dit un stylo...

- Un stylo !

Un jet brutal d'adrénaline secoua les artères de Malko. Le stylo-pistolet était jadis une des spécialités du KGB. Il se retourna : l'homme désigné par Irina se trouvait à quelques mètres de lui, allongé au bord de la piscine. Brusquement, il réalisa qu'à part eux, il était le seul client du club. Il lui sembla l'avoir déjà vu. La remarque d'Irina l'avait troublé. Il décida d'en avoir le cœur net.

- Reste là, dit-il à la jeune femme.

D s'arracha du Jacuzzi, s'enroula dans une serviette et se dirigea vers l'homme. Celui-ci tourna la tête vers lui en le voyant s'approcher. Malko lui adressa un sourire plein d'innocence.

- *Dobredin, gospodine*. Pourriez-vous me prêter

votre stylo quelques instants ? Je vous le rends tout de suite.

Le stylo était posé à côté d'un livre de Tolstoï en russe, sur la petite table carrée. L'homme le regarda comme s'il n'avait pas compris, demeura muet. Malko répéta sa question en anglais, bien qu'il soit persuadé d'avoir affaire à un Russe. Son interlocuteur le fixait avec une expression bizarre. D'un geste naturel, Malko allongea la main en direction du stylo.

Cette fois, l'inconnu réagit. Avec la rapidité d'un serpent, ses doigts se refermèrent sur le stylo, et il esquissa le geste de le braquer sur Malko, comme une arme.

Celui-ci, instinctivement, lui saisit le poignet, le forçant à allonger le bras.

L'autre essayait désespérément de se mettre debout. Brusquement, il se pencha et planta ses dents dans le bras de Malko ! Celui-ci lâcha

prise avec un cri de douleur, reculant brusquement. Stupéfait de ce réflexe fou. En même temps, son regard tomba sur la pointe du stylo et son pouls grimpa à 200 en une fraction de seconde. Il n'y avait ni plume ni bille, juste un petit trou noir. Sans réfléchir, Malko plongea sur l'homme encore allongé et parvint de la main gauche à saisir à nouveau son poignet droit. L'autre ne cherchait plus à dissimuler ses intentions. De toutes ses forces, il tentait d'échapper à la prise de Malko, et de braquer le stylo sur son visage. Heureusement, il n'avait guère de force physique. Inexorablement, Malko réussit à replier son bras vers

lui, la pointe du stylo désormais dirigée sur le visage de son adversaire.

Malko voyait les lèvres serrées, le regard fixe, les mâchoires tétanisées. Il tenta de lui tordre le poignet pour lui faire lâcher le stylo, en lui serrant la main dans la sienne. Soudain, il y eut un déclic suivi d'un léger *pschitt*. L'inconnu eut un sursaut de tout son corps, puis, quelques instants plus tard, cessa de lutter. Il avait la bouche ouverte, le regard déjà vitreux et ses jambes battaient l'air spasmodiquement.

Ses doigts laissèrent échapper le stylo et Malko sentit une très légère odeur d'amandes amères.

Du cyanure.

Il se redressa, le pouls en folie. L'homme ne bougeait plus. Le stylo était tombé à terre. Malko se garda bien de le ramasser. Revenant vers le Jacuzzi, il lança à Irina :

- Viens, on remonte.

Elle le regarda, ébahie.

- On vient juste d'arriver. Remonte si tu veux, j'ai envie délire...

- *Tu remontes aussi*, dit Malko avec fermeté, *je t'expliquerai*.

Boudeuse, Irina sortit enfin du Jacuzzi et fila vers le vestiaire. Ils se retrouvèrent devant l'ascenseur, mais c'est seulement dans la cabine que Malko expliqua ce qui venait de se produire.

- L'homme qui était à côté de nous était là pour me tuer. Sans ta présence, il l'aurait fait.

- Mais comment ? Il n'avait pas d'arme.

- Si. Un faux stylo Montblanc, en réalité un projecteur de cyanure.

Irina pâlit.

- *My God ! C'est horrible*. Qu'est-il devenu ? Tu l'as laissé en bas ?

- Non. Il est mort. J'ai voulu le désarmer et, accidentellement, il a

déclenché lui-même le mécanisme qui a libéré le poison.

À peine dans sa chambre, Malko appela Donald Red-stone et le mit au courant.

- Je l'ai laissé là où il était, annonça-t-il. Je pense que l'on conclura à un arrêt cardiaque, l'odeur du cyanure s'estompe très vite. Donc, je ne risque pas de problème. Mais je suis intrigué. J'avais déjà croisé cet homme à l'hôtel et il n'a rien tenté contre moi. Pourquoi aujourd'hui ?

- Vous avez une idée ?

- Pas vraiment, avoua Malko, sauf que je représente un risque aux yeux de ceux qui veulent toujours éliminer Viktor louchtchenko. Cette tentative de meurtre signifie deux choses à mes yeux. D'abord, qu'on va *encore* essayer de supprimer le candidat à la présidentielle, ce que m'a confirmé Alexei Danilovitch. Ensuite, que ceux qui se préparent à le faire ignorent qu'ils ont été trahis, et que nous sommes au courant. De toute façon, j'espère avoir d'autres informations par Alexei Danilovitch.

Après cette conversation, il ôta son peignoir et alla prendre une douche. Irina Murray le rejoignit. L'incident l'avait choquée et elle secoua la tête.

- J'admire ton sang-froid, on vient d'essayer de te tuer et tu ne réagis pas.

Malko eut une esquisse de sourire.

- Ce n'est pas la première fois et je suis vivant ! C'est ce qui compte.

* * *

Nikolaï Zabotine n'avait pas bougé de son bureau depuis le matin. L'ambassade était fermée le dimanche, il jouissait d'une parfaite tranquillité pour gérer plusieurs choses en même temps, qui étaient supposées s'enchaîner dans un rythme harmonieux. Si tout se passait bien, la nuit prochaine, il quitterait Kiev, sa mission accomplie, et laisserait d'autres personnes gérer sa victoire. Il n'était pas du genre à quêter des compliments et, de plus, Moscou lui manquait. Il avait hâte de retrouver son petit appartement, d'aller acheter à sa poissonnerie habituelle du caviar rouge de la presqu'île de Sakhaline et de le déguster sur du pain noir avec un peu de bonne vodka. Avant d'aller au Bolchoï ou au cinéma. Sa vie sexuelle était depuis longtemps réduite à peu de chose. Non qu'il n'aimât pas les femmes, mais il donnait difficilement sa confiance. Sa dernière aventure datait d'un an, avec Natalya, une des secrétaires du Kremlin qui s'était jetée à sa tête. Plutôt séduisante, pas très futée, Nikolaï s'entendait bien sexuellement avec elle, mais Natalya avait très vite dévoilé ses

batteries : elle voulait se marier. Donc, Nikolaï était retourné au caviar rouge...

Il regarda la pendule en face de lui. Midi. Alexandre Peremogy aurait dû donner signe de vie, pour fixer un rendez-vous afin de lui rendre le stylo et de lui faire le compte-rendu de son action...

Peut-être avait-il eu un contretemps ? Nikolaï Zabotine ne s'inquiétait pas. Alexandre Peremogy avait toute sa confiance. Il décida de se restaurer un peu et sortit du réfrigérateur des harengs et des pommes de terre, puis remplit un petit verre de vodka et ouvrit une bière.

À une heure, Alexandre Peremogy n'avait toujours pas téléphoné. Nikolaï Zabotine se dit qu'il allait falloir modifier légèrement le cours des événements. Il avait une façon très simple de s'assurer si l'ancien du SBU avait rempli sa mission. Il prit un autre portable, ukrainien, et appela un autre de ses collaborateurs.

- Appelle-le ! dit-il simplement. Annonce-lui des informations pour tout à l'heure. Et rappelle-moi.

- *Dobre*, fit simplement son interlocuteur.

Lui avait une tâche précise à accomplir et ignorait le reste. Le cloisonnement. Nikolaï Zabotine se reversa un verre de vodka. Le ciel était gris et bas, il allait neiger. De rares voitures passaient sur l'avenue. Le magasin de meubles, en face, était fermé.

* * *

Le portable de Malko sonna, l'arrachant à la contemplation de CNN. Irina, elle, prenait un bain. Son poulx grimpa en entendant la voix de l'homme annoncer :

- Alexei Danilovitch, 29. C'était son correspondant du SBU.

- Vous avez du nouveau ? demanda Malko.

- J'en aurai tout à l'heure, annonça son correspondant. Je voulais m'assurer de la liaison.

- *Dobre*, approuva Malko. Quand vous me appellerez, vous serez 108.

- *Dobre*, 108, répéta l'homme.

Malko allait se remettre à CNN quand une question insidieuse s'infiltra dans son cerveau.

Pourquoi l'agent du SBU avait-il téléphoné pour ne rien dire ? Ce n'était pas le genre de la maison...

- J'ai fait ce que vous m'avez demandé, annonça l'Ukrainien à Nikolai Zabotine. Il m'a donné un nouveau code pour le rappeler.

- *Spasiba*, remercia le Russe.

Perplexe. Si l'agent de la CIA était toujours vivant, c'est qu'Alexandre Peremogy n'avait pas mené à bien sa mission. Il était presque deux heures. La limite avait été fixée à une heure. Angoissé, le Russe abandonna son bureau, enfila son manteau de cuir et coiffa sa casquette. Il devait savoir ce qui était arrivé. Et surtout, récupérer le stylo qui pouvait constituer une accablante pièce à conviction. Seuls quelques grands Services fabriquaient ce matériel.

Il se fit ouvrir par l'agent du FSB chargé de la sécurité de l'ambassade et se glissa au volant de sa Lada anonyme. Il fonça au domicile d'Alexandre Peremogy. Il eut beau frapper et sonner, personne ne répondit. De plus en plus perplexe, il s'installa dans sa voiture juste en face et attendit. Une heure plus tard, quelque chose lui dit que Peremogy ne reviendrait pas. Pour en avoir le cœur net, Nikolai Zabotine prit le chemin du boulevard Tarass-Sevchenko.

En s'arrêtant devant le *Premier Palace*, il eut un petit choc. Une ambulance était arrêtée devant la porte, ses gyrophares bleus tournant silencieusement.

Il attendit un peu pour sortir de sa voiture, rassuré. Alexandre Peremogy avait *enfin* rempli sa mission. Il descendit et se dirigea vers l'entrée de l'hôtel, lançant au passage au portier :

- Qu'est-ce qui se passe ? Il y a eu un accident ?

Le portier chamarré hocha la tête.

- *Tak*. Un homme a eu une crise cardiaque au bord de la piscine.

- C'est grave ?

- Oui, plutôt. Il est mort. Tiens, voilà le corps.

Deux brancardiers descendaient l'escalier, portant une civière sur laquelle était attachée une forme humaine. Nikolai Zabotine, en bon orthodoxe, se signa ostensiblement et lança à un des infirmiers :

- J'avais rendez-vous ici avec un ami. Je voudrais être certain que ce n'est pas lui.

L'infirmier, indifférent, souleva un coin du drap blanc qui recouvrait le visage du mort. Nikolai Zabotine sentit le sol se dérober sous ses pieds. Alexandre Peremogy semblait dormir.

Il réussit à sourire au brancardier et remercia.

- *Spasiba*. Ce n'est pas lui.

Maîtrisant son désarroi, il entra dans l'hôtel et gagna le bar du premier, sans remarquer d'animation particulière. Apparemment, on n'avait même pas appelé la *Milicija*.

Il s'installa et, après avoir commandé une bière, interrogea le garçon.

- Il y a eu un accident, il paraît ?

- Oui. Un vieux type a eu une crise cardiaque à la piscine.

- Un client de l'hôtel ?

- *Niet*. Il venait de temps en temps. Un retraité qui s'ennuyait, sympa.

- Je vois, fit Nikolai Zabolotne.

Perplexe. Comment Alexandre Peremogy était-il mort ? *Impossible* qu'il ait eu une *vraie* crise cardiaque. Donc, il s'était empoisonné avec l'arme remise pour tuer l'agent de la CIA. Mais comment ? Le Russe conclut qu'il avait dû faire une fausse manœuvre. Ces stylos projetant du poison étaient délicats à manier... Très vite, il oublia le mort, se concentrant sur l'avenir proche. Que cet agent de la CIA ait échappé à trois tentatives d'élimination le rendait furieux, mais ne mettait pas totalement en péril la dernière phase de son opération. Sauf imprévu...

Il prit le temps de terminer sa bière et repartit comme il était venu. C'eût été de la folie d'essayer de récupérer le faux Montblanc. D'ailleurs, il avait dû être emporté avec les affaires du mort. Il n'y avait plus qu'à regagner l'ambassade de Russie et à compter les heures qui le séparaient encore du succès.

Il y avait de l'orange partout ! Des banderoles de la façade aux innombrables écharpes, bonnets, badges de toutes les formes portés par les partisans de Viktor Iouchtchenko. Au rez-de-chaussée, on faisait la queue au vestiaire. C'était LE soir. Dans le taxi qui amenait Malko et Irina, le chauffeur avait demandé anxieusement :

- Vous connaissez déjà des résultats ?

On avait l'impression que tout Kiev vivait au rythme de l'élection présidentielle, ce troisième tour que personne n'aurait cru possible deux mois auparavant. Sur la place de l'Indépendance, les milliers de supporters de la «révolution orange» étaient glués à des écrans géants de télévision où alternaient discours enflammés et chansons populaires. Après avoir monté les marches permettant d'accéder à la permanence de Viktor Iouchtchenko, Malko aperçut la silhouette massive d'Evgueni Tchervanienko, prévenu par téléphone de son arrivée. Lui aussi arborait une écharpe orange enveloppant son cou de

taureau. Il évita à Malko et à Irina le portail magnétique et demanda aussitôt :

- Vous avez du nouveau ?

- On m'a appelé, pour me dire qu'il y aurait d'autres informations, répliqua Malko.

Ils laissèrent leurs manteaux dans son bureau. Irina portait un tailleur noir au revers orné d'un petit badge orange. Dès qu'elle bougeait, on apercevait ses seins ronds dépassant du soutien-gorge de dentelle noire. Avec ses bas à couture noirs et ses longs cheveux blonds, elle ne passait pas inaperçue. C'est peut-être pour cela que Tatiana Mikhaïlova avait préféré rester à l'hôtel...

Au premier étage, c'était l'animation des grands jours. En sus des partisans de Iouchtchenko, ivres de Champagne de Crimée, de bière et d'espoir, la salle grouillait de journalistes. Toutes les chaises du parterre, face au podium, étaient occupées, et beaucoup de supporters, hommes et femmes, étaient installés à même le sol. Des dizaines de caméras, plantées sur un podium, attendaient le héros du jour. Un énorme sapin de Noël, orné de boules orange, clignotait à droite de l'estrade, encadré par deux immenses portraits de Viktor Iouchtchenko avant son empoisonnement, accompagnés de l'inscription mirbam. Une femme ressemblant à une paysanne ukrainienne, avec sa robe brodée et ses nattes blondes enroulées autour de la tête, pérorait au micro, sa voix retransmise par d'énormes haut-parleurs.

- C'est Youlia Tymochenko, la « Princesse du Gaz », expliqua Irina, un des soutiens les plus importants de Iouchtchenko, son futur Premier ministre.

Personnalité sulfureuse, Youlia Tymochenko avait amassé une fortune colossale dans le gaz naturel, au prix de quelques menues entorses à la loi qui l'avaient menée en prison. Son associé, lui, y était toujours. Très jolie femme brune, à la volonté inflexible, elle s'était fait teindre en blonde et se coiffait désormais comme une paysanne.

Elle conclut sous un tonnerre d'applaudissements, laissant la place au groupe folklorique Tartak. On pouvait à peine bouger tant la foule était compacte. Beaucoup d'observateurs de l'OSCE, qui, tous, penchaient pour Iouchtchenko, hérault de la démocratie. À voir le nombre de bouteilles vides jonchant le sol, la future victoire avait déjà été bien arrosée ! Un homme s'empara du micro pour annoncer que, dans la ville de Lviv, Viktor Iouchtchenko avait recueilli 73 % des suffrages, et déclencha un nouveau tonnerre d'applaudissements ! Le souffle de l'Histoire balayait la salle. Comme à Berlin, en novembre 1989, lors de la chute du mur. Tous ceux qui étaient là sentaient la véritable indépendance du pays à leur portée, après quatre-vingts ans

de joug communiste et russe, et quatorze années d'indépendance seulement théorique.

L'émotion était sincère...

Irina se pencha à l'oreille de Malko et cria :

- Les chiffres sont bidons, c'est juste pour chauffer

la salle ! Le scrutin vient à peine d'être clos.

L'orchestre Tartak avait repris. Le vacarme était tel que Malko entendit à peine sonner son portable. Il dut quitter la salle et se réfugier dans l'escalier pour entendre son correspondant.

- Alexei 108, annonça la voix d'Alexei Danilovitch.

- Vous avez du nouveau ? demanda Malko.

- *Tak*. Les hommes dont je vous ai parlé sont en route. Ils sont quatre, munis d'armes blanches. Voici le numéro de leur véhicule : 900 15 DN. Ils ne sont plus loin.

- Comment comptent-ils entrer dans le bâtiment ?

- Ils vont être aidés de l'intérieur, par un membre des Fils de l'Ukraine libre qui leur ouvrira une des portes derrière la scène.

- Vous savez son nom ?

- *Niet*. Il porte un T-shirt rouge avec le portrait de Viktor Iouchtchenko sur la poitrine.

- C'est tout ?

- *Tak*. Je vous rappellerai si j'ai du nouveau.

Malko ferma son portable et redescendit au rez-de-chaussée. Evgueni Tchervanienko était retourné dans son bureau, jonglant avec trois téléphones. Lorsqu'il vit Malko, il raccrocha et demanda :

- Alors ?

- Quatre hommes sont en route pour assassiner Viktor Iouchtchenko, annonça Malko. Ils ont un complice ici.

CHAPITRE XX

Nikolai Zabolotne avait l'impression d'être un gardien de phare, seul dans l'ambassade de Russie déserte, à l'exception des deux agents du FSB chargés de la sécurité, qui somnolaient au rez-de-chaussée. Il regarda sa montre pour la vingtième fois. Désormais, les dés étaient jetés, il ne pouvait plus modifier le cours des événements. Le dernier message qu'il venait de recevoir lui avait confirmé que tout se déroulait comme prévu. Il ne restait plus que l'impondérable qu'Alexandre Peremogov aurait pu éliminer. Hélas, le sort en avait décidé autrement.

Le Russe n'avait ni faim ni soif. Impossible non plus de se concentrer sur un livre. Les heures allaient passer très lentement. Il refrénait une envie furieuse d'aller sur place, d'assister au dernier acte, mais c'eût été un risque de sécurité trop élevé. Il essaya de regarder l'écran de sa petite télé qui retransmettait la liesse de la place de l'Indépendance. En dépit du froid, des milliers de partisans de Iouchtchenko y restaient massés, un tapis orange qui ondulait de *Ukrainia* à l'autre côté de la place. Il esquissa un sourire ironique. Si tout se passait bien, dans quelques heures, cette foule crierait sa rage et sa tristesse et lui pourrait repartir pour Moscou.



- Il faut trouver cet homme en T-shirt rouge, dit Evgueni Tchervanienko. On va ratisser toutes les salles. Je fais aussi effectuer des patrouilles dans Podol pour essayer d'intercepter la voiture des tueurs.

- À quelle heure doit arriver Iouchtchenko ? interrogea Malko.

- Vers une heure du matin, mais il risque d'être en retard.

Irina surgit dans le bureau et se laissa tomber sur une chaise, épuisée.

- Je suis morte ! On peut à peine bouger et il fait si chaud...

Elle croisa les jambes et Malko aperçut fugitivement une bande de peau au-dessus du bas. Evgueni Tchervanienko aussi et il détourna la tête, gêné.

- Allons-y, dit-il à Malko.

Ils commencèrent par le rez-de-chaussée. Il n'était encore que dix heures mais les gens faisaient la queue devant le portail magnétique, dans une ambiance électrique. Malko et Tchervanienko gagnèrent

ensuite le premier étage. On pouvait à peine s'y déplacer, les invités formant une masse compacte agitée de mouvements browniens... Au bout d'une demi-heure, ils n'avaient pas vu déjeune homme en T-shirt rouge portant la photo de Viktor Iouchtchenko.

- Allons au second, suggéra Evgueni Tchervanienko.

Le second étage avait été aménagé en cafétéria avec de longues tables posées sur des tréteaux, couvertes de boissons et de nourriture. Là aussi, la foule était compacte et les invités n'arrêtaient pas de passer d'un étage à l'autre... Ils entreprirent d'examiner les gens un par un...

C'est Malko, au milieu de la salle, qui repéra, dans un groupe, un T-shirt rouge ! En se rapprochant, il vit le portrait de Viktor Iouchtchenko sérigraphié sur le tissu. C'était le complice des tueurs désigné par l'agent du SBU, un blond aux cheveux longs qui buvait du Champagne de Crimée à la bouteille. Evgueni Tchervanienko lui jeta un regard mauvais.

- J'ai bien envie de l'emmener dans mon bureau et de lui écraser sa gueule de traître.

Vu sa force, il risquait de l'étaler sur les murs, comme de la confiture. Malko le calma.

- Attendez ! Il est trop tôt. L'idéal serait d'intercepter les tueurs *avant* leur arrivée ici.

- Je m'en occupe, grommela l'Ukrainien. Surveillez celui-là.

- Inutile, rétorqua Malko, nous l'avons identifié. Si on reste trop près de lui, il va nous repérer. On le prendra en compte plus tard.

Ils se séparèrent au rez-de-chaussée, Malko regagnant le bureau du chef de la sécurité et ce dernier sortant du bâtiment. Irma s'était effondrée dans un vieux fauteuil de cuir, les jambes croisées très haut. Malko éprouva un petit picotement agréable au creux de l'estomac.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda la jeune femme en se remettant debout.

- Pour l'instant, rien ! Il faut attendre.

Un brouhaha joyeux filtrait à travers les cloisons du bureau. Tout le bâtiment semblait tanguer comme un bateau ivre.

- J'adore cette ambiance, dit Irina d'une voix changée. C'est très... tonique.

Malko sentit qu'elle allait dire «excitant». Il accrocha le regard de la jeune femme, y vit une lueur à la fois joyeuse et sensuelle. Ils étaient l'un en face de l'autre, à moins d'un mètre. Soudain, Irina défit l'unique

bouton de la veste de son tailleur noir qui s'ouvrit, découvrant le soutien-gorge bien rempli. Elle s'approcha de Malko et posa les mains à plat sur sa poitrine.

- Viens ! murmura-t-elle. Cette atmosphère me fait quelque chose. J'ai l'impression de faire la révolution.

- Mais *tu* la fais ! corrigea Malko. Tous les gens qui sont ici la font, ou plutôt la vivent.

Il avait l'impression d'avoir reçu une injection massive d'adrénaline. Et pourtant, il avait fait l'amour avec Irina quelques heures plus tôt. Celle-ci se colla à lui, des genoux aux épaules.

- Evgueni va revenir ! dit-il, héroïque. C'est *son* bureau.

Irina parut ne pas avoir entendu.

- Baise-moi, souffla-t-elle. Là, sur le bureau, j'ai très envie.

Sans attendre la réponse de Malko, elle alla à la porte, donna un tour de clef et revint s'appuyer au bureau, les jambes aussi ouvertes que le permettait l'étroite jupe du tailleur. Elle la prit à deux mains et la releva sur ses hanches, presque jusqu'à son ventre, pour être plus à l'aise.

Il aurait fallu être en phase terminale de vie pour ne pas réagir. Malko posa les doigts en haut de ses cuisses. Son string était chaud et humide. Irina n'eut pas à le caresser longtemps pour qu'il soit dur comme du teck. Sans même lui ôter le string, il écarta le tissu pour plonger dans son ventre. Irina glissa sur le bureau et referma ses jambes gainées de noir autour des hanches de Malko. La tête rejetée en arrière, le dos sur les papiers d'Evgueni Tchervanienko, elle ponctuait chaque coup de boutoir de Malko d'un gémissement ravi. Celui-ci vit ses traits se crispier et elle poussa un cri rauque au moment où il se vidait en elle.

Leur étreinte n'avait duré que trois minutes mais Malko était sonné, ahuri de plaisir, tant cela avait été intense. Pendant ce court laps de temps, ils n'avaient plus entendu le brouhaha de l'extérieur, qui, maintenant, leur sautait de nouveau aux oreilles. Ils s'écartèrent l'un de l'autre. Irina reposa les pieds sur le sol, tira sur sa jupe et fit quelques pas mal assurés.

- Je ne tiens plus sur mes jambes ! soupira-t-elle. Je n'ai jamais joui aussi fort.

Malko ôta le tour de clef et ils avaient tout juste repris une attitude décente lorsque Evgueni Tchervanienko surgit dans le bureau.

- Deux de nos voitures sont en train de tourner dans le quartier, annonça-t-il. Ils me préviendront. Rien de neuf ici ? Où est ce petit

salaud de traître ?

- Probablement au même endroit ! dit Malko, qui, pendant quelques minutes, avait oublié le jeune homme au T-shirt rouge.

Tournant la tête vers Irina, il découvrit avec horreur qu'elle n'avait pas refermé la veste de son tailleur. Il l'avertit d'un regard éloquent et elle cacha aussitôt sa somptueuse poitrine.

- Je vais voir ce qui se passe en haut, lança Evgueni

Tchervanienko, qui ne tenait pas en place.

À peine fut-il sorti du bureau qu'Irina jaillit de son fauteuil et embrassa Malko. Gloussant de joie.

- Un peu plus, on n'aurait pas eu le temps de finir !

Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Onze heures dix.

Encore près de deux heures à attendre.

* * *

Evgueni Tchervanienko fit irruption dans le bureau et lança :

- Ça y est ! On les a repérés ! Dans Illinska. Une vieille Volga avec la plaque indiquée. Ils sont bien quatre. Une équipe de chez nous les suit. On va les coincer quand ils s'arrêteront.

- Non, suggéra Malko. Laissez-les entrer. Il suffit de les repérer quand leur copain les fera pénétrer dans le bâtiment. Ensuite, il y a assez de monde pour les «marquer» sans qu'ils s'en rendent compte. Nous connaissons leur *modus operandi*. Tant que Iouchtchenko ne sera pas sur l'estrade, il n'y a rien à craindre puisque vos hommes le protégeront. Nous nous tiendrons tout près de là, prêts à intervenir. Evgueni Tchervanienko n'était qu'à demi convaincu.

- Je serais plus tranquille si on éliminait ces salauds maintenant, grommela-t-il.

- Ils n'ont encore rien fait, objecta Malko. Si on les prend en flagrant délit, on peut les faire parler et savoir *qui* les a envoyés.

- *Dobre*, soupira l'Ukrainien, on va faire comme ça, mais priez Dieu qu'il n'arrive rien !

- Je vais surveiller l'homme au T-shirt rouge, suggéra Malko. Il doit forcément descendre au rez-de-chaussée pour ouvrir à ces gens.

Accompagné d'Irina, il se mêla à la foule qui grouillait au pied de l'escalier. Dix minutes plus tard, il repéra le blondinet au T-shirt rouge qui dévalait l'escalier, disparaissant dans un couloir du rez-de-chaussée. Malko ne le suivit pas et cinq minutes plus tard, son poulx s'envola... Le garçon au T-shirt rouge venait de réapparaître, suivi de

quatre hommes massifs, qui, tous, arboraient écharpes, bonnets et badges orange ! Des têtes de tueurs, le regard acéré. Malko nota qu'ils s'engageaient dans l'escalier, un à un, se mêlant aux gens qui montaient. Le blondinet fermait la marche. Dès qu'ils eurent disparu, il regagna le bureau de Tchervanienko.

- Ils sont arrivés ! annonça-t-il ; et se mettent en place.

* * *

L'excitation avait encore monté d'un cran ! Des résultats venaient d'apparaître sur les deux écrans de télévision suspendus de part et d'autre de l'estrade :

«À minuit quarante-cinq, le candidat Iouchtchenko devance, avec 62,16% des voix contre 33,35%, son adversaire Ianoukovitch ! 10532013 voix contre 5650862.»

La foule hurla. Des gens brandissaient des bouteilles de Champagne de Crimée qu'ils buvaient au goulot, d'autres agitaient des écharpes en vociférant «Iouchtchenko, tak ! » C'était du délire. Il ne manquait qu'une chose : le héros du jour. Malko, debout à gauche de l'estrade, collé par la foule contre Irina, observait deux des tueurs noyés dans la foule, non loin de lui. Eux aussi applaudissaient à tout rompre. Irina se pencha à son oreille.

- C'est impossible, des résultats pareils !

Les écrans venaient de s'éteindre, tandis que trois personnages, affublés de masques de Vladimir Poutine, Leonid Koutchma et Viktor Ianoukovitch, commençaient sur l'estrade des sketches qui firent hurler de rire l'assistance... Malko consulta anxieusement sa Breit-ling. Une heure moins cinq. Viktor Iouchtchenko ne devrait plus tarder. L'atmosphère était de plus en plus électrique, les gens s'interpellaient, l'oreille collée à leur portable, échangeaient des informations plus ou moins fantaisistes.

Depuis l'arrivée des quatre tueurs, Malko était euphorique. Sa manip' avait fonctionné ! Il aperçut la haute silhouette d'Evgueni Tchervanienko qui fendait la foule dans sa direction.

- Je viens de joindre le Président, annonça le chef de la sécurité. Il veut que ces types soient neutralisés pour que son discours ne soit pas perturbé par un incident. N'oubliez pas qu'il y a toutes les télévisions du monde ici... Je suis obligé d'obéir. J'ai prévenu mes hommes.

Moi, je m'occupe du petit salaud...

Il replongea dans la foule. Quelques minutes plus tard, Malko vit surgir une demi-douzaine de vigiles, style bûcherons. En un clin d'œil, ils eurent entouré les deux hommes qui se trouvaient non loin de

Malko. Ils y eut tout juste une bousculade, puis ils furent prestement emmenés, pratiquement sans toucher terre. Seuls leurs voisins proches devinèrent quelque chose d'anormal.

Malko observa une brève bousculade de l'autre côté de l'estrade et tout rentra dans l'ordre. Les «Guignols» locaux avaient laissé la place à un groupe folklorique, qui entonnait la chanson à la mode *Veseli yaitsia v sham-panskomu*, la ritournelle des élections.

Des cris « Iouchtchenko ! » commençaient à fuser de partout. Alexandre Vichenko, le chef de campagne de Viktor Iouchtchenko, prit le micro et annonça :

- Nous avons gagné !

Les hurlements furent tels qu'il put à peine continuer.

- Le Président est en retard. Patientez ! Un cri sortit de centaines de poitrines :

- *Iouchtchenko za narod* Malko tira Irma par la main.

- On va voir en bas ce qui se passe.

* * *

Il y avait du sang plein le mur du bureau d'Evgueni Tchervanienko. Celui du blondinet au T-Shirt rouge. Lorsque Malko pénétra dans la pièce, le chef de la sécurité venait de le relever d'une seule main, la gauche, et d'écraser son poing droit sur ce qui restait du visage du «traître». Avec la force d'un marteau-pilon. Le nez écrasé, les arcades sourcilières explosées, les lèvres éclatées, les dents brisées, le sang dégoulinant sur son cou et son T-shirt, le blondinet ne manifestait aucun signe de vie. Un pantin désarticulé.

Evgueni lui asséna un ultime coup de son énorme poing qui sembla lui traverser la tête et se retourna vers Malko.

- Cet *ebeny* a avoué ! Il a touché 20 000 hrivnas.

Il lâcha le blondinet, qui tomba par terre, comme un tas de chiffons.

Irina, livide, murmura :

- Bolchemoi !

- Vous allez le tuer ! remarqua Malko. Laissez-le.

- *Tak*, grogna Evgueni Tchervanienko, en expédiant un ultime et formidable coup de pied dans la forme gisant à ses pieds, qui ne gémit même pas.

L'Ukrainien fit un pas en avant et emprisonna Malko dans ses bras puissants. Il le serra de toutes ses forces contre lui et Malko sentit ses

côtes craquer.

- Vous avez sauvé le Président ! fit l'autre, la gorge nouée par l'émotion.

Il y avait des larmes dans ses yeux.

Le regard de Malko se posa sur le bureau où étaient alignés des portefeuilles, de l'argent et quatre poignards à la lame courte et triangulaire, au manche recouvert de caoutchouc. Des armes de tueurs professionnels. Evgueni Tchervanienko en prit un et une feuille de papier dans l'autre main. Sans effort, il coupa le papier en deux. La lame était aiguisée comme un rasoir.

- Ils en avaient un chacun ! fit-il sombrement.

Venez.

Malko le suivit dans la pièce voisine. Les quatre hommes étaient allongés sur le sol, à plat ventre, les poignets menottes dans le dos, les chevilles entravées. Evgueni Tchervanienko s'approcha de l'un d'eux et lui expédia un violent coup de pied en pleine tête.

- C'est le *natchalnik*. Il s'appelle Bulakh.

- Qui sont-ils ?

- D'anciens *berkut* au chômage. Ils ont été recrutés par un type dont ils ne connaissent que le prénom, sûrement faux, Vlad. Ils ignorent s'il est russe ou ukrainien.

On leur a promis 100000 hrivnas à chacun s'ils tuaient louchtchenko.

- Mais ils étaient sûrs de se faire prendre...

- Bien sûr, mais si Ianoukovitch était passé, ils auraient été discrètement libérés dans quelques mois.

- Ils venaient vraiment du Donetz ?

- Non, la plaque était fausse. Ils viennent tout simplement d'Osogorki où ils habitent.

- Qu'est-ce que vous allez leur faire ?

- Les garder ici bien au chaud jusqu'à ce que Viktor louchtchenko soit officiellement élu. Si je les remets à la *Milicija* maintenant, ils les libéreront... Venez, on va fêter ça.

Ils regagnèrent le bureau. Irina, accroupie, essuyait le sang du blondinet qui faisait peine à voir. Evgueni Tchervanienko lui lança :

- Ne salissez pas vos mains avec cette vermine et venez fêter la victoire ! Si le Président ne me l'avait pas interdit, je lui aurais cassé tous les os.

Il avait déjà bien commencé... Il ouvrit un réfrigérateur et en sortit triomphalement une bouteille de Champagne français, du Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, qu'il brandit sous le nez de Malko.

- Je l'avais gardée pour la fin de la soirée, mais on va la boire maintenant.

Le bouchon sauta joyeusement et, même s'ils n'avaient que des gobelets en carton, les bulles pétillaient quand même...

- À la liberté ! lança Evgueni Tchervanienko. À la nouvelle Ukraine ! Que Dieu protège Viktor Iouchtchenko.

* * *

Nikolaï Zabolotine coupa la communication de son portable, le cœur en fête. Le coup de fil qu'il venait de recevoir d'un de ses agents noyé dans la foule orange de la permanence de Viktor Iouchtchenko avait dissipé d'un coup toutes ses angoisses. Les choses s'étaient déroulées exactement comme prévu. À un détail près, qui ne changeait pas grand-chose.

Du coup, il se leva, prit sa bouteille de Stolychnaya Standarte dans son petit réfrigérateur et s'en versa un verre qu'il but d'un trait.

L'alcool le réchauffa délicieusement. Ensuite, il ferma son bureau à clef comme d'habitude et gagna le parking. Au volant d'une puissante BMW grise munie de plaques ukrainiennes, il prit la direction du quartier de Podol. Pour s'arrêter sur le quai Naberezhno-Khreshchatiskaya, en face du restaurant *L'Amour*, le plus cher de Kiev, en raison de ses spécialités supposées françaises. Il éteignit ses phares, mit la radio. L'âme en paix.

Des voitures défilaient à toute allure sur le quai, klaxonnant, leurs passagers agitant des drapeaux orange. Tout Kiev célébrait la victoire de Viktor Iouchtchenko.

Nikolaï Zabolotine sourit pour lui-même, se répétant un proverbe français appris à l'École des langues du KGB.

« Rira bien qui rira le dernier. »

CHAPITRE XXI

Il arrive !

La rumeur se répandit comme une traînée de poudre. Les gens se levèrent spontanément. Malko et Irina avaient repris la même place, en bordure des rangées de fauteuils, sur le parcours que devait emprunter Viktor Iouchtchenko pour gagner l'estrade.

Un bras passé autour de la taille d'Irina, Malko se détendait enfin. La victoire de Viktor Iouchtchenko était un moment historique et il était heureux d'y assister. Il y eut une bousculade à l'entrée de l'escalier, quelques gardes du corps criant à la foule de s'écarter, ce qu'elle ne fit évidemment pas.

Malko, comme tout le monde, regardait en direction de l'escalier. Les assistants s'agglutinaient le long du couloir qu'allait emprunter le nouveau président. Malko remarqua soudain une femme qui venait de se glisser au premier rang. On ne pouvait pas la rater : elle portait une robe entièrement orange et des bottes orange ! Sans parler du nœud dans les cheveux, orange lui aussi. Une groupie. Les gens riaient en l'observant.

Le brouhaha augmenta d'un coup, des cris fusèrent, Viktor Iouchtchenko venait d'apparaître à l'entrée de la salle, avec son visage martyrisé, en dépit du maquillage pour la télévision. Encadré par une douzaine de gardes du corps. Des hurlements de joie éclatèrent partout, des gens montaient sur les chaises pour apercevoir leur idole. Prise dans un mouvement de foule, la femme en orange se retourna et Malko aperçut son visage.

Elle était très belle, avec des traits réguliers, des cheveux blonds serrés en queue-de-cheval. Quelques fractions de seconde s'écoulèrent puis les neurones de Malko se télescopèrent. C'était l'inconnue du vol de Moscou dont il avait porté la valise !

Celle qu'il avait revue comme bénévole au QG de campagne de Iouchtchenko, en train de distribuer des écharpes et des bonnets orange. Sa présence ce soir semblait parfaitement normale. Et pourtant, le poulx de Malko s'emballa. Il revit en un éclair l'arrivée du vol de Moscou à l'aéroport de Borystil, puis l'homme venu chercher la blonde à l'aéroport, son attitude fuyante. Et comprit soudain pourquoi on avait voulu le tuer alors qu'il pensait ne rien savoir.

Viktor Iouchtchenko avançait dans sa direction, serrant des mains, souriant, visiblement épuisé, vêtu d'un costume bleu marine rayé, avec

une cravate orange. Malko lâcha la taille d'Irina, recula, de l'autre côté du cordon d'admirateurs. Arrivé à la hauteur de la femme en orange, il joua des coudes, bousculant les gens pour gagner le premier rang où elle se trouvait. Il arriva juste à temps pour attraper à deux mains la taille de l'inconnue, à l'instant où Viktor Iouchtchenko, amusé par sa tenue, s'arrêtait devant elle. Elle voulut faire un pas en avant, vraisemblablement pour l'embrasser mais Malko la tira violemment en arrière. Poussé par son escorte, le nouveau président continua sa marche en direction de l'estrade.

La femme en orange se retourna avec la vivacité d'un serpent et Malko se trouva face à face avec un visage convulsé de rage, un regard noir de haine. Elle fit un pas dans sa direction. C'est le sixième sens né de son expérience qui sauva Malko. Il fixa la belle bouche bien dessinée, mise en valeur par un rouge brillant, et comprit. Sans réfléchir, il la repoussa si violemment qu'elle trébucha et tomba.

Scandalisée, une femme lança, avec un fort accent canadien :

- Vous n'avez pas honte ! Allez vous disputer ailleurs !

Viktor Iouchtchenko était en train de monter les marches du podium sous un tonnerre d'applaudissements. Il leva les bras vers le ciel et cria de toute la force de ses poumons :

- Mir ! Bam !

La foule rugit de joie Les gens pleuraient, trépignaient. Soudain, un petit bonhomme coiffé d'un bonnet brodé escalada la scène, aussitôt intercepté par deux gardes du corps. Malko l'entendit hurler:

- Je viens du Tatarstan, Président ! Vous devez nous libérer aussi !

Le Tatarstan est une république russe voisine de l'Ukraine. Viktor Iouchtchenko sourit, le Tatar ôta son bonnet brodé et tenta d'en coiffer le nouveau président, qui, prestement, le tendit à un des gardes du corps. Ravi, le Tatar accepta de redescendre dans la salle. Malko sentit les battements de son coeur se calmer. Il avait cru à un *troisième* plan. Il se retourna, aperçut la femme en orange qui disparaissait dans l'escalier et se rua à sa poursuite. Il croisa Evgueni Tchervanienko, qui, stupéfait, lui demanda :

- Où allez-vous ?

- Rejoignez-moi ! lança Malko.

Quand il parvint au rez-de-chaussée, fendait la foule qui montait dans le sillage de Iouchtchenko, l'inconnue en orange traversait déjà l'esplanade en face de la permanence. Malko ne chercha pas à la rattraper. Avec sa robe, elle était visible de loin. Il la vit s'engager dans la rue Skovorody qui filait vers le Dniepr. Elle marchait vite sans

se retourner.

Arrivée au quai, elle tourna à gauche et Malko courut pour la rattraper.

Entendant le bruit de ses pas, elle se retourna et s'arrêta. Malko aperçut, en face de l'enseigne lumineuse du restaurant *L'Amour*, une grosse conduite intérieure arrêtée, feux éteints. Soudain, la femme en orange se remit en marche dans sa direction. Malko distinguait, à la lueur des réverbères, son visage crispé de haine. Des voitures passèrent, klaxonnant, des écharpes orange au vent. Malko sortit le Glock de sa ceinture et le braqua sur l'inconnue.

- Stop ! lança-t-il. N'approchez pas.

Elle continua à avancer vers lui, d'un pas d'automate.

Malko tendit le bras. Il allait répéter son avertissement quand des pas pressés se firent entendre derrière lui. C'était Evgueni Tchervanienko et un des gardes.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'Ukrainien.

- Cette femme ! fit Malko. Elle est venue tuer le Président.

Médusé, le chef de la sécurité ne bougea pas, mais le garde du corps se précipita et ceintura la jeune femme, sans écouter l'avertissement de Malko.

- Ne l'approchez pas !

L'homme la lâcha. La femme se retourna et fit quelques pas en direction de la voiture arrêtée. Celle-ci, sans allumer ses phares, démarra alors brutalement et passa devant eux. Malko eut le temps d'apercevoir le conducteur, notant le long nez pointu et les cheveux noirs rejetés en arrière. C'était l'homme venu chercher la blonde du vol de Moscou à son arrivée à Kiev. Déjà, la voiture s'était perdue dans l'obscurité. Impossible même de distinguer son immatriculation. La femme en orange s'immobilisa. Malko la vit se mordre les lèvres comme si elle retenait des larmes.

- *Bolchemoi !* s'écria Evgueni Tchervanienko.

La femme en orange venait de s'effondrer sur elle-même et ne bougeait plus, allongée sur la chaussée.

- Ne l'approchez pas ! avertit Malko, c'est peut-être un piège. Elle a enduit ses lèvres de poison. Si elle avait embrassé Viktor Iouchtchenko, il n'aurait survécu que quelques minutes.

Evgueni Tchervanienko le fixa, incrédule.

- Mais comment avez-vous deviné ?

- Une coïncidence, fit Malko. Je vous expliquerai.



Nikolaï Zabotine roulait en direction de Dniepro-petrovsk. Brisé. Il avait toujours eu horreur de perdre ses agents, et celle qui venait de tomber au service de la *rodina* avait été une de ses meilleures élèves. Il n'avait pas pu prendre le risque de l'emmener, mais il reverrait toujours sa silhouette orange sur le quai. Il était sûr qu'avant de se suicider, elle lui avait pardonné. C'était un moment qu'il n'oublierait jamais.

Seulement, il fallait préserver les intérêts supérieurs de son pays.

Sa vision se brouilla et il eut l'impression qu'il se mettait à neiger. Mécaniquement, il mit les essuie-glaces, qui se mirent très vite à grincer. Ce n'étaient que quelques larmes qui brouillaient sa vue. Il n'en eut pas honte.



Les fusées du feu d'artifice se bousculaient dans le ciel, retombant en gerbes multicolores sur la foule encore massée sur la place de l'Indépendance. Viktor Iouchtchenko, à près de deux heures du matin, était venu saluer ceux qui campaient sur cette place depuis des semaines, dans le froid et les intempéries. Il était reparti mais ses partisans n'arrivaient pas à se disperser, buvant et chantant, se congratulant dans une grande hystérie orange. Malko buta presque sur un corps étendu, une bouteille de vodka encore à la main.

Kiev ne dormait pas, comme si la ville avait voulu prolonger une soirée unique.

Malko regarda dans le fond la masse grise de l'hôtel *Ukrainia* qui, lui, n'était pas éclairé, comme une statue du Commandeur, témoin de temps révolus.

- Malko !

Il se retourna. Evgueni Tchervanienko l'avait retrouvé là où ils s'étaient donné rendez-vous, au pied des haut-parleurs. Irina était verte de froid.

- Le Président vous transmet ses chaleureux remerciements, dit l'Ukrainien. Vous avez déjoué un complot diabolique. Un médecin a examiné cette femme. Ses lèvres étaient recouvertes d'un film plastique très fin, transparent et imperméable, sur lequel était appliqué un rouge à lèvres imprégné d'un poison violent que nous n'avons pas encore identifié.

- C'est vraisemblablement de la ricine, avança Malko. Cela agit un peu moins vite que le cyanure. Ce qui aurait permis à cette femme de

disparaître avant les premiers symptômes. Son chef de mission l'attendait dans la voiture que nous avons vue démarrer, en face de *L'Amour*. Très probablement un Russe.

- Nous allons essayer d'identifier la morte, promet l'Ukrainien, mais cela sera difficile. L'identité qu'elle avait donnée pour venir travailler comme bénévole est fausse. On ne sait même pas où elle habitait, elle n'avait aucun papier sur elle. Il reste les empreintes digitales...

Malko secoua la tête.

- Je pense que c'est une Russe. Les empreintes ne mèneront nulle part. Ceux qui ont organisé cet attentat ne pouvaient pas imaginer que je la rencontrerais *par hasard* à l'aéroport.

- Elle avait prétendu être ukrainienne et parlait parfaitement notre langue...

- Bien sûr.

Evgueni Tchervanienko posa la main sur l'épaule de Malko.

- *Nitchevo*. Elle reposera dans un cimetière de Kiev.

- Elle a préféré se suicider plutôt que de se laisser prendre, remarqua Malko. Elle mérite le respect.

Comment une aussi belle femme pouvait-elle agir ainsi ? Cet incident prouvait en tout cas une chose : les Services russes étaient encore puissants et motivés.

- Venez, fit Tchervanienko, il y a une grande fête à la Maison de l'Ukraine.

Ils s'y rendirent à pied, dans un froid glacial. La place de l'Europe était noire de monde bien qu'il soit presque trois heures du matin. Quelques fusées du feu d'artifice partaient encore ça et là. À l'intérieur de la Maison de l'Ukraine, on buvait et on mangeait encore, dans une immense rotonde, au son d'un orchestre de danse.

- J'ai envie de danser, fit Irina.

Malko l'entraîna sur la piste, et elle se serra contre lui, sa veste de tailleur ouverte.

- Je me souviendrai toute ma vie de cette soirée, dit-elle. C'est le début de la vraie liberté pour mon pays... Nous avons été plus forts que la puissante Russie. Un peu grâce à toi.

Quand ils ressortirent de la Maison de l'Ukraine, il y avait encore du monde sur la place. Malko leva les yeux vers le ciel noir que n'éclairait plus aucun feu d'artifice. Quelques fusées partaient encore de Khres-chatik. Il avait l'impression de se retrouver des années en arrière, au plus fort de la guerre froide. L'épisode qu'il venait de vivre

en était le dernier soubresaut.

Aveuglé par son étroitesse d'esprit de *silovik*, Vladimir Poutine n'avait pas vu venir le vent de la liberté.

- J'ai froid, dit Irina.

Malko arrêta une voiture dont le conducteur était emmitouflé dans une écharpe orange. La radio vomissait des chants ukrainiens. Malko se glissa sur le siège défoncé. Soudain, la fatigue tomba sur ses épaules. La réaction à la tension nerveuse. Tandis qu'ils roulaient vers Tarass-Sevchenko, il se demanda qui conduisait la voiture chargée de recueillir la meurtrière de Viktor Iouchtchenko. Il ne le saurait probablement jamais.

Épuisée, Irina s'était endormie sur son épaule. Il était cinq heures dix du matin.

Une voiture les croisa, glaces ouvertes malgré le froid, ses occupants brandissant des portraits du nouveau président.

Achévé d'imprimer sur les presses de
BUSSIERE

GROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher) en avril 2005
Mise en pages : Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

14, rue Léonce Reynaud - 75116 Paris Tél. :
01-40-70-95-57
— N° d'imp. : 50662. — Dépôt légal : avril 2005.

Imprimé en France